

La Septième Pierre

**Richard Sapir
Warren Murphy**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

62

GÉRARD DE VILLIERS
PRÉSENTE

L'IMPLACABLE

La Septième Pierre



PRESSES DE LA CITÉ

Richard Sapir
et Warren Murphy

PLC

La Septième Pierre

L'IMPLACABLE

LA SEPTIÈME PIERRE

SÉRIE L'IMPLACABLE

- 1 IMPLACABLEMENT VÔTRE
- 2 SAVOIR C'EST MOURIR
- 3 PUZZLE CHINOIS
- 4 L'HÉROÏNE DE LA MAFIA
- 5 DOCTEUR SÉISME
- 6 CONDITIONNÉ À MORT
- 7 RUMBA CHEZ LES ROUTIERS
- 8 CONFÉRENCE DE LA MORT
- 9 LES FOUS DE LA JUSTICE
- 10 LE TYPHON DU TIERS MONDE
- 11 MARCHÉ OU CRÈVE
- 12 SAFARI HUMAIN
- 13 ROCK'N'DROGUE
- 14 JEUNE CADRE DYNAMIQUE
- 15 CRIMES CLINIQUES
- 16 POUR QUELQUES BARILS DE PLUS
- 17 TOTEM ATOMIQUE
- 18 BIFTONS BIDONS
- 19 DIVINE BÉATITUDE
- 20 FATALE FINALE
- 21 MAUVAISES GRAINES
- 22 CERVELLE TRAFIC
- 23 COMPTINE CRUELLE
- 24 CŒURS DE PIERRE
- 25 RÊVE MÉCANIQUE
- 26 BLOODY BORTSCH
- 27 DERNIER HOLOCAUSTE
- 28 CROISIÈRE DE LA MORT
- 29 CULTE SANGLANT
- 30 COLÈRE NOIRE
- 31 SECOURS MORTEL
- 32 CHROMOSOMES CANNIBALES
- 33 VAUDOU MACHINE
- 34 RAGE BLANCHE
- 35 TOVARITCH COW-BOY
- 36 PORNO-DOLLARS
- 37 PEUR JAUNE
- 38 MAFIA-CITY
- 39 KIDNAPPING À LA MAISON-BLANCHE
- 40 JEUX DANGEREUX
- 41 TORCHES VIVANTES
- 42 DOUCE ÉNERGIE
- 43 NOIR LINCEUL
- 44 BYE BYE L'ESPION
- 45 SAINTE APOCALYPSE
- 46 BAIN DE SANG
- 47 MENACE COSMIQUE
- 48 PÉTRO-MASSACRE
- 49 PLUS JAMAIS
- 50 TOXICO-JOUVENCE
- 51 FUREUR AVEUGLE
- 52 L'OR DES MAUDITS
- 53 MORTEL SACRILÈGE
- 54 CITIZEN CAME
- 55 ALERTE ROUGE
- 56 VISITE SPATIALE
- 57 CADEAU MORTEL

58 ADO CONNECTION

59 JEU DE VILAIN

60 TRANS-MORT AIRLINES

61 MEGAMOUCHE

RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY

L'IMPLACABLE

LA SEPTIÈME PIERRE

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR FRANCE-MARIE WATKINS



PRESSES DE LA CITÉ
PARIS

Titre original :
THE SEVENTH STONE

Illustration de la couverture : Loris

© by Richard Sapir and Warren Murphy, 1985.
© Presses de la Cité/GECEP, 1988
pour la traduction française

ISBN 2-258-02270-3

Édition originale :
ISBN 0-451-13560-1
NEW AMERICAN LIBRARY, BROADWAY
New York – N.Y. 10019

CHAPITRE PREMIER

Bien avant que n'existe ce village d'Out Island, propriété de Del Ray Promotions, bien avant qu'il n'y ait un gouvernement bahamien, bien avant que n'arrivent l'esclave noir et le colonisateur anglais, au temps où l'archipel d'Out Islands était trop insignifiant pour intéresser qui que ce soit, fut-ce les Indiens des Caraïbes, au temps où les plages étaient réellement – comme la publicité l'affirmerait des siècles plus tard – « sans traces de pas », il se posa sur le sol de cette île qui allait devenir plus tard Petite Exuma, il se posa donc un pied.

Le pied était dans un chausson de brocart d'argent et avant qu'il ne touche le sable de la plage, un serviteur essaya de placer dessous un tapis de fils d'or. Le serviteur fut bousculé ainsi que le tapis et ce pied royal fut rejoint par d'autres pieds, surmontés de jambes – évidemment – protégées de cnémides de bronze et d'acier.

C'était des pieds de soldats qui se déployèrent rapidement, en haut de la plage, dans les fourrés, en faisant peur aux oiseaux qui s'envolèrent et aux lézards qui coururent se cacher dans les anfractuosités de quelques rochers couverts de coraux blancs. Jamais les oiseaux ni les lézards n'avaient vu d'hommes, encore moins des hommes aux cuirasses étincelantes, casqués, l'épée au poing fouillant et malmenant les buissons de la pointe de leurs lances.

Sur la plage, le prince se déchaussa et enfonça ses orteils dans le sable blanc et pur. Jamais il n'avait vu de sable aussi blanc ni de mer d'un tel bleu de turquoise et pourtant, depuis quelques années, il avait vu bien des mers.

Il se retourna vers les grandes barques royales mouillées à l'abri de la baie, sur lesquelles ne flottait plus maintenant qu'une grande voile uniformément blanche. Naguère, elles arboraient fièrement les emblèmes royaux de sa famille, des épées croisées, qui annonçaient sa présence et proclamaient sa puissance.

Mais le blason avait été honteusement décousu des années auparavant, sur d'autres mers, alors que ses hommes tentaient de dissimuler qui il était. Même les insignes avaient été supprimés de la proue et, si ses barques n'avaient pas été aussi grandes, on aurait pu les prendre pour celles d'un riche marchand, de n'importe quel port du monde.

— Ici, croyez-vous ? demanda au prince un de ses seigneurs.

— Qu'on m'amène les cartes et mon navigateur.

Le navigateur fut amené de la plus grande barque dans une petite

embarcation, ivre de vin et en larmes. Un des seigneurs apprêta son épée à poignée d'ivoire, certain que le prince exigerait la tête du navigateur.

Deux autres aidèrent le malheureux, qui titubait, à se tenir debout. Un quatrième rassembla les cylindres de cuir contenant les cartes. Les cuirasses et les casques, si utiles pour se protéger du froid et des coups de lance, étaient de véritables étuves sous ce soleil étrange. Tous les seigneurs étaient formels : d'après leurs calculs, on était bien en hiver et pourtant il n'y avait pas de neige, sur cette terre, pas même de vents froids, rien que ce soleil brûlant, ces arbres rabougris et cette étrange mer turquoise.

— Les cartes n'ont été d'aucun secours, Majesté, hoquetait le navigateur.

— C'est ce que nous allons voir, répliqua le prince.

Les cartes de parchemin, toutes protégées par une fine pellicule de cire, furent étalées sur le sable et maintenues à chaque coin par de lourdes épées posées à plat. Quelques seigneurs y jetèrent un regard plein de mélancolie et de nostalgie. Tant de terres qu'ils avaient sillonnées, tant de paradis perdus... Ils y virent la grande ville de Rome où ils avaient été reçus par le grand César-Auguste, empereur et dieu. Ils avaient été sous sa protection.

Et, naturellement, cette protection s'était avérée aussi inutile que les cartes.

Sur une autre carte, s'étaient les contours de la Chine civilisée. Tous se souvenaient de la cour de la dynastie Tang. Contre un coffre rempli de pierres précieuses, si belles que l'empereur Tang lui-même n'en avait jamais vu, l'asile leur fut accordé entre les murs du palais.

Mais après quelques jours seulement, l'empereur Tang avait rendu les bijoux et leur avait demandé de partir.

— Reconnais-tu, grand Empereur, que tu ne règues pas dans ton propre palais ? lui fit remarquer leur prince. Car si tu as peur d'un homme, de n'importe quel homme, alors tu ne règues pas dans son royaume.

Une telle effronterie fit tomber sur la cour un silence de mort mais l'empereur ne fit qu'en rire.

— Tu crois cela ? demanda-t-il.

— Oui, répondit vertueusement le prince.

— Tu continues de le croire, après tout ce qui t'est arrivé ?

— Oui.

— Alors permets-moi de t'enseigner un peu plus de sagesse, Prince, parce que ton trône, ce trône sur lequel tu n'es plus assis, était jadis aussi grandiose que le nôtre, dit cet empereur. Quand il fait froid, on n'est pas un lâche si on se couvre de fourrures. Quand il fait chaud, il ne faut pas avoir peur de mettre un chapeau de soleil. Un homme ne

peut régner que sur ce qu'il peut gouverner. Autrement, il finit comme certains qui sont trop orgueilleux, sans trône, sans terres, fuyant d'un royaume à l'autre comme un mendiant sur une route poussiéreuse.

Piqué au vif, le prince répliqua :

— Si un homme t'effraie tant, Empereur, alors reste à jamais assis sur ton trône, prisonnier du bon vouloir et des caprices de cet homme.

Or chacun savait à la cour qu'une telle insulte valait d'avoir la tête tranchée mais, encore une fois, l'empereur sourit et murmura doucement :

— Ce n'est pas à moi de te priver de la vie. Je laisse cela à mon ami qui est ton ennemi.

Ainsi, le prince et ses vassaux avaient aussi quitté la cour des Tang. Et maintenant, ils suffoquaient de chaleur sous leur casque en ce mois que les Romains appelaient janvier en l'honneur du dieu Janus.

Les fantassins revinrent des fourrés.

— Il n'est pas là, Monseigneur ! crièrent-ils.

Une mouette au ventre blanc vint se poser en criant sur un bout de bois d'épave gris. Ils attendaient tous l'ordre d'ôter leur casque brûlant. Il ne restait plus que deux cents hommes, maintenant. Au départ, ils étaient quinze mille.

Quand ils étaient partis, ils pensaient tous être de retour au palais du prince une semaine plus tard. Ou deux au pire. Après tout, cet homme était seul. Et tout homme a ses limites, bien sûr. Leur prince n'était-il pas tout-puissant ? Leur prince n'avait-il pas toujours raison ? L'homme avait, en effet, révélé qu'il n'était qu'un serviteur, à peine plus digne de respect qu'un charpentier, un bijoutier ou un médecin. Après tout, qu'avait fait cet homme qu'un simple soldat ne pourrait faire ?

Ce que leur prince ne leur avait jamais dit, c'était qu'il aurait pu garder son royaume pour un simple sac d'or, une fraction de ce que l'empereur Tang avait refusé, une infime partie de ce que les Romains avaient accepté comme cadeau, en échange de l'asile provisoire qu'ils leur accordaient.

Le prince aurait pu payer. Il aurait dû le faire d'ailleurs. Mais le prince Wo ne l'avait appris que plus tard, trop tard.

*

* *

Il avait autrefois recruté, sur les plus hautes recommandations, un tueur à gages qui, paraît-il, faisait un travail prodigieux en matière d'assassinat. Le bruit courait qu'il était originaire d'un village d'un pays appelé la Corée qui fournissait des assassins depuis des siècles. Cette excellente réputation avait fini par déborder ses frontières, à

l'ouest comme à l'est ; leur popularité avait traversé la Chine et même le Japon pourtant arriéré et barbare.

— Vous devriez essayer, conseillait un courtisan. Ils sont admirables. Pas d'excuses. Pas d'explications oiseuses sur les raisons de leurs échecs. Ils n'échouent jamais.

À ce moment-là, le prince Wo avait en effet un gros problème à résoudre. Son frère convoitait ostensiblement son trône et levait une armée, une armée trop puissante pour la simple défense de ses terres limitées. Pourtant, le prince Wo ne pouvait pas le faire exécuter avant qu'il n'attaque et son frère n'attaquerait que quand il serait sûr de l'emporter.

Un dilemme qui ne pouvait être résolu que par la mort du frère, une mort qui, selon la volonté du prince Wo, ne devait salir que des mains étrangères.

— Je veux que personne ne puisse montrer du doigt ce trône et prétendre que nous sommes responsable de la mort de notre frère, déclara-t-il à l'assassin quand ce dernier arriva à la cour.

— Votre Majesté peut commencer à composer le chant funèbre, répondit l'assassin en s'inclinant très bas.

Mais le lendemain, le frère du prince Wo mourut d'une chute du haut d'un des créneaux du château et le prince, n'ayant plus besoin de ses services, renvoya l'assassin.

— Votre Majesté, dit le tueur, je suis réellement responsable de la mort de votre frère.

— Il est tombé !

— Vous disiez que vous ne vouliez pas qu'on puisse vous accuser.

— Sa mort est un accident. C'est le signe des dieux, disant qu'on ne doit pas s'opposer à moi sur cette terre. Je ne paie pas des assassins pour un présent des dieux.

— Votre Majesté, je viens d'un petit village, un pauvre village qui mourrait de faim s'il ne recevait pas les contributions de mes commanditaires. Si le paiement de ces gages devait être contesté, c'est non seulement toute la population actuelle qui mourrait de faim, mais aussi les générations futures. Par conséquent, Votre Majesté, avec tout le respect que je dois à votre gloire, je dois insister pour être payé et payé publiquement.

— C'est moi qui commande ici, riposta le prince Wo.

— Et magnifiquement. Mais je dois être payé.

Le prince Wo fit un geste et des gardes s'avancèrent pour faire disparaître l'assassin qui avait l'effronterie d'exiger quelque chose de Son Altesse Royale.

Mais l'assassin glissa souplement entre leurs bras, comme le courant d'une onde pure, et quitta la salle du trône sain et sauf.

Dans la matinée, la concubine favorite du prince fut trouvée morte.

Après l'avoir examinée, le médecin de la cour déclara qu'elle avait dû tomber d'une hauteur de seize toises. Pourtant, elle avait été trouvée étendue par terre à côté du lit royal.

Le message était clair. Il n'y avait pas la moindre possibilité que le frère du prince fût tombé accidentellement. L'assassin avait transmis son message. Il voulait être payé.

Malheureusement, la cour entière était maintenant au courant de ce qui s'était passé parce que se briser tous les os du corps en tombant d'un lit n'était pas un incident que l'on pouvait garder secret, surtout quand il s'agissait de la concubine favorite du prince et du lit du prince. Tout le monde savait à présent ce que le prince savait : son frère n'était pas mort accidentellement et l'assassin exigeait d'être payé.

Le prince envoya un messenger discret à l'assassin, porteur d'une grosse somme d'argent, en fait le double du prix convenu. Dans le sac, il y avait un billet :

« Ô grand Assassin. Je ne puis faire subir une disgrâce à mon trône en paraissant contraint de te payer. Si je suis forcé de faire quelque chose, comment puis-je régner ? Tu trouveras ici le double de la somme convenue. La première partie est pour ton service. La seconde pour tuer le messenger et acheter ton silence. »

Le messenger revint vivant, avec les sacs vides et les revendications de l'assassin : le paiement devait être fait publiquement.

— Jamais ! s'écria le prince Wo. Si j'ai peur d'un homme dans mon royaume, alors je ne règne pas. C'est lui qui règne.

Il réunit son état-major et lui posa le problème. Le plus grand des généraux fit observer qu'ils avaient l'habitude de se battre contre des armées, pas contre des assassins. Chaque armée avait sa faiblesse particulière. Mais personne ne connaissait la faiblesse d'un assassin.

Le général conçut alors un plan machiavélique qu'il appela la mort à sept faces. Chaque manière d'infliger la mort serait gravée sur une pierre. La première pierre exigeait l'épée, la deuxième le poison, la troisième la trahison et ainsi de suite, jusqu'à la septième. Si les six premières échouaient, alors, et alors seulement, on utiliserait la septième.

— Pourquoi ne pas l'utiliser d'abord ? demanda le prince.

Le général était vieux. Bien avant la naissance du prince, il avait mené de rudes batailles contre l'ennemi. Contrairement aux autres guerriers, il ne se contentait pas de caracoler à cheval à la tête de ses troupes ; lui, il avait la réputation de réfléchir. Il lui arrivait même de passer des semaines et des mois tout seul, à réfléchir aux aléas et aux stratégies de la guerre et, bien qu'il fût un homme frêle, il n'avait jamais perdu un combat. Même les plus redoutables soldats s'inclinaient devant sa sagesse.

Quand il répondit, il parla lentement, en pesant bien ses mots.

— Pour chaque force, il y a une faiblesse. Si les six manières échouent, alors la septième nous dira la faiblesse de ton ennemi. Le drame, dans chaque affrontement, c'est que le général arrive avec un seul plan et si ce plan échoue, la bataille est perdue. La septième pierre sera la méthode invincible, mais elle ne devra être utilisée que si les six premières ont d'abord échoué.

*

* *

Par précaution, le prince et ses vassaux et son armée quittèrent la ville pour un camp situé dans une vaste plaine où aucun ennemi ne pouvait se cacher. Une épée fut remise à chaque soldat, car l'épée était l'arme de la première pierre. Le général lui-même monta la garde devant la tente du prince Wo.

Au matin, le général fut trouvé mort avec tous ses os brisés.

La première pierre fut cassée et le prince Wo et son armée et ses vassaux se rendirent dans une vallée où la nourriture était rare. Il ordonna à ses hommes d'empoisonner toutes les baies, tous les arbustes et tout le grain, en gardant leurs propres provisions à l'abri, sous leurs vêtements. Ils attendirent alors l'assassin, certains que, dans quelques jours, il serait mort et qu'ils pourraient retourner au palais.

Le lendemain matin, le faucon favori du prince était trouvé mort au pied de son perchoir, tous ses os brisés.

Et ainsi ils épuisèrent successivement la troisième pierre, puis la quatrième, la cinquième et la sixième, fuyant de Bagdad à Rome, errant à travers le pays des Scythes barbares aux singuliers cheveux jaunes. Même la monture préférée du roi des Scythes fut tuée de la même manière, tous ses os brisés.

Ils en étaient à la dernière pierre quand le prince Wo, entouré de ses derniers fidèles guerriers, donna l'ordre d'embarquer le maximum de provisions dans les cales de ses navires. Puis ils levèrent l'ancre, faisant voile vers l'ouest. La septième pierre était scellée sous le propre lit du prince.

Quand ils furent à un mois de toute terre, il ordonna de jeter par-dessus bord tous les insignes royaux. Même les épées croisées brodées sur les voiles devaient être décousues point par point, sans laisser de traces.

Ce fut alors que le navigateur se mit à sangloter et à boire sans que personne ne puisse l'en empêcher. Lorsque, finalement, ils arrivèrent dans la mer bleu turquoise, le prince fit mouiller les ancres et, après s'être assuré de l'absence de toute trace de vie humaine dans l'île, il fit débarquer le navigateur avec toutes ses cartes.

— Quelqu'un peut-il trouver cette île sur la mer ? lui demanda le prince Wo.

— Votre Majesté, sanglota le navigateur, personne ne trouvera jamais cette île ni cette mer. Nous avons navigué au-delà de toutes les cartes du monde.

— Très bien, répliqua le prince. Qu'on apporte la septième pierre et qu'on l'enterre ici.

Il autorisa enfin ses hommes à ôter leurs casques brûlants et exigea même qu'ils soient jetés à la mer. Quand la pierre, avec son inscription sur la septième manière de tuer l'assassin fut apportée, enveloppée de soie, il ordonna de mettre le feu aux navires.

— Votre Majesté, pourquoi ne pas essayer la septième pierre ? Pourquoi n'avons-nous rien tenté avant de jeter à la mer les emblèmes royaux sans même avoir vérifié l'efficacité de la septième méthode ?

Le prince Wo répondit doucement :

— La septième pierre n'est-elle pas l'arme absolue pour vaincre notre ennemi ?

— Alors pourquoi ne pas l'utiliser, Votre Majesté ? Les épées ont échoué, le poison a échoué, le coup de la grande fosse, près de Rome, a raté. Pensez-vous, ô Majesté, que la septième méthode va échouer ?

— Non, répondit le prince Wo et il contempla ceux qui l'avaient accompagné sur des milliers de lieues et qui, jamais, ne reverraient le palais. Non, elle n'échouera pas. Ce sera la façon de tuer l'assassin. C'est le dernier recours quand tout le reste a échoué. C'est la méthode la plus parfaite.

— Pourquoi ne l'avons-nous pas utilisée ? Pourquoi ne l'avons-nous pas employée en premier ? lui demanda-t-on.

Le prince Wo sourit.

— M'auriez-vous suivi jusqu'ici, à bord de ces navires sans gloire, dépouillés de tout insigne honorifique, comme ceux d'une flotte en déroute ? Auriez-vous accepté de naviguer au-delà des cartes et des terres civilisées vers cette île où nous ne régnons que sur des oiseaux et des lézards ? Auriez-vous fait tout cela dès le départ, de plein gré ?

Toute l'assistance semblait absorbée par la douce mélodie du ressac des vagues, soyeuses et régulières, qui venaient s'écraser sur le sable immaculé de la plage.

Puis, quelqu'un se risqua à demander :

— Mais, Votre Majesté, si nous avons essayé la méthode de la septième pierre au début, nous n'aurions pas eu à fuir.

Wo sourit encore une fois.

— Mon fils, lui répondit-il chaleureusement, ceci est la *septième* méthode et je vous promets à tous que je détruirai cette maison d'assassins.

— Quand ?

— Ah, c'est le secret de la septième pierre, dit le prince, et il ôta ses vêtements de brocart pour ne garder qu'un pagne autour des reins, plus confortable en ce curieux hiver sans neige.

Certains pensaient qu'il y aurait de la neige en été mais il n'y en eut pas. Il fit encore plus chaud. Leur peau fonça et les années passèrent et des Indiens caraïbes errants arrivèrent, puis les Anglais et ensuite les esclaves pour récolter le sel des marais au bord de la mer turquoise. Et les îles commencèrent à être connues sous le nom de Bahamas.

*

* *

Et un jour, une pelleteuse mécanique qui cassait le corail pour les fondations d'un lotissement de luxe en copropriété souleva une pierre de marbre rose, lisse, gravée d'inscriptions.

Des lambeaux de soie en tombèrent quand elle apparut pour la première fois depuis près de deux mille ans. Personne ne put déchiffrer les signes gravés, pas même le président-directeur général de Del Ray Promotions Inc. à la Petite Exuma.

— C'est pas une malédiction, hein ? Parce que si c'est une vieille malédiction indienne, alors vous savez, on laisse tomber, ça retourne dans la terre. Qu'ils aillent se faire enculer les Indiens.

Le grand patron de Del Ray s'adressait ainsi au professeur de linguistique qu'il avait fait venir des États-Unis.

— Non, non, cela n'a rien à voir avec l'Indien caraïbe. Je jurerais que c'est une langue indo-européenne.

— Nous avons acheté le bord de mer, donc c'est à nous. Ça fait des années que les English ont foutu le camp d'ici.

— Non, ce n'est pas de l'anglais non plus – c'est bien antérieur.

— Ça a plus de cent ans ? s'écria le promoteur qui n'avait pas fait d'études et qui compensait cette carence en recrutant chaque année une bonne douzaine d'agréés pour ses divers projets.

Pas à prix d'or, bien sûr. Les prix d'or étaient réservés à ses petites amies et les montagnes d'or aux détectives privés qu'engageait sa femme pour le prendre en flagrant délit d'adultère.

— Bien plus de mille ans, jugea le professeur.

— Qu'est-ce que ça dit ?

— Je ne sais pas. C'est une langue que nous ne pourrons peut-être jamais traduire.

Il se trouva pourtant deux personnes pour traduire presque immédiatement l'inscription. Il y eut d'abord le directeur des ventes de Del Ray qui déclara que la pierre promettait la paix, de somptueux couchers de soleil et une hausse du prix du mètre carré si incroyable

que seul l'ancien indo-européen pouvait la décrire.

Le second fut Reginald Woburn, fils de Reginald Woburn et petit-fils de Reginald Woburn. Ce dernier, à la demande de son père, interrompit tout spécialement un match de polo et traduisit les inscriptions à partir d'une photo de la pierre. Pas aussi facilement, certes, que le directeur des ventes mais laborieusement, en tâtonnant, déchiffrant pas à pas les symboles d'une langue qu'il avait apprise mais jamais parlée. Il était assis dans la grande bibliothèque aux boiseries foncées bien cirées, dans la vaste propriété des Woburn à Palm Beach, et voyait des lettres qu'on lui avait enseignées tout enfant, quand son père lui expliquait que les Juifs avaient l'hébreu, que ses amis catholiques avaient eu le latin et que les Woburn aussi avaient leur langue.

— Mais, papa, avait protesté Reginald, les autres gens parlent tous la même langue. Personne, à part les Woburn, ne parle celle-ci.

— Tu oublies les Wolinsky. Et les von Wolloch. Et les Wollieu et les Worth !

— Mais qu'est-ce que c'est qu'une langue que l'on ne peut parler qu'avec quelques centaines de personnes ?

— La nôtre, mon fils.

Et comme il était un Woburn et que son père, son grand-père et ses plus lointains ancêtres, en remontant jusqu'à ceux qui ne portaient pas encore ce prestigieux patronyme, s'y étaient astreints, Reginald Woburn, fils de Reginald Woburn et petit-fils de Reginald Woburn, apprit la langue. Ce fut d'ailleurs la seule contrainte qui lui fut jamais imposée puisque le reste de sa vie devait être consacré au polo, au bridge et à la navigation à voile.

À présent, à la fleur de l'âge et champion de polo, Reginald déchiffrait de nouveau ces signes antiques.

Reginald était un beau jeune homme brun, très bronzé, aux pommettes saillantes et aux yeux brillants comme des billes noires. Il avait une carrure d'athlète sans avoir jamais fait le moindre effort.

Il faisait sombre dans la bibliothèque. C'était tout à fait normal. La lumière était filtrée par des fenêtres obscures. Dehors, le monde était gai et ensoleillé. Dehors il y avait trois délicieuses jeunes femmes qui l'attendaient et Reginald devait, une fois de plus, tout comme à douze ans, s'escrimer sur ces foutues lettres.

Cette langue avait toujours été affreusement barbante et il avait espéré en être débarrassé une bonne fois pour toutes ; et voilà qu'elle resurgissait.

Il identifia ses verbes, ses noms, ses noms propres.

Pour ne citer qu'un seul exemple de l'absurdité de cette langue, il suffisait de constater que l'inscription, gravée sur la *pierre*, contenait le mot *pierre* ! Non seulement l'inscription était gravée sur la pierre mais

elle vous précisait bien qu'elle était gravée sur la pierre !

— Sept fois, dit Reginald en posant l'index sur le mot, sur la photo de la pierre.

— Non, corrigea son père. La septième pierre.

— Oui, c'est vrai, reconnut Reginald. La septième pierre.

Il espéra qu'il n'aurait pas à lire les six premières. Il commençait à avoir soif et il savait que les domestiques n'avaient jamais le droit d'entrer quand on lisait la langue.

D'après cette inscription, il y avait eu six autres pierres. La première était celle des épées et puis il y avait le poison et, ainsi de suite, étaient énumérées toutes les manières d'anéantir son adversaire ; Reginald releva même quelque part une histoire de fosse qui le laissa sceptique.

Reginald releva la tête. Papa souriait. Reginald pouvait donc en conclure qu'il traduisait correctement. Au moins ce truc-là était plus rigolo que la plupart des histoires de la famille relatées par un certain prince Wo qui étaient émaillées de conseils doctes et de perles de sagesse, du genre « Si vous craignez quelqu'un, vous ne régnerez jamais ».

L'inscription parlait d'un piège, un piège tendu à travers l'histoire. C'était un piège conçu pour tuer un nommé Sinanju.

— Non. Pas une personne, un village, dit son père.

— Mais c'est le signe d'une personne, là ! protesta Reginald.

— Personne ou personnes de Sinanju.

— Ah oui, marmonna Reginald épuisé. Personne ou personnes de Sinanju. Les tuer.

— C'est ça. Maintenant nous savons ce qui te reste à faire.

— Moi ? Mais je suis un joueur de polo !

— Tu es un Woburn. C'est à toi que s'adressent les instructions de cette inscription, parvint-il à articuler.

— Je n'ai jamais tué personne de ma vie !

— Justement, comment peux-tu savoir que ça ne te plaira pas ?

— Je suis certain que je n'aimerai pas ça !

— Tu ne peux pas le savoir avant d'avoir essayé, Reggie.

— Est-ce que ce n'est pas illégal, de tuer ? demanda Reginald.

— Cette mission que tu dois accomplir nous a été transmise d'un temps où ces lois n'existaient pas, répondit son père. D'ailleurs, tu vas adorer ça.

— Comment le sais-tu ?

— Lis. Tu verras.

Et c'est ainsi que Reginald Woburn, fils de Reginald Woburn et petit-fils de Reginald Woburn, découvrit son destin au travers des lettres et des lignes d'une inscription millénaire. Il vit se déployer les différentes étapes d'un plan extraordinairement complexe et d'une

logique stupéfiante, qui prévoyait d'abord la dispersion d'un peuple à travers le monde, puis sa résurrection secrète et donc l'accomplissement du dernier acte mortel et victorieux.

C'était une sorte de gageure mais, quoique toutes les autres prédictions de la pierre se soient réalisées, la découverte de l'île par de nouveaux envahisseurs, la dissolution des descendants de Wo dans le flot d'humanité débarqué dans ces îles, Reginald avait du mal à croire la dernière prédiction : que le fils aîné du fils aîné de la branche aînée deviendrait, après une vie tout entière consacrée à l'oisiveté, le plus grand tueur que le monde ait jamais connu.

Naturellement, cela exigeait d'abord l'élimination systématique des meilleurs assassins actuellement sur le marché.

C'était un jeu, après tout, un sport, raisonna Reginald. Mais il ignorait encore le plaisir qu'il allait éprouver à verser le sang de ses concitoyens.

CHAPITRE II

Il s'appelait Remo et il allait s'assurer que les enfants de l'homme étaient bien là. En d'autres circonstances, jamais il n'aurait fait cela, mais cet homme devait voir le regard de ses enfants posé sur lui. Car c'était ainsi que l'homme avait tué. Cela lui avait rapporté cette magnifique propriété à Coral Gables, en Floride, avec sa clôture Cyclone électrifiée autour de pelouses moelleuses comme des tapis avec, au milieu, posé comme un énorme bijou, le somptueux bâtiment blanc à toit de tuiles orangées. C'était une hacienda en Amérique, construite avec des lignes de coke, des pipes d'opium, des flacons d'éther, des sachets de poudre blanche et des morts. Beaucoup de morts et, parmi eux, des enfants.

Remo vit le mouvement circulaire des caméras au-dessus de l'épais grillage. Leur rythme mécanique était si régulier, si morne, si évitable ! Remo n'arrivait pas à comprendre pourquoi les gens se fiaient à la technologie au lieu de faire confiance à la méchanceté innée qui les avait enrichis. Il attendit, parfaitement immobile, que les caméras le prennent de face. Puis il passa lentement un index en travers de sa gorge et sourit. Quand la caméra s'arrêta soudain, revint vers lui et y resta, il sourit encore et articula ces mots :

— Vous êtes un homme mort.

Ravi de cette entrée en matière, il marcha jusqu'au portail où un gros homme était assis dans une guérite. Son haleine empestait tant l'ail et l'oignon frit que Remo pensa, en frissonnant, qu'un seul de ses rots eût suffi à asphyxier tout le Colisée à Rome.

— Hé, vous ! Qu'est-ce que vous voulez ? demanda le gardien.

Il avait une petite moustache noire sous un gros nez épaté. Ses cheveux étaient épais et noirs comme ceux de la plupart des Colombiens. Il avait beau n'être qu'un gardien, il devait être probablement un frère ou un cousin du propriétaire du domaine de Coral Gables.

— Je veux tuer votre patron sous les yeux de ses propres enfants, répondit Remo.

Le gardien avait reçu des consignes strictes. On lui avait annoncé, de la grande maison, qu'un rôdeur faisait des signes bizarres aux caméras et on lui avait donné l'ordre de s'occuper de lui.

On lui avait dit d'être raisonnable : tu demandes d'abord poliment et puis, si l'homme ne s'en va pas, tu lui casses les pieds avec un tuyau de plomb. Ensuite tu appelles la police et une ambulance et tu le fais

évacuer. Éventuellement, si l'homme était vraiment insolent, on pouvait aussi lui casser la gueule.

— Foutez le camp d'ici, dit Gonzalez y Gonzalez y Gonzalez.

Cela comptait pour le deuxième avertissement. Il devait en donner trois. Gonzalez pointa deux doigts qu'il posa, bien tendus, sur le petit émetteur à l'intérieur de la guérite. Comme ça, il ne perdrait pas le compte. Il avait encore un avertissement à donner.

— Non, dit Remo.

— Quoi ?

— Je ne m'en vais pas. Je suis ici pour liquider le patron. Pour le tuer et pour l'humilier. On m'a dit que ses enfants étaient là aussi.

— Quoi ? grogna Gonzalez.

Ça devait faire trois, maintenant. Il tendit les mains vers le cou de l'intrus et brusquement son geste se figea. Gonzalez regardait, perplexe, ses grosses mains largement ouvertes. Il ne savait plus où il en était maintenant. Y avait-il eu trois avertissements ou non ?

— Dis donc, combien de fois je t'ai dit de foutre le camp d'ici ? demanda Gonzalez, en espérant que l'inconnu se souviendrait.

— Je ne pars pas. J'ai des affaires à régler avec votre patron.

— Non, non, dit Gonzalez. Je veux savoir exactement combien de fois je t'ai averti de foutre le camp. Une fois ? Deux fois ?

— Je ne sais pas, répondit Remo. Il y a eu d'abord « Foutez le camp d'ici ».

— C'est ça. Ça fait un.

— Je crois qu'il y en a eu un autre, hasarda Remo.

— D'accord. Ça fait trois.

— Non. Ça fait deux.

— Alors vous avez encore droit à un.

— Pourquoi ? demanda Remo.

— Pour les trois fois où je vous avertis avant la surprise, expliqua Gonzalez d'un air rusé. Alors bon, voilà le troisième. Tirez-vous d'ici vite fait avant que je vous casse les pieds.

— Non.

Gonzalez prit un marteau. Il aimait bien entendre le bruit des os qui se brisaient sous un bon coup de marteau bien balancé. Gonzalez avança une main pour agripper l'insolent tout en saisissant le marteau de l'autre main. À ce moment-là, il éprouva une curieuse sensation de légèreté dans la main qui empoignait l'homme ; c'était peut-être justement parce qu'elle n'empoignait plus rien. Elle avait disparu.

À la place, au bout d'un moignon, jaillissait une fontaine de sang. Sa main, elle, volait tranquillement dans les airs et revint tomber lourdement sur ses genoux. Apparemment, l'inconnu n'avait pas bougé. En tout cas, il n'avait rien vu.

D'ailleurs, le pauvre Gonzalez aurait été bien incapable de

percevoir l'inconcevable rapidité du mouvement de la main qui avait tranché son poignet comme un coup de ciseaux sépare une paire de saucisses, fendant l'os à une telle vitesse qu'il n'avait même pas eu le temps de sentir la douleur.

Il n'y avait eu que cette légèreté et puis la main sur ses genoux et finalement tout devint éternellement noir. Il ne vit pas le coup final à sa tête. Sa dernière pensée fut une vision étonnamment nette de la réalité. Il vit un émetteur devant ses yeux. Il vit deux doigts dessus. Il en était à deux. C'est ça. Deux avertissements. Il s'en souviendrait quand le sujet reviendrait sur le tapis.

Naturellement, il n'eut plus jamais l'occasion de se souvenir de quoi que ce soit.

Ensuite Remo fut retardé par trois chiens, trois énormes dobermans très antipathiques qui, pensa-t-il finement, voulaient sûrement l'égorger. Ils galopèrent à travers la pelouse, en hurlant, la bave aux lèvres. Quand le premier chien bondit sur lui, Remo leva son bras gauche, plaqua la paume de sa main contre le ventre du chien et poussa légèrement vers le haut. Le chien s'envola à cinquante centimètres au-dessus de sa tête ; puis il esquiva les deux autres chiens de deux petits sauts, en pivotant de chaque côté, un peu comme un matador.

D'une fenêtre de la grande maison blanche au toit orangé, un homme observait la scène à la jumelle. Il reposa ses lunettes, cracha sur les verres, les essuya et maugréa contre le vendeur de jumelles qui l'avait roulé car c'était impossible qu'il ait vu ce qu'il avait vu : ses trois chiens d'attaque, Lobo, Rafael et Berserka, champions dans la catégorie des égorgeurs d'inconnus, non seulement venaient de manquer leur cible mais la laissaient tranquillement passer, car la cible en question ne changea ni d'allure ni même d'expression.

L'homme portait-il quelque chose de particulier ?

Que pouvait-il porter ? Il n'avait qu'un tee-shirt, un jean et des mocassins noirs. Il savait apparemment qu'il était observé parce qu'il articula de nouveau des mots :

— Vous êtes un homme mort.

Lobo s'arrêta net sur la pelouse et, fidèle à son cœur de doberman gros comme ça, il pivota pour revenir à la charge. Et cette fois, ce fut comme s'il s'était jeté contre un mur. Il s'arrêta. À plat. Sur le sol. Inerte.

Ce chien ne valait rien, pensa l'homme aux jumelles. Rafael ferait mieux. Rafael avait une fois arraché la gorge d'un bûcheron d'une seule torsion de son cou de mastiff.

Rafael se rua en grondant sur l'homme. Rafael se rua tout droit, mais en deux morceaux. Le maître du mastiff regarda mourir son chien et pensa : « Toute ma vie, j'aurai été volé par des marchands de

chiens. Que vienne le jour où Juan Valdez Garcia ne soit pas trahi et je reconnaitrai qu'il y a de la justice ici-bas. »

Juan Valdez priait rarement ; en fait, il ne priait jamais sauf quand il était sûr d'obtenir gain de cause. Il n'était pas homme à réclamer une faveur du Tout-Puissant sans penser que c'était dans l'intérêt du Tout-Puissant de la lui accorder. Juan Valdez n'était pas, après tout, un pauvre paysan pitoyable qui demandait l'impossible, comme par exemple la guérison d'un mal incurable.

Juan permettait au Tout-Puissant de lui rendre des services. Après tout, il avait placé deux candélabres d'or dans des églises de Bogota et de Popayan.

Il n'était pas homme à offrir à Dieu du vulgaire cuivre.

Ayant payé pour les services, Juan Valdez s'attendait donc à être servi. Ce fut donc une simple prière qui monta à ses lèvres, une prière franche et honnête :

— Dieu, je veux ce gringo entre les dents de Berserka. Sinon, je reprends les candélabres.

Juan refit la mise au point des jumelles pour bien jouir du spectacle. Berserka n'était pas une rapide, comme les autres chiens qui se précipitaient tout de suite à la gorge. Berserka tuait comme un chat, une fois sa victime hors de combat. Berserka qui avait un jour déchiqueté deux hommes armés de fusils et fait fuir un troisième dans la jungle, après lui avoir bouffé les deux mains, Berserka se précipita vers la cheville de l'intrus. Berserka avait des dents de requin. Ses pattes s'enfoncèrent dans la pelouse tandis qu'elle se jetait sur les mocassins de l'homme. Et puis elle se tordit de tout le poids de son corps, pour le faire basculer.

Mais elle se tordait en l'air, soixante-dix kilos de chien rebondissaient entre les mains de l'homme comme un chiot. Et il lui grattait le ventre et il lui parlait, il lui murmurait quelque chose que Juan Valdez put déchiffrer sur ses lèvres.

— Bon chien-chien, disait-il.

Enfin il la posa par terre et elle marcha, elle marcha en remuant la queue sur les talons de l'homme qu'elle aurait dû déchiqueter. Juan était atterré. Sa Berserka, sa cruelle Berserka, trottnait gaiement derrière cet homme qui envahissait son domaine. C'est à ce moment-là que Juan perdit son sang-froid et toute notion du pays où il se trouvait. Il était chez lui. D'accord, il était en Amérique. Et alors ? Il était chez lui et devait repousser l'envahisseur à tout prix, fût-ce à la mitrailleuse.

Là, ses cousins protestèrent vigoureusement et ne manquèrent pas de souligner les inconvénients d'une telle méthode, particulièrement mal adaptée à la banlieue américaine. Bon Dieu, pourquoi Juan s'obstinait-il à vouloir tirer à la mitrailleuse dans une banlieue

américaine ?

— Parce que je n'ai pas de bombe atomique sous la main, *estupido* ! cria-t-il excédé et il surveilla personnellement la mise en place des mitrailleuses.

Leurs salves meurtrières labourèrent sa pelouse, pulvérisèrent sa Berserka bien-aimée et laissèrent l'homme indemne. Il était indemne, Juan en était sûr, puisqu'il n'était plus là. Comme une brume qui se dissipe à l'arrivée du soleil, il avait disparu. Et puis il apparut à la fenêtre, sans la moindre éraflure.

Juan Valdez se dit qu'il ne ferait plus jamais confiance au Seigneur. Si Juan survivait à cette journée, il reprendrait les candélabres d'or dans les églises de Bogota et de Popayan.

Ses imbéciles de cousins continuaient à s'acharner à la mitrailleuse sur la pelouse hors de prix quand l'intrus annonça l'objet de sa visite :

— Je viens voir Juan Valdez, dit Remo.

Juan désigna ses imbéciles de cousins.

— Lequel de vous est Juan Valdez ? demanda Remo.

— Tous les deux, répondit Juan. Je vous autorise à les embarquer. Mais foutez le camp et que Dieu soit avec vous.

— Il me semble que vous êtes l'homme que je cherche.

— Vous avez raison, admit Juan avec lassitude.

D'ailleurs il n'avait pas cru un instant que ça marcherait. Pouvaient-ils rouler un homme qui avait tué son portier, massacré personnellement ses deux chiens favoris et, par cousins interposés, le troisième et qui maintenant s'amusait à faire craquer les os desdits cousins comme si c'était des pinces de homard à la nage ?

Alors Juan Valdez changea de ton et c'est tout à fait sincèrement qu'il proposa :

— Étranger, je ne sais pas qui vous êtes mais je vous embauche.

— Je ne travaille pas pour les morts, répliqua Remo en saisissant Valdez par la nuque pour lui enfoncer ses épais cheveux noirs dans la peau du cou.

Juan vit un grand rideau noir tomber devant ses yeux et ressentit une violente douleur ; aussi quand le gringo demanda où étaient ses enfants, il fut tout étonné de s'entendre répondre.

Valdez fut traîné comme un sac de café (de Colombie) vers la chambre des enfants, d'où la gouvernante allemande fut congédiée.

Il y avait là Chico, Paco et Napoleon.

— Enfants, dit le gringo, voici votre père. À cause de lui des femmes et les enfants sont morts. Car votre père ne tue pas seulement les témoins de ses crimes, il assassine leurs femmes et leurs enfants. Voilà ce que fait votre père.

En disant cela, Remo éprouvait la même rage que lorsqu'il avait appris que dix enfants et leurs mères avaient été tués à New York au

cours d'un règlement de compte entre dealers. Remo avait vu bien des horreurs dans le monde, mais jamais pareille boucherie. Des enfants mouraient pendant les guerres, mais se servir d'eux comme cibles précises, cela lui glaçait le sang ; et quand on lui avait confié cette mission, il avait tout de suite su ce qu'il allait faire.

— Est-ce que vous pensez que des enfants doivent mourir à cause de salopards qui vendent de la drogue ?

Leurs petits yeux noirs s'agrandirent de peur. Ils secouèrent la tête.

— Est-ce que vous ne pensez pas que les gens qui tuent des enfants sont de la *mierda* ?

Tous trois approuvèrent.

— Votre papa a tué des enfants. Que pensez-vous qu'il soit ?

Et alors que les premières réponses hésitantes tombaient des lèvres enfantines, Remo acheva Valdez et s'essuya les mains sur la chemise de l'homme. Les enfants regardaient leur père, dont la dernière vision sur cette terre fut celle de ses trois fils qui le traitaient de tas de merde.

Et Remo se sentit malpropre. Pourquoi avait-il fait ça ? Il était simplement chargé d'éliminer Valdez et maintenant il se sentait malpropre. Il contempla les enfants et leur dit :

— Je suis navré.

De quoi était-il navré ? Son pays et le monde ne pouvaient que se réjouir de la mort de cet individu.

Valdez, par cruauté, avait massacré des familles entières, impunément. Et c'était justement le rôle de Remo : quand la nation était menacée par ceux devant qui la loi était impuissante, alors l'organisation qui l'employait s'occupait de ces dangereux malfaiteurs, en dehors de toute préoccupation légale.

C'était ce qu'il venait de faire. Presque exactement comme on lui en avait donné l'ordre. Mais personne ne lui avait ordonné de tuer un homme devant ses enfants. Et il y avait pire : il avait lâché la bride à toutes ses vieilles pulsions qu'il avait perdues grâce à son entraînement, ces vieux instincts avec lesquels il avait grandi.

— Je suis vraiment navré, répéta-t-il.

— Allez, vous en faites pas, dit l'aîné des garçons, celui qui s'appelait Napoleon. Les affaires sont les affaires, mon vieux. Vous au moins, vous avez épargné les enfants. Alors un ban pour le beau gringo !

Les deux autres garçons applaudirent.

— Et en sortant, bon gringo, soyez gentil d'emporter papa, s'il vous plaît. Ils ont tendance à empester, au bout d'un moment.

— Mais, bien volontiers, dit Remo.

Le gosse avait une charmante façon de voir les choses. Remo se dit que cette pulsion irrépessible n'était peut-être qu'une brève incursion

dans son passé. Cette colère le surprenait, tout de même. Il ne devrait plus ressentir de colère, rien d'autre que le sentiment d'une parfaite et harmonieuse cohésion avec toutes les forces qui l'habitaient.

Après tout, se dit Remo, tout s'était bien passé ! Par conséquent, tout allait bien.

*

* *

Presque à l'autre bout du pays, le dernier Maître de Sinanju, source solaire de tous les arts martiaux et protecteur du village coréen de Sinanju, savait bien, lui, que quelque chose n'allait pas et attendait le retour de Remo.

Au cours des innombrables siècles des assassins de Sinanju, chaque Maître devait forcément, au cours de sa vie, affronter le moment où tout ce qu'on lui avait inculqué l'abandonnait pour s'épanouir à nouveau pleinement au bout d'un certain temps. Un Maître élevé dans le village de Sinanju savait supporter cela parce que, enfant coréen, il avait appris le jeu de la cache.

Tous les enfants de Sinanju savaient que, de temps en temps, un Maître revenait à sa maison et n'en franchissait plus le seuil pendant longtemps. Il restait enfermé et chacun au village respectait le mot d'ordre qui était de dire à tout le monde que le Maître était en mission, au service d'un autre roi ou empereur.

C'était le jeu appelé la cache. Et tous les Maîtres entraînés à Sinanju savaient que lorsque leurs pouvoirs déclinaient et qu'ils perdaient leur forme parfaite, ils devaient faire retraite et se retirer des affaires jusqu'à ce que cela passe.

Mais que pouvait savoir Remo ? Quels jeux blancs y avait-il pour lui dire ce qu'il devait faire ?

Se souvenait-il d'avoir été élevé dans un orphelinat catholique blanc ? Quels jeux l'Église de Rome pouvait-elle enseigner qui le préparerait au moment du déclin de son apogée ?

Comment pouvait-il savoir que le retour de vieilles pulsions qu'il avait cru enterrées était le signal qu'il devait se retirer, se cacher comme un animal blessé jusqu'à ce que sa santé revienne ?

Voilà les questions que se posait le Maître de Sinanju à Dayton, dans l'État de l'Ohio aux États-Unis. Parce qu'il connaissait le problème de Remo. Il avait vu les signes, même si Remo ne les avait pas encore détectés. Assez curieusement, les ennuis commençaient quand on ressentait à la perfection une cohésion parfaite de l'âme, de la pensée et du corps.

Remo était heureux avant de partir et Chiun l'avait critiqué.

— Qu'est-ce qu'il y a de mal à se sentir parfait, petit père ?

demanda alors Remo.

— Se sentir parfait pourrait être un mensonge, répliqua Chiun.

— Pas quand on sait que c'est vrai.

— De quel endroit est-ce le plus dangereux de tomber ?

— Je sais ce qui vous embête, petit père. Je suis heureux.

— Pourquoi ne le serais-tu pas ? Tu as tout reçu de Sinanju.

— Alors pourquoi s'inquiéter ? demanda Remo.

— Tu n'es pas né à Sinanju.

— Évidemment, mes yeux seront toujours ronds !

Chiun haussa les épaules, il s'agissait bien de ses yeux ! Mais, même si Remo feignait de l'ignorer, Chiun, lui, savait : Remo avait un problème et Chiun, toujours lui, savait ce qui lui restait à faire. Il n'avait pas consacré tant d'années de sa vie à l'éducation de son disciple pour risquer de tout compromettre à cause d'un stupide accident de naissance. Alors, il le ferait : il se servirait du téléphone américain.

Les mouvements de Chiun étaient comme du verre en fusion, lents mais sûrs, un flot transcendant les mouvements saccadés normaux des hommes. Sa main aux longs ongles sortit des manches de son kimono doré pour attirer vers lui l'objet en plastique noir à touches, sur la table de la chambre d'hôtel. Il avait une peau fine, parcheminée, et de légères mèches de cheveux blancs retombant sur ses oreilles. Il paraissait vieux, aussi vieux que les sables, mais ses yeux brillaient comme ceux d'un faucon planant au-dessus de sa proie.

Il prit dans son kimono les codes de transmission qui faisaient fonctionner cet objet dont les Américains faisaient un usage vraiment abusif. Le téléphone. Il allait en faire marcher un. Il allait sauver Remo contre lui-même.

Cette fois, il n'essaya même pas de comprendre l'essence de l'appareil. Il avait déjà essayé plusieurs fois et n'avait rien senti du tout. Mais à présent, c'était le seul moyen de joindre l'empereur Smith, un homme blanc qui était toujours aussi lointain que la distance qui séparait Dayton de la Muraille de Chine. Chiun était d'ailleurs intimement convaincu que cet homme nourrissait le projet de s'emparer du pouvoir dans son pays ; son plan était soit d'une intelligence lumineuse, soit complètement dingue.

Remo, dans son innocence, prétendait qu'il n'était pas du tout dans les intentions de Smith de s'emparer du pouvoir. D'abord, disait-il, Smith n'était pas un empereur. Il était simplement le Dr Harold W. Smith. Deuxièmement, toujours d'après Remo, Smith et lui travaillaient pour une organisation que personne ne devait connaître. Cette organisation permettait au gouvernement de travailler et au pays de survivre en agissant, en dehors des cadres de la Constitution, contre les ennemis de la nation.

Remo avait même montré à Chiun une copie de cette constitution. Chiun avait reconnu que c'était un très beau document rédigé à la gloire des citoyens et qui comportait des phrases magnifiques sur leurs droits et leurs protections.

— Est-ce que tu fais souvent cette prière ? demanda alors Chiun.

— Ce n'est pas une prière. C'est notre contrat social fondamental.

— Je ne vois pas ta signature, Remo, à moins naturellement que tu sois en réalité John Hancock.

— Non, bien sûr que non.

— Es-tu Thomas Jefferson ?

— Mais non. Ils sont morts.

— Eh bien, si tu n'as pas signé et si l'empereur Smith n'a pas signé et si la plupart des gens n'ont pas signé, comment est-ce que ça peut être un contrat social fondamental ?

— Parce que c'est comme ça. Et c'est beau. Ça représente mon pays, le pays qui paie Sinanju pour vos bons et loyaux services de précepteur.

— Jamais ils ne pourront me payer pour tout ce que je t'ai appris, déclara Chiun.

— Oui, enfin, bon, ce sont les principes auxquels je suis attaché. Et Smitty aussi. Vous comprenez ?

— Naturellement. Mais quand allons-nous procéder au remplacement de l'actuel Président par l'empereur Smith ?

— Smith n'est pas un empereur. Il est au service du Président.

— Alors quand allons-nous supprimer l'adversaire du Président ? demanda Chiun en s'efforçant honnêtement de comprendre.

— On n'a pas à s'occuper de ça. C'est le peuple qui le fait. Il vote. Il vote pour dire qui il veut comme Président.

— Alors pourquoi est-ce qu'on entretient un assassin qui a le pouvoir de destituer le Président ou de le maintenir en place ?

Confondu par ce raisonnement d'une logique absolue, Remo renonça à discuter et Chiun recopia la Constitution dans le grand livre de l'histoire de la Maison de Sinanju pour qu'un jour, peut-être, au cours des générations futures, quelqu'un de Sinanju comprenne à quoi s'occupaient ces gens.

À présent, grâce à l'objet en plastique noir, Chiun allait pouvoir contacter l'empereur Smith. Avec ces appareils américains, la personne qui parlait pouvait être n'importe où. Dans la pièce voisine ou à l'autre bout du continent. Chiun savait que l'empereur Smith exerçait ses pouvoirs soit d'un endroit appelé Rye situé quelque part dans l'État de New York, soit souvent de Saint-Martin, une petite île des Antilles. D'ailleurs, quand il était là-bas, Chiun s'était toujours demandé s'il n'y avait pas été envoyé en exil ou s'il n'y attendait pas la destitution du Président, un service que Sinanju fournirait bien

volontiers à la demande.

Chiun appuya soigneusement sur les touches numérotées de la machine. L'appareil lui répondit par une suite de petits déclics et de gargouillements. Il y avait de nombreux chiffres. Il y eut de nombreux déclics. Une erreur, un chiffre pour un autre, un six au lieu d'un sept et l'appareil refusait de fonctionner.

Curieusement, dans ce pays, même les enfants de ces Américains laids et maladroits étaient capables d'utiliser correctement ces codes numérotés pour parler à d'autres Américains laids et maladroits.

Comme l'avait expliqué l'empereur Smith, les numéros qu'il avait donnés à Chiun activaient un autre appareil qui empêchait les gens d'écouter. Une belle preuve de sagesse, qui avait étonné Chiun, surtout de la part d'un nigaud qui, s'il n'agissait pas rapidement contre le Président, serait bientôt trop vieux pour profiter des plaisirs du pouvoir.

Tout à coup, il y eut une sonnerie à l'autre bout du fil. Et la voix qui répondit fut celle de Smith. Chiun avait réussi. Il avait maîtrisé l'appareil avec les codes, les codes des Américains.

— J'ai réussi ! s'exclama triomphalement Chiun.

— Oui, en effet, Maître de Sinanju. Que puis-je pour vous ? demanda Smith.

— Nous avons à faire face à de grands dangers, ô très sage empereur.

— Quel est le problème ?

— Il y a des moments où Remo est à son apogée. Et des moments où il ne l'est pas, c'est-à-dire des moments où il est au plus bas. Cela ne veut pas dire pour autant qu'il soit seul ; ça, je peux vous l'assurer. Mais je pense à vos intérêts à long terme, empereur Smith.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Je ne dis pas que vous ne serez pas protégé, je serai toujours là pour vous. Vos tributs à Sinanju sont suffisants et glorifient votre nom.

— Pas question d'augmenter les paiements, déclara Smith. Comme vous le savez, nous avons assez de difficultés comme ça pour les introduire en fraude à Sinanju. Ces voyages en sous-marin reviennent presque aussi chers que l'or qu'il transporte.

— Puisse ma langue se dessécher, ô empereur, si j'exige un nouveau paiement dépassant votre générosité, dit Chiun en se promettant de rappeler à Smith à la prochaine négociation que si le prix de la livraison revenait aussi cher que le tribut lui-même, alors le tribut était manifestement insuffisant.

— Alors qu'est-ce qu'il y a ? demanda Smith.

— Afin de mieux assurer votre sécurité, puis-je suggérer que Remo agisse à la manière traditionnelle de tous les Maîtres de Sinanju ? C'est-à-dire qu'il en fasse plus quand il est au niveau de la perfection

et moins aux moments où votre gloire risquerait d'être moins bien servie.

— Vous voulez dire que Remo a besoin de vacances ? Parce que si c'est le cas, il n'y a aucun problème.

— Quelle sagesse ! s'exclama Chiun, avec un contre-argument tout prêt au cas où Smith insinuerait que les paiements devraient être réduits en conséquence.

Pourtant, dans son indéchiffrable sagesse, Smith n'en fit rien. Il se contenta de dire qu'effectivement Remo méritait des vacances et devrait se reposer.

— S'il vous plaît, ayez la bonté, ô le plus éclairé des empereurs, de venir ici à Dayton dans l'Ohio pour le dire vous-même à Remo.

— Vous pouvez le lui dire.

Chiun se permit un profond soupir.

— Il ne m'écoute pas.

— Mais vous êtes son maître. Vous lui avez tout enseigné.

— Ah, quelle amère vérité ! Oui, je lui ai tout enseigné à part la gratitude.

— Et il ne veut pas vous écouter ?

— C'est incroyable n'est-ce pas ? Rien. Il n'écoute rien de ce que je dis. Je ne suis pas une personne geignarde ni plaintive, comme vous le savez. Qu'est-ce que je lui demande ? Un peu d'intérêt. Garder le contact. Est-ce un crime ? Dois-je être mis à l'écart comme un vieux soulier dont il n'aurait plus besoin ?

— Vous êtes sûr que Remo se comporte de cette façon ? Pourtant, il vous défend en toute occasion. Je suis heureux de vos services mais, lorsqu'il nous arrive de légers dissentiments, Remo prend toujours votre parti. Autrefois, il était plus souvent d'accord avec moi.

— Vraiment ? En quelles circonstances m'avez-vous attaqué ?

— Je ne vous ai pas attaqué. Il arrive cependant que nous ayons des points de vue différents.

— Naturellement, dit Chiun en se promettant d'interroger Remo pour savoir à quel propos Smith l'avait attaqué. Je vous demande d'intervenir personnellement pour convaincre Remo de se reposer.

— D'accord, si vous pensez que ce serait sage.

— Très sage, ô empereur ; et si vous me confiez de quelle manière le point de vue de Sinanju diffère en quoi que ce soit des merveilles de votre juste pensée, nous nous adapterons à vos moindres caprices.

— Eh bien justement, puisque vous en parlez, il y a ce problème de vos offres de services auprès de tyrans et de dictateurs dont je...

Chiun laissa tomber le récepteur sur les broches conçues à cet effet. Il avait vu Remo faire cela quand il voulait cesser de parler à quelqu'un ; il lui avait semblé que c'était une manière très délicate de mettre fin à une conversation.

Quand le téléphone sonna, Chiun ne décrocha pas.

*

* *

Lorsque Remo revint de Coral Gables, il trouva Harold W. Smith qui l'attendait avec Chiun dans la chambre d'hôtel de Dayton, Ohio.

— Remo, je crois que vous devriez prendre des vacances, dit Smith.

— Vous avez parlé à Chiun ?

De la pièce voisine, Chiun intervint, de sa voix de fausset, en coréen :

— Tu vois ? Même un blanc reconnaît la réalité de ta séparation cosmique.

Et Remo lui répliqua en coréen :

— Smitty n'a même seulement jamais entendu parler de séparation cosmique. Je vais très bien et je ne veux pas prendre de vacances.

— Tu défies ton empereur ?

— Je ne veux pas que vous me manipuliez pour m'obliger à prendre des vacances, petit père. Si vous voulez que je prenne des vacances, vous n'avez qu'à me le dire.

— Prends des vacances, dit Chiun.

— Non.

— Tu m'as dit de te le dire !

— Je n'ai pas dit que je le ferais. Je vais très bien.

— Tu ne vas pas très bien. Tu te sens bien, ce n'est pas pareil.

Harold W. Smith était assis tout droit sur une chaise, écoutant le maître et l'élève, les deux armes sur lesquelles reposait entièrement l'organisation appelée CURE, se disputer dans une langue qu'il ne comprenait pas.

— Remo, dit-il finalement, c'est un ordre. Si Chiun estime que vous avez besoin de repos, vous devez vous reposer.

— Il estime aussi que nous devrions assassiner le Président et vous proclamer Président à sa place, tout ça pour pouvoir se vanter d'un coup d'éclat durant sa mission auprès de vous. Vous voulez vraiment que je lui obéisse ?

— Remo, tu as tort de t'en prendre toujours à ceux qui se soucient de toi, dit Chiun.

— Je ne prendrai pas de vacances.

— Il n'y a vraiment aucun danger, en ce moment, aucun état d'urgence. Pourquoi n'iriez-vous pas vous reposer un peu ? intervint Smith.

— Et pourquoi est-ce que vous ne vous mêlez pas de vos affaires ? riposta Remo.

— Justement, vous êtes mes affaires. Je ne veux pas de vous sur le continent américain. Que diriez-vous des Caraïbes ? proposa Smith.

— Saint-Martin ?

— Non. Trop près du double de l'ordinateur à Grand Case. Pourquoi pas les Bahamas ? Il y a un nouveau lotissement en copropriété à la Petite Exuma. Allez-vous reposer là-bas. Vous avez toujours rêvé d'une maison. Achetez un bungalow, dit Smith. Un pas cher, ajouta-t-il.

— Je veux une maison dans une ville américaine, dans une rue américaine, avec une famille américaine, grogna amèrement Remo.

— C'est tout ce que nous pouvons vous offrir pour le moment, Remo.

— Mais vraiment, je vous assure, je me sens très bien.

— Bien sûr, bien sûr, murmura Smith.

— C'est la vérité, déclara Remo à Chiun.

Et, bien que Chiun approuvât, personne ne le crut ; d'ailleurs, lui-même avait fini par en douter.

CHAPITRE III

Un Coréen s'était installé à la Petite Exuma, dans le nouveau complexe touristique Del Ray. Il avait même acheté un des premiers bungalows. Un Coréen, en kimono coréen.

— D'accord, papa, dit Reginald Woburn, fils de Reginald Woburn et petit-fils de Reginald Woburn.

Je m'en occupe, je m'en occupe.

— Quand ? Il est déjà là, sur les lieux mêmes où la pierre a été découverte. Les forces du cosmos sont avec nous. L'heure de la vengeance a sonné. C'est le moment de frapper celui par qui le malheur s'est abattu sur nos paisibles ancêtres.

— Tu veux dire qu'un Coréen serait venu s'installer exprès là où notre soi-disant ancêtre aurait enterré la pierre de la septième méthode ? Tu sais combien il y a de Coréens dans le monde ? Tu imagines les chances pour que ce Coréen-ci soit un descendant de cet assassin, qui aurait dû être payé de toute façon !

— Cesse d'ergoter, Reggie. C'est ton devoir envers la famille.

— Moi je crois que ce Coréen est quelqu'un de tout à fait ordinaire, insista Reginald.

— Est-ce que tu crois à l'argent de poche que je te donne ?

— Dévotement, papa.

— Alors, essaye, au moins. Montre au reste de la famille que tu fais quelque chose !

— Quoi ?

— Quelque chose !

— Tu veux dire que je dois faire des cartons sur tous les Coréens qui passent dans la rue ?

— Mais qu'est-ce qui te gêne, à la fin ?

— Je ne veux pas commettre de crime. Voilà ce qui me gêne. Je n'ai pas envie d'assassiner qui que ce soit.

— Est-ce que tu as déjà tué quelqu'un ? demanda le papa de Reginald.

Il était assis en face du jeune homme, sur la grande véranda de la demeure de Palm Beach. Visiblement, le jeune homme ne savait pas très bien comment s'y prendre pour régler ce problème de famille.

— Bien sûr que non ! répondit-il.

— Alors comment sais-tu que ça ne te plaira pas ?

— Écoute, papa. Je le ferai, c'est promis. Mais il me faut plus de temps. C'est comme dans une partie de n'importe quel jeu, il y a un

moment précis pour faire les choses et actuellement, ce n'est pas le bon moment. Je suis l' élu, d'après la pierre. Je suis censé être une brute sanguinaire, un vampire assoiffé du sang de ses victimes. La soif, je connais, papa. C'est une chose qu'on ne peut pas forcer.

Il agita le fond de son verre où ne subsistait plus qu'une gorgée d'un jus de fruits glacé et sucré qu'il but d'un trait. Il avait horreur de ces discussions à propos de la famille, car on interdisait aux domestiques d'écouter aux portes, ce qui signifiait qu'on ne pouvait pas se faire servir à boire. C'était épatant de faire partie de la famille, pensait Reggie, ça permettait d'éviter d'être pauvre et de devoir travailler, ce qui n'était guère attrayant, il faut bien le reconnaître.

L'embêtant, c'était que la famille avait tendance à devenir un peu dingue quand elle se repliait sur elle-même. Cette stupide histoire de pierre, par exemple. Tout dépendait des étoiles, qui étaient les pendules de l'univers. Et à un moment donné, la famille devait produire un abominable suceur de sang. Et voilà qu'il était censé tenir le rôle. Ridicule. Comme si tous les gènes de la famille avaient bouillonné dans le but de réaliser une vengeance vieille de deux mille ans. Reggie n'avait que faire de la vengeance. Ça ne se buvait pas, ça n'avait aucune odeur, ça ne se baisait pas. Et pourtant ça devait vous chauffer les méninges. Mais c'est que le pater insistait. Il n'allait pas arrêter de le harceler et Reggie savait qu'il ne pourrait pas tergiverser indéfiniment.

— Essaie de tuer une petite chose. Pour voir l'effet que ça te fait. Rien qu'une petite chose.

— J'ai écrasé une mouche ce matin, papa. Ça ne m'a rien fait.

— Tue une petite chose. Pour montrer à la famille que tu passes à l'action.

— Petite comment ?

— Petite à sang chaud, répondit son père.

— Je ne vais pas faire de mal à un pauvre petit chien !

— Du gibier. Essaie sur du gibier, Reggie.

— D'accord. Nous allons organiser ça.

— Un safari, dit son père.

— Excellente idée ! s'exclama Reginald Woburn, fils de Reginald Woburn et petit-fils de Reginald Woburn, sachant qu'il faut parfois un an pour préparer un bon safari.

Entre-temps, avec un peu de chance, il se blesserait peut-être au polo ou la pierre exploserait ou ce pauvre Coréen mourrait d'une crise cardiaque ou serait renversé par une voiture... n'importe quoi pour se débarrasser de cette histoire de famille légendaire.

— Un safari, répéta-t-il. Merveilleux.

— Parfait, dit son père. Les moteurs du jet sont en train de chauffer. Il est prêt à décoller depuis ce matin.

Heureusement, il y avait du Dom Pérignon à bord du jet. Malheureusement, il y avait aussi ce guide de chasse qui ne parlait que de fusils, de mises à mort et de ses prouesses sportives.

La première chose frappante à propos du Zaïre, mise à part la vigoureuse odeur de poubelle qui empuantissait la capitale, c'est qu'il y faisait extraordinairement chaud, remarqua Reggie qui avait un sens aigu des réalités. Et, pire, il n'y avait aucun moyen de chasser l'éléphant de l'intérieur d'un véhicule bien climatisé. C'était considéré comme antisportif. La seconde chose à propos du Zaïre, c'était que les traqueurs étaient des Pygmées, de minuscules Noirs africains encore plus pauvres et démunis que les paysans faméliques.

Reginald Woburn, fils de Reginald Woburn et petit-fils de Reginald Woburn, vit des éléphants au loin, de sa Land Rover, il vit aussi des lions, des zèbres, mais il aurait préféré les voir au zoo du Bronx parce que ce n'était qu'à une demi-heure de Manhattan alors que le Zaïre était à une journée d'avion.

Et puis les petits traqueurs, sous le vent des éléphants (malheureusement Reginald Woburn, fils de Reginald Woburn et petit-fils de Reginald Woburn, les suivait, dans le sens du vent), se mirent à courir.

— Venez ! Dépêchez-vous ! Nous allons les perdre, cria le guide de chasse.

Il portait une saharienne kaki avec de multiples poches pour les cartouches au gros, des bottes bien cirées et un ridicule chapeau de brousse avec une bande de léopard autour. Il courait aussi.

— Y a qu'à les suivre à l'odeur, bougonna Reggie qui pouvait à peine avancer dans les fourrés, encore moins courir.

— Attention à votre fusil. Tenez le canon vers le bas. Le coup risque de partir, dit le guide de chasse.

Il s'appelait Rafe Stokes, il buvait du Scotch tiède, il fumait la pipe et, la veille, il lui avait tenu la jambe pendant des heures à propos d'un de ses meilleurs tableaux de chasse. Reggie pensait que son meilleur tableau de chasse, il l'obtiendrait d'un grand coup de bombe insecticide. Il y avait des bestioles partout.

Rafe Stokes, grand chasseur blanc, avait parlé si longuement de l'éléphant comme d'un ami, en vantant sa noblesse, sa force, sa loyauté, que Reggie s'était demandé s'ils allaient réellement tuer une de ces charmantes bêtes ou s'ils n'allaient pas plutôt lui accrocher une médaille sur son flanc nauséabond.

Reggie était sûr qu'il devait y avoir autre chose, au sujet des éléphants, quelque chose de déplaisant. Il le découvrit par cette journée accablante en trébuchant dans la brousse du Zaïre. Ce qu'il y a de plus grand, de plus mou, de plus visqueux au monde, c'est de la merde d'éléphant. C'en était une aussi large qu'une table de jardin.

Elle était bien ronde et toute fraîche. Reginald le comprit parce qu'elle était tiède autour de ses genoux.

Même après ce fâcheux incident, Reggie n'avait toujours pas envie de tuer un éléphant. Il ne désirait qu'une chose : se laver. Arracher, déchirer ses vêtements et nager pendant huit jours dans une piscine de lessive.

Finalement, après une insupportable planque, au cours de laquelle Reggie mena un rude combat contre des milliers de mouches bourdonnantes collées sur ses jambes, le guide de chasse tendit le doigt. Là, à moins de trente mètres, se dressait un énorme immeuble à pattes équipé d'une trompe et de défenses. Ses oreilles étaient assez grandes pour servir de stores. De larges traînées blanches, comme un camouflage, décoraient son épaisse peau grise. Il s'était roulé dans la boue, expliqua le chasseur blanc. Les éléphants aimaient bien se rouler dans la boue. Ils aimaient aussi renverser les voitures, piétiner les gens ou s'amuser à les lancer en l'air comme des cacahuètes.

Raison de plus pour les éviter, pensa Reggie, quand on lui raconta tout ce folklore. Il avait horreur du folklore en général et celui de la jungle en particulier. Surtout depuis qu'il avait compris que ce nom d'emprunt servait en fait à désigner les bouses d'éléphant.

— Allez-y, il est à vous, chuchota le guide de chasse.

Les Pygmées attendaient en se fendant la pipe, et regardaient Reggie qui regardait l'éléphant. Reggie visa le centre de cette chose, entre le V et le guidon de sa mire.

Vous parlez d'un sport, pensa-t-il. Faudrait se donner du mal pour rater ce monstre.

— Tirez, chuchota le chasseur blanc.

— Je vais tirer. Laissez-moi tranquille.

— Attention ! il va y avoir du vilain, avertit Stokes.

— Du quoi ? Vous dites ?

Les petits hommes noirs reculèrent dans les fourrés quand l'éléphant se retourna.

— Pas étonnant, marmonna Reggie, c'est une vilaine bête.

— Tirez, implora Rafe Stokes en épaulant son propre fusil.

Mais il attendit. Le père de Reggie Woburn l'avait averti que son fils devait acquérir le goût du sang. Si le chasseur tuait l'animal, il ne serait pas payé. Un drôle de vieux zigoto, celui-là. Il ne voulait même pas le trophée. Comme disait le vieux dicton, la pomme ne tombait jamais loin de son arbre. Ces deux Woburns étaient cinglés.

Le père avait assuré à Rafe Stokes, vingt-huit ans de brousse et jamais le moindre accident, que son fils allait être le plus extraordinaire chasseur qu'il ait jamais vu. Et pourtant, ce jour-là quand ce mastodonte se mit en branle pour charger, comme une avalanche rugissante dévalant la pente d'une colline, faisant trembler

le sol sous ses énormes pattes, Rafe fut à un poil de détente de ne pas toucher le reste de ses honoraires.

Enfin, un coup de feu claqua. Une balle s'enfonça dans le genou avant droit de l'éléphant. Le jeune abruti avait raté son coup ; l'animal roulait vers eux en écrasant des arbres sous sa masse. Ça faisait un bruit de petits pétards, à chaque tronc qui volait en éclats.

Crac, crac, crac. Et puis les testicules de l'éléphant explosèrent entre ses pattes. Le pied-tendre avait encore raté un coup mortel et l'énorme masse barissante dévala vers eux, laissant sur son passage un tapis d'arbres abattus et de buissons écrasés.

Le pied-tendre rechargeait. Il tira une troisième balle qui vint se loger dans l'autre patte avant. L'éléphant essaya de se relever mais ses deux genoux de devant étaient fracassés. Ensuite, ce fut sa trompe qui disparut dans une puissante volée du Magnum 447.

La pauvre bête hurlait de douleur.

— Achevez-le, bon Dieu, cria le guide de chasse. Visez la tête et tirez ! Tirez, nom de Dieu !

Rafe fourra sa carabine dans les mains du pied-tendre. Lentement, avec des gestes mesurés, Reginald Woburn, fils de Reginald Woburn et petit-fils de Reginald Woburn, prit entre ses mains le fusil, caressa sous ses doigts les sculptures de la crosse et sourit au chasseur désespéré et en sueur.

Les hurlements de l'éléphant résonnaient comme une musique aux oreilles de Reggie, comme celle qu'il avait entendue une fois à Tanger quand on lui avait fait goûter le meilleur haschisch du pays ; la même note avait vibré à son oreille pendant au moins une demi-heure. Une illusion, bien sûr, mais il en avait ressenti un plaisir fabuleux, ultime.

— Je l'achèverai quand je le voudrai, répliqua-t-il.

Sur ce, très nonchalamment, il fit sauter l'oreille de l'éléphant morceau par morceau. Il fallut quatre cartouches. Les oreilles étaient très grandes.

— Vous n'avez pas le droit de faire ça ! glapit le chasseur blanc. Vous devez achever votre gibier !

— Mais oui. À ma façon, dit Reginald.

Une grande paix l'envahissait à présent, tandis que l'animal barrissait de douleur. Reggie n'était plus gêné par l'odeur de ses bottes, les mouches ou la jungle, parce qu'il avait connu cette unique grande note de la vie et il savait maintenant ce qu'il devait faire. La souffrance du guide de chasse augmentait sa joie.

— Je vais l'achever, dit le chasseur en reprenant brutalement son fusil.

Il épaula aussitôt et logea une balle dans l'œil de l'éléphant. Puis il se détourna de son client et laissa échapper un long soupir dégoûté.

— C'était à moi de le faire, protesta Reggie.

Le chasseur répondit sans se retourner :

— Vous n'avez pas le droit, monsieur Woburn, de torturer le gibier. Vous devez simplement le tuer.

— Ici c'est moi qui fais la loi.

— Fiston, ici c'est la brousse. Si vous voulez rentrer chez vous vivant, vous fermez votre gueule.

— Non merci, répliqua Reggie qui comprenait maintenant pourquoi son ancêtre n'avait pas pu payer publiquement l'assassin. Je ne puis permettre cela. Il y a, voyez-vous, des choses que je peux permettre et d'autres que je ne peux pas. Vous ne pouvez pas me parler sur ce ton. Et, surtout, vous ne pouvez pas me voler une mise à mort, même si vous êtes choqué par la manière dont je procède. Vous comprenez ?

Peut-être était-ce la douceur de la voix, si singulière après une mise à mort aussi brutale. Peut-être était-ce le silence de la brousse, mais Rafe Stokes, guide de chasse, rechargea son fusil et le garda serré contre lui. Ce pied-tendre va me tuer, pensait-il. Il était derrière Stokes et il avait un fusil. Était-il chargé ? Avait-il tiré toutes ses balles ? Stokes ne savait pas très bien pourquoi, mais des années de chasse lui avaient appris à reconnaître quand il était en danger et en ce moment il était réellement en danger.

Il posa fermement un pied par terre et très lentement, le fusil prêt, il se retourna. Et Reginald Woburn, fils de Reginald Woburn et petit-fils de Reginald Woburn, était là, souriant plus bêtement que jamais, en train d'essayer de nettoyer ses vêtements.

— Allons donc, dit Reggie. Vous êtes trop sérieux. Faut pas me prendre tellement au sérieux, bon Dieu. Nous dirons à papa que j'ai tué la bête, vous aurez votre argent et la famille cessera de me harceler pendant un moment. D'accord ?

— Bien sûr, marmonna Rafe en se demandant comment il avait pu se tromper à ce point.

Ce soir-là, en prenant l'apéritif avec son client, il leva son verre à la santé de l'éléphant mort, malheureusement trop massacré pour pouvoir faire un bon trophée, il but à la santé des Pygmées et il but à l'Afrique où Reggie, il le jurait à qui voulait l'entendre, ne remettrait plus jamais les pieds.

Rafe Stokes se retira sous sa tente pour la plus longue nuit de sommeil de sa vie. Elle dura éternellement. Juste avant que le chasseur ne commence à ronfler, Reggie se glissa sous sa tente avec un couteau de table et lui trancha la gorge ; puis il lui planta la lame dans le cœur.

Ce fut une sensation délicieuse.

Sur le chemin du retour à la civilisation, Reggie comprit qu'il n'avait plus besoin des Pygmées pour le guider jusqu'à l'aéroport.

Alors il s'amusa à faire des petits cartons, il leur fit sauter la tête avec un pistolet. Il s'aperçut que si on tirait sur un point précis, à la nuque, on pouvait faire gicler la cervelle comme un bol de porridge dans lequel tombe une balle de golf. Délicieux. Meilleur que ce polo, meilleur que des boissons fraîches sur une véranda blanche, meilleur que les grands bals de l'été à Newport, meilleur que le haschisch à Tanger. Meilleur que l'amour.

C'était pour cela qu'il était né.

Son père comprit immédiatement le changement qui s'était opéré.

— Altesse, lui dit-il respectueusement à sa descente d'avion.

Reggie tendit la main droite, son père mit un genou en terre et la baisa.

— Ce serait une chance que ce Coréen soit le bon Coréen, dit Reggie. Mais nous devons d'abord nous en assurer.

Avec sa sagesse nouvelle, il comprenait maintenant le sens du message de la septième pierre. Il fallait se servir du temps. C'était ce que leur avaient appris toutes ces années de dispersion : savoir utiliser le temps. Il fallait du temps pour vérifier si le Coréen était le bon ; il fallait du temps pour mettre à exécution la seule méthode qui le tuerait. Car il devait mourir. Cela était bon et cela était juste. Un roi ne doit jamais s'incliner devant un assassin, autrement même les royales empreintes de ses pas ne lui appartiennent plus.

Le gros problème qui agitait maintenant Reggie, c'est qu'on était à Palm Beach et que Palm Beach était en Amérique et que, en Amérique, ce n'était pas comme au Zaïre, où on pouvait assassiner en toute tranquillité, où les choses s'arrangeaient toujours entre personnes civilisées. En Amérique, on réagissait contre le meurtre d'une manière hystérique. On vous emprisonnait et il ne pouvait pas perdre son temps en prison à cause d'un meurtre américain.

Mais une fois qu'on avait sur les mains du sang humain, on ne pouvait plus jamais se contenter d'un éléphant, d'un cerf ou d'une chèvre. Il lui faudrait redoubler de prudence pour satisfaire à ses nouveaux plaisirs jusqu'à ce qu'il puisse exécuter le Coréen, si c'était le bon.

Reggie pensait à tout cela en regardant Drake, leur maître d'hôtel. Il se demandait à quoi pouvait bien ressembler le cœur de Drake, est-ce qu'il battrait encore, pitoyablement, en dehors de sa cage thoracique ?

— Que voulez-vous faire de votre couteau de table, monsieur Reggie ? demanda le domestique en voyant la lame pointée dans sa direction.

— Rien, soupira Reggie.

Palm Beach était en Amérique.

Il retourna examiner la photo de la pierre. L'inscription était nette,

après tant de siècles. Épée, feu, pièges, chaque chose en son temps. Reginald Woburn, fils de Reginald Woburn et petit-fils de Reginald Woburn, imagina le découragement des guerriers du prince Wo devant cette succession d'échecs qu'ils durent endurer avec les six premières méthodes. Pourtant ce n'était pas de vrais échecs. C'était simplement six façons de montrer ce qui ne marcherait pas.

La septième serait la bonne.

CHAPITRE IV

C'était une de ces matinées bahamiennes douloureusement radieuses à la Petite Exuma, où les premiers baisers du soleil jetaient sur l'horizon des lueurs violettes, bleues et rouges, faisant naître sur le ciel une aquarelle miraculeuse et naïve comme un dessin d'enfant.

Des hérons, perchés sur les racines des palétuviers, observaient les évolutions des bonefishs, ces poissons qui filaient comme des flèches, nageant des marécages aux marais, et vice versa. Ce matin, ils allaient pouvoir se balader en toute tranquillité parce que Charlie Bonefish était mort et la première chose qu'avait dite le sergent c'était que les touristes ne devaient pas le savoir.

Charlie Bonefish, qui avait guidé tant de touristes tout autour des marais pour regarder ces poissons ultrarapides aux petites dents pointues et au cœur de lutteur, laissait l'eau lui laver les yeux sans ciller, laissait l'eau lui laver le nez sans faire de bulles, laissait l'eau lui rincer la bouche sans cracher et les petits poissons nager autour de ses dents tranquillement.

Charlie Bonefish avait été ligoté dans les racines enchevêtrées des palétuviers de telle façon que pendant une partie de la nuit, à marée basse, il put respirer. Et puis quand la marée monta un peu plus, il ne respira plus que de l'eau. Charlie Bonefish, dont les indigènes disaient qu'il était plus poisson qu'homme, ne l'était pas. La preuve était là, coincée entre les racines alors que la marée descendante découvrait peu à peu son cadavre.

— C'est point un crime, déclara le sergent avec son curieux accent des Bahamas, en partie africain, en partie indien caraïbe et en partie tous ceux qui avaient fait du commerce et s'étaient livrés à la piraterie dans ces mers au cours des siècles. C'est point un meurtre et va pas raconter ça aux blancs.

— Je le dirai pas à une âme. Que ma langue se colle à mon palais jusqu'à ce qu'elle touche l'os, jura Mary Paniers qui tressait et vendait des paniers aux touristes près du palais du gouvernement.

— Ne dis rien aux blancs, c'est tout, gronda le sergent.

Les blancs, c'étaient les touristes et tout ce qui avait un relent de crime était mauvais pour l'industrie touristique. Mais comme le sergent était son cousin et qu'il connaissait bien Mary Paniers, il savait aussi que l'incident était trop horrible pour qu'elle garde le secret. Naturellement, elle raconterait tout en détail à ses amies. Jusqu'à sa mort, elle raconterait inlassablement comment elle avait découvert

Charlie Bonefish et comment il était « avec les poissons qui ont toujours été ses amis qui nageaient dans sa bouche comme s'il y avait du corail autour de ses dents ».

Et puis, avec un grand rire indulgent, elle ajouterait que c'était probablement la première fois qu'il avait les dents propres.

Tout le monde mourait un jour ou l'autre et mieux valait en rire sous le soleil des Bahamas que de se traîner comme les blancs avec une longue figure. Il y aurait d'autres pêcheurs, d'autres levers de soleil et d'autres hommes pour aimer d'autres femmes et Charlie Bonefish avait été un brave homme et puis voilà tout. Mais pour ce matin-là c'était un grave sujet de conversation pour les indigènes qui se demandaient qui avait tué Charlie Bonefish, parce que le dernier endroit au monde où il se serait noyé, c'était bien parmi les racines de palétuviers qu'il connaissait si bien.

La nouvelle de ce crime estompa complètement celle de l'arrivée du nouveau propriétaire de Del Ray Promotions, la société qui construisait tous ces bungalows pour de richissimes blancs. Des gens bizarres. Ils avaient l'air de bien connaître l'île. Des amies de Mary Paniers prétendaient qu'il y avait eu autrefois une famille de ce nom-là à la Petite Exuma, mais qu'elle était partie pour l'Angleterre ou quelque part ailleurs.

*

* *

Reginald Woburn, fils de Reginald Woburn et petit-fils de Reginald Woburn, reçut le sergent consterné, navré et confus dans son bureau et apprit avec horreur que son guide de pêche ne pourrait pas l'emmener en mer ce jour-là.

— Un cœur fragile, monsieur Woburn, expliqua le sergent. Mais nous en avons d'autres, tout aussi bons. Vous avez bien fait d'acheter une propriété ici. C'est une bonne affaire, et nous sommes heureux de vous accueillir. Nous sommes des gens amicaux. Nous avons des plages amicales. Nous avons le soleil aussi.

— Merci, répondit Reggie, un peu agacé par ce baratin publicitaire.

Il attendit que le sergent soit parti puis il se retira dans une pièce sans fenêtres. Il alluma un seul projecteur au plafond. Un rayon de lumière crue illumina la pierre reposant sur une table de velours vert. Il ferma la porte derrière lui, à double tour, la verrouilla, puis il s'approcha de la table et tomba à genoux ; il appliqua un gros baiser sur la pierre gravée venue d'un royaume sur lequel ses ancêtres avaient régné.

Le message était encore plus clair que sur la photo. Son heure était

venue. Il était le fils aîné du fils aîné de la branche aînée de la famille. Si la septième pierre disait vrai, la tête du Coréen tomberait comme une prune, un fruit mûr d'une tige fragile.

Naturellement, la pierre recelait encore bien des mystères. Il buta sur un mot bizarre. En traduisant librement, le mot signifiait maison, une maison, un maître à deux têtes. Deux prunes sur la même branche. Était-ce une allégorie ? Ou bien la pierre était-elle plus savante, plus précise qu'il n'osait l'espérer ? Il chercha les mots qui lui signifieraient comment il tuerait et s'aperçut qu'on pouvait aussi les traduire par « besoin de tuer ». La pierre savait. La pierre le connaissait.

Il avait désiré la mort de Charlie Bonefish, la veille au soir, plus qu'il n'avait jamais désiré une femme ou un verre d'eau quand il avait soif. L'homme qu'il avait poussé de force dans les racines regardait monter l'eau, paralysé, sans pouvoir faire un geste. À présent encore, les paroles de l'homme lui causaient une merveilleuse petite excitation.

— Pourquoi vous riez ? avait demandé Charlie Bonefish.

Il riait, bien sûr, parce que c'était une si délicieuse sensation, un petit amuse-gueule avant le plat de résistance. Les prunes. C'était ce que disait la pierre. Y aurait-il un deuxième Coréen à tuer ? Et, dans ce cas, qui était-ce ?

Il avait déjà embauché le meilleur spécialiste des systèmes d'écoutes et caméras vidéo, pour installer les appareils les plus sophistiqués dans le bungalow du Coréen. Cette idée-là lui avait aussi été suggérée par la pierre, qui avait prévu deux mille ans auparavant l'arrivée de ces techniques d'espionnage à domicile. Car que voudrait dire d'autre « des oreilles meilleures que des oreilles, des yeux meilleurs que les yeux seront en ton pouvoir au commencement de la mise à mort » ? Reggie allait savoir tout ce que disaient le Coréen et l'homme blanc qui l'accompagnait. Est-ce que « prunes » voulait dire deux Coréens ou un blanc et un Coréen ?

Quelqu'un frappait à la porte et il n'y fit pas attention. Il voulait réfléchir à la signification du message gravé.

*

* *

Personne ne répondit quand Remo décrocha les téléphones et appuya sur tous les boutons de tous les postes. Personne ne répondit quand il appuya sur le bouton de la sonnette de service sous laquelle était pourtant accrochée une petite pancarte qui promettait : « Avant la fin de la sonnerie, vous obtiendrez satisfaction. »

La sonnerie retentit une première fois, une deuxième fois. Le

coordinateur du confort n'était pas là, le maître d'hôtel n'était pas là, le maître d'hôtel adjoint n'était pas là, les préposés à l'entretien n'étaient pas là, pas plus que la personne qui avait la lourde responsabilité de « facilitateur d'amusement ».

Alors Remo utilisa un petit truc épatant qui avait fait ses preuves en d'autres lieux et qui devait être efficace dans ce genre de résidence si bien organisée.

Il arracha une partie du mur et jeta un bureau par le trou. Le bureau atterrit dans un massif d'aloès en fleur. Des papiers, naguère bien classés et empilés sur le bureau, voletèrent le long de la plage. Ensuite, Remo arracha une fenêtre. Elle était déjà branlante car la plus grande partie du mur qui l'entourait avait précédé le bureau dans le massif d'aloès.

Trois personnes en blanc à large ceinture rouge arrivèrent en courant.

— Ah, vous voilà. Vous êtes affectés au service des chambres ? demanda Remo.

Nerveusement, ils firent un rapide inventaire de l'étendue des dégâts. La pièce s'ouvrait largement sur une vue merveilleuse que n'obstruaient plus désormais ni mur ni fenêtre. Comme ils ne trouvèrent pas de trace des outils que l'homme aurait dû normalement utiliser, ils en déduisirent, fines mouches, qu'il avait donc dû faire ça à mains nues. Aussi est-ce très poliment qu'ils demandèrent en chœur :

— Vous avez sonné, monsieur ?

— Parfaitement ! Je voudrais de l'eau fraîche et du riz.

— Nous avons le petit déjeuner bahamien Del Ray, avec muffins de maïs, œufs au bacon et toasts ou petits pains au lait au choix.

— Je veux de l'eau fraîche et du riz, insista Remo.

— Nous pouvons vous faire du riz.

— Non, vous ne pouvez pas me faire du riz. Vous ne pouvez pas faire de riz. Vous ne savez pas faire cuire le riz.

— Notre riz est délicat, chaque grain bien séparé.

— C'est ça, vous ne savez pas faire le riz. Il faut savoir l'amalgamer. C'est comme ça qu'on fait le riz. Bien collant et amalgamé, compact.

Ils contemplèrent le trou béant qui remplaçait le mur en se demandant avec angoisse comment réagirait le nouveau patron. En tout cas, eux, ils savaient maintenant comment réagir à propos du riz !

— Bien sûr, compact, c'est parfait.

— Comme une délicieuse bouillie, dit le maître d'hôtel.

— C'est ça, répliqua Remo et il les suivit dans la grande cuisine où traînaient des morceaux de viande de porc grillés de la veille, à côté d'un tas de brioches rances dont les raisins secs pourrissaient au soleil.

Il s'assura que le sachet de riz qu'on lui présentait n'avait pas été

ouvert et qu'il n'y avait donc aucun risque de pollution. Au tout début de ses années d'entraînement, il avait eu parfois terriblement envie d'une bonne tranche de bacon bien craquant. Aujourd'hui, il ne se souvenait même plus qu'il avait aimé ça.

Il prit le riz et remercia. Un des cuisiniers voulut le lui préparer mais on lui dit que Remo l'aimait collant.

— Collant ? Il l'aime collant ?

— Personne ne vous demande de le manger, déclara Remo au cuisinier et il interpella vivement le garçon qui attendait des ordres avec un sourire idiot.

— Ôtez-vous de mon chemin.

Quelqu'un avait planté un palmier, la veille, qui devait en principe ombrager l'entrée du bungalow de Chiun et Remo. Il ne plut pas à Remo qui lui écrasa le tronc. Il n'aimait pas les marches de béton non plus, alors il les supprima.

À l'intérieur, Chiun écrivait au pinceau sur un antique parchemin. Il donna les petits coups de pinceau représentant le nom de Sinanju. Le pinceau parut faire de lui-même ces marques sacrées. Depuis plusieurs années qu'il écrivait l'histoire, il n'avait pas révélé une seule fois que son successeur qu'il entraînait était blanc. Il était maintenant en plein dilemme. Comment faire état de cette réalité sans avoir l'air de l'avoir intentionnellement cachée plus tôt ?

Il avait une fois envisagé de ne jamais mentionner que Chiun, celui qu'on appellerait plus tard le Grand Chiun, avait transmis les secrets de Sinanju à un Blanc. Nulle part ailleurs la race du Maître de Sinanju n'était indiquée. Indiquait-on que le Grand Wang était un Oriental ? Ou un Coréen de Sinanju ? Et Pak ou We ou Deyu ? Mentionnait-on que tous ces Maîtres étaient tous natifs de Sinanju en Corée ?

Par conséquent, Chiun pourrait-il être blâmé pour n'avoir pas précisé que Remo n'était ni oriental, ni a fortiori coréen, ni, encore plus a fortiori, natif de Sinanju ? Chiun se posa franchement cette question. Malheureusement, il fut interrompu avant d'avoir eu l'occasion de se répondre franchement qu'on ne pourrait lui en tenir rigueur.

— Petit père, dit Remo, je suis en colère et je ne sais pas pourquoi. Je démolis des murs sans raison. Je jette des meubles dans des massifs d'aloès. Je m'impatiente contre la nature et mes concitoyens. J'ai l'impression de perdre quelque chose. Petit père, je deviens fou. Je perds mon identité.

Chiun hocha lentement la tête. La réponse était claire. S'il était tout à fait normal et naturel pour lui, de passer sous silence les origines de Remo, que ferait Remo quand il écrirait sa propre histoire de Maître ? Ne ferait-il aucune allusion à la couleur de sa peau ? C'était peu probable. Et, dans ce cas, Chiun, le Grand Chiun,

n'apparaîtrait-il pas comme un menteur ? Et alors, Chiun, le Grand Chiun, ne risquait-il pas de redevenir Chiun tout court ? Ces choses-là devaient être considérées.

— Alors qu'est-ce que vous en dites ? demanda Remo.

— À propos de quoi ?

— Que je deviens fou.

— Impossible. Je t'ai entraîné.

Chiun donna encore quelques coups de pinceau. Peut-être pourrait-il y avoir quelques allusions à la blancheur de Remo, et ensuite une petite indication expliquant comment Remo était devenu Sinanju et puis coréen. On aurait alors l'impression que Chiun avait découvert, sous cette vilaine peau blanche, un vrai Coréen, noble et fier.

Oui, c'était possible. Mais pourrait-il convaincre Remo ? Il connaissait Remo. Jamais il n'avait éprouvé la moindre honte de la couleur de sa peau. Il n'accepterait jamais de le cacher.

— Chiun, je me sens drôle tout le temps, comme si des choses étaient en dérangement en moi. Est-ce que c'est mon entraînement ? Est-ce que vous êtes passé par là ?

Chiun posa son pinceau.

— La vie est un cycle. Certaines choses arrivent si vite que les gens ne les voient pas et d'autres arrivent si lentement qu'on ne les voit pas non plus. Mais quand on est Sinanju, on a conscience des cycles. On sait que la lenteur et la rapidité sont toutes deux invisibles. Tu as conscience d'une colère en toi que d'autres, dans leur paresse, leur appétit de viande et leur mauvaise respiration, ne sentiraient pas.

— J'ai démolì un mur parce que je n'arrivais pas à me faire servir assez vite, petit père.

— Est-ce que tu as obtenu ce que tu voulais ?

— Oui.

— Alors tu es la première personne, aux Caraïbes, à obtenir une chose en temps voulu.

Chiun ajouta au parchemin un autre signe pour le grand enseignement.

— Je veux faire quelque chose, n'importe quoi. Cette inaction est pire que tout, déclara Remo.

Il contempla la plage, d'un blanc pur, s'étendant sur des kilomètres. La mer bleu turquoise. Les mouettes au ventre blanc qui plongeaient, pivotaient, remontaient planer sur les brises matinales.

— Cet endroit me rend cinglé !

— Si tu as besoin de quelque chose, nous étudierons les histoires proposa Chiun.

— Je les ai étudiées, grommela Remo et il débita les généalogies de la Maison de Sinanju, en commençant par le premier qui avait eu à nourrir son village et en passant par les siècles d'exploits du Grand

Wang et ceux du Moindre Wang.

— Tu n'as jamais voulu apprendre les tributs, dit Chiun. C'est pourtant la substance même de la vie du village de Sinanju.

— Je ne veux pas apprendre les tributs, petit père. Je ne fais pas ça pour de l'argent. Je suis un Américain. J'aime mon pays.

— Iiiiiiyyah ! gémit Chiun, une main délicate plaquée sur sa poitrine. Ces mots me transpercent le cœur. Ah malheur, que j'entende encore tant d'ignorance ! Qu'ai-je fait de mal, ô Grands Maîtres qui m'avez précédé pour qu'après tant d'années un assassin professionnel prononce encore de telles paroles ?

— Vous l'avez toujours su, riposta Remo. Je ne me suis jamais soucié de l'argent. Si votre Sinanju a besoin d'argent, je veux bien vous aider. Mais vous avez encore les statues en or d'Alexandre le Grand dans ce trou boueux de Corée et vos soi-disant pauvres villageois ne mourront jamais de faim. Alors nous n'avons pas besoin de tuer pour les faire vivre.

— Trahison ! s'écria Chiun.

— C'est toujours le même refrain, marmonna Remo.

Il regarda de nouveau la plage, cette horrible plage blanche. Chiun et lui étaient là depuis des jours et des jours. Au moins trois.

— Il faut que je fasse quelque chose, dit-il.

Il se demanda s'il pourrait casser une plage. Mais une plage, c'était déjà cassé. Il se demanda alors s'il pourrait raccommoder une plage, puisqu'elle était déjà cassée.

— Alors apprenons les tributs, insista Chiun, ou, si tu préfères, examinons les comptes-clients de la balance des paiements, comme disent les marchands américains.

— Je suis tellement énervé, ça ou autre chose... D'accord. Apprenons les tributs. Vous n'avez pas besoin de parler anglais. Vous m'avez appris le coréen.

— C'est vrai, mais je commence à mentionner dans mon histoire que parfois la langue anglaise a été utilisée pour ton entraînement.

— Seulement maintenant ? Pourquoi maintenant, au moment où j'apprends uniquement en coréen alors qu'au début je n'apprenais qu'en anglais ?

— Va chercher ce rouleau, ordonna Chiun.

Le rouleau était dans une des quatorze malles-cabines que Chiun emportait toujours avec lui, d'une résidence à l'autre. Deux seulement lui servaient à ranger ses habits, les autres étaient surtout pleines de bric-à-brac mais contenaient aussi les nombreux rouleaux de l'histoire de Sinanju. Chiun avait essayé une fois de programmer les rouleaux dans un ordinateur mais l'ordinateur avait effacé une page avec son nom et Chiun avait effacé le vendeur d'ordinateurs.

Remo trouva le premier rouleau des tributs, celui où étaient

consignés les paiements effectués en lots d'oies et d'oisons, en lots d'orge et de millet ainsi que la cession d'une statue en cuivre d'un dieu aujourd'hui mort. Quand ils arrivèrent aux rois de Cathay et aux lingots d'or, l'esprit de Remo vagabondait déjà. Quand ils en furent au point le plus important d'après Chiun, Remo se leva pour aller faire cuire le riz.

— Assieds-toi. C'est le passage le plus important.

Et Chiun lui parla d'un prince qui avait accepté de payer, mais refusait de le faire publiquement.

— Est-ce que c'est le dernier tribut ? demanda Remo.

— Pour aujourd'hui, oui.

— OK. Je vous écoute.

Remo se demanda si les mouettes pensaient. Et si oui, à quoi ? Est-ce que le sable pensait ? Est-ce que le riz était réellement frais ? Devrait-il mettre des sandales aujourd'hui ? Il pensait à toutes ces choses pendant que Chiun lui racontait une sombre histoire de contrat non honoré à l'égard d'un assassin, une histoire que personne ne devait jamais savoir pour ne pas inciter d'autres commanditaires à se comporter de cette manière inadmissible. C'était arrivé une fois et c'était pourquoi ce prince qui avait refusé de payer devait être pourchassé jusqu'au bout du monde.

— Alors où a-t-il été tué ? demanda Remo.

— Il n'a pas été tué. Il s'agissait de défendre la vérité sacrée et immuable qu'un assassin doit être payé. Alors que toi, tu te moques des tributs et puis tu viens te plaindre à moi que tu deviens fou.

— Qu'est-ce qui est arrivé au prince qui ne voulait pas payer ? demanda encore Remo.

— Il a été privé de son royaume et d'un endroit sûr pour dormir, privé de gloire et d'honneur, envoyé comme un voleur dans la nuit, rampant comme la plus basse des vermines.

— Mais alors, nous avons échoué ? Sinanju a échoué ?

— Va faire le riz, dit Chiun.

— Nous avons échoué, n'est-ce pas ? insista Remo, la figure soudain illuminée.

— Écoute, franchement, c'est indécent ce bonheur sur ta figure. Si tu pouvais voir ton méchant sourire blanc, tu mourrais de honte.

— Je n'ai pas honte. Je veux savoir comment le prince a été éliminé. Montrez-moi sa tête. C'était un truc populaire à Bagdad, ça, accrocher la tête à un mur. Je veux voir celle-là.

— Il a été humilié, dit Chiun.

— Mais nous ne l'avons pas eu, n'est-ce pas ? Où est-ce qu'il s'est caché, petit père ?

— Va t'occuper du riz.

— Je veux savoir où il s'est caché. À Athènes ? À Rome ? À

Cathay ? C'est le Grand Wang qui a raté son coup ?

— Ça suffit maintenant, dit Chiun et il rangea le rouleau dans un repli de son kimono.

Chiun, dans son immense sagesse, venait de comprendre au moins une des raisons du refus de Remo d'étudier les tributs. Elle était évidente : il en était incapable et il n'allait pas, lui le Grand Chiun, essayer de transformer un pâle morceau d'oreille de cochon en véritable Maître de Sinanju. Certaines choses dépassaient même le Grand Chiun.

*

* *

Warner Dabney détestait deux choses. Premièrement : échouer ; deuxièmement : reconnaître qu'il avait échoué. Et précisément, il était là, dans ce bureau, obligé d'endurer ce qu'il détestait par-dessus tout, en face d'un type, un client, qui était plus riche que tous les Arabes du Golfe Persique.

Ce Woburn avait les yeux les plus froids que Dabney avait jamais vus dans un crâne humain. Ses mouvements étaient bizarres, même pour un gosse de riche habitué à être servi. Des mouvements lents. Des mains lentes et un visage de pierre. Et comme ce riche héritier Woburn ne pipait pas un mot, se taisant aussi obstinément que la statue du Commandeur, Warner Dabney, de Dabney Security Systems Inc. était obligé de parler sans discontinuer.

Il donna ainsi une foule de détails techniques sur les différents systèmes installés, sur leurs avantages respectifs, sur leurs performances et, à bout d'arguments, il finit par conclure ce brillant exposé par ces mots qui résonnèrent d'une façon sinistre dans sa tête :

— Je me suis planté. Je me suis salement planté, monsieur Woburn, et je le regrette vivement.

— Vous dites que vous n'avez rien relevé, aucune de leurs conversations ?

— Pas tout à fait. Nous avons pu enregistrer un mot.

— Lequel ?

— Riz... Rien d'autre. Qu'est-ce que ça peut vouloir dire ?

— Ça veut dire que les Coréens mangent fréquemment du riz, répliqua Reginald Woburn, fils de Reginald Woburn et petit-fils de Reginald Woburn.

— Ce que je veux dire, c'est que je ne comprends absolument pas comment ces deux types ont fait pour tout repérer si vite. Absolument tout. Sans le moindre effort et avec une totale décontraction. Comme si, par exemple, nous entrions, vous et moi, dans une pièce et ramassions un mégot tombé par terre pour le jeter dans un cendrier,

vous voyez ? Ils sont entrés chez eux et, tout en installant leurs affaires, tranquillement comme s'ils faisaient le ménage, ils ont démonté tous les appareils. J'étais moi-même dehors à ce moment-là et je les ai vu faire. C'était stupéfiant. Sans manifester le moindre étonnement, ils ont tout flanqué par la fenêtre !

— Je vous paierai la somme convenue. Intégralement, dit Reggie.

— Pardon ?

— Je vous remercie. Vous pouvez partir. Je n'ai plus besoin de vous.

— Mais, attendez, je ne vous ai rien communiqué, monsieur Woburn.

— Nous avons pour habitude d'honorer nos engagements. Vous pouvez compter sur nous. Vous serez payé et vous êtes tout excusé.

Pourquoi cet homme était-il encore là debout dans son bureau, la bouche ouverte ? Pourquoi ne s'en allait-il pas ? Ne lui avait-il pas déjà dit qu'il était excusé ?

— Y a-t-il autre chose que je puisse faire pour vous, monsieur Woburn ? Warner Dabney est tout à votre service. Ces types sont vraiment spéciaux, durs à cuire. Mais la prochaine fois...

— Comment vous appelez-vous, déjà ?

Il allait falloir lui montrer que lorsqu'on lui disait qu'il était excusé, cela voulait dire excusé.

— Dabney, monsieur. Warner Dabney.

— Donnez-moi votre main, Warner, dit Reggie.

Il ouvrit un tiroir. À l'intérieur, il y avait une épingle imprégnée d'un produit chimique supprimant les battements de cœur. Il avait été mis au point pour la chirurgie par une des sociétés pharmaceutiques des Woburn, mais n'avait pas encore été testé sur des êtres humains. Le problème était de trouver le bon dosage pour pouvoir l'utiliser sans danger. Un écart d'un millionième, c'était la mort.

Warner Dabney tendit la main sans hésiter. Quand un riche client, qui payait rubis sur l'ongle même les coups foireux, demandait quelque chose d'idiot, il ne fallait pas refuser. Warner n'avait encore jamais été payé pour un échec.

— Merci, dit Reginald en prenant la main tendue et en caressant tout doucement le bout des doigts.

Puis Reggie sourit et enfonça l'épingle dans le creux de la main. Warner Dabney tomba comme une pierre. Il était par terre. Reginald rangea l'épingle. Le produit avait été essayé sur un humain. Il marchait.

La police reconnut, par téléphone, que la mort était manifestement due à une crise cardiaque et que Del Ray Promotion n'avait qu'à le faire enterrer.

— Sa tête est toujours attachée au corps ?

— Oui, monsieur l'agent, répondit Reggie.

— Alors c'est une mort naturelle. Dans les Caraïbes, nous enquêtons très soigneusement sur les morts suspectes. Si cet homme était mort avec une flèche plantée dans le cœur, impossible de conclure à une mort naturelle, monsieur.

— Tout à fait d'accord avec vous, sergent, et je vous prie de transmettre nos plus élogieuses appréciations ainsi que l'expression de notre très haute considération tout à fait distinguée à votre gouvernement et à votre belle population insulaire pour l'accueil chaleureux et sincèrement hospitalier qui nous a été réservé.

— Comme vous le désirez, Votre Altesse, répondit le sergent en se demandant pourquoi diable il s'adressait à lui en ces termes et il s'en excusa illico auprès de son interlocuteur.

— Nous acceptons vos excuses, répondit Reggie, magnanime.

Alors que Warner Dabney quittait le bureau, les pieds devant, entre deux porteurs, Reginald Woburn, fils de Reginald Woburn et petit-fils de Reginald Woburn, laissa libre cours à sa joie : il venait de remporter une première victoire sur ses ennemis.

Il n'était pas dans ses intentions d'informer ses sujets du fruit de ses réflexions. Warner Dabney avait réussi mais totalement à son insu. En effet, en apprenant comment le Coréen et son complice s'étaient débarrassés des systèmes d'écoute, lui seul avait compris que les deux hommes avaient déjà été confrontés à ce genre de problèmes et plutôt deux fois qu'une. Tout dans leur attitude confirmait l'opinion qu'il se faisait des tueurs à gages. Il avait donc bien affaire à des professionnels du crime. Aussi, quand un des préposés à l'entretien vint l'informer qu'un des copropriétaires de bungalows avait démoli un mur, en disant : « Vous ne me croirez pas, monsieur, mais il l'a arraché rien qu'avec ses mains ! » Reginald avait alors répondu simplement :

— Nous le croyons.

Il les avait trouvés ou, plus exactement, ils l'avaient trouvé. Il s'agissait maintenant de poursuivre la méthode de la septième pierre. Tout marchait à la perfection.

— Vous allez leur faire payer le mur cassé, monsieur Woburn ?

— Non. Nous leur parlerons, simplement.

Dans l'après-midi, Chiun fit la connaissance du premier Blanc vraiment respectueux, un grand patron de société, qui compatit avec lui sur l'ingratitude des fils et l'entretint sur la difficulté de travailler pour un gouvernement.

Chiun, qui ne se plaignait jamais, ne se plaignit donc pas, bien qu'il fût affublé du fils le plus ingrat que la terre ait jamais porté, bien que le gouvernement qui l'employait, comme toutes les choses typiquement blanches et américaines, n'appréciât pas son travail à sa

juste valeur.

— Vous avez bien dit américaine, n'est-ce pas ? demanda joyeusement Reggie et un hochement de tête lui répondit. C'est ce que nous pensions avoir bien entendu.

Le lendemain, Remo reçut un coup de téléphone de Smith annonçant qu'il avait besoin de lui dans le cadre d'une affaire gouvernementale urgente et quand Remo partit, Reginald Woburn, fils de Reginald Woburn et petit-fils de Reginald Woburn, exécuta un petit pas de danse sur ce qui restait du massif d'aloès.

Ça marchait !

CHAPITRE V

Smith attendait à l'aéroport avec une valise et un portefeuille. Sa figure maigre était crispée par une expression d'angoisse.

— Je suis navré. Je sais que vous avez désespérément besoin de vacances mais je suis obligé de faire appel à vous, dit-il et il ne prononça plus un mot avant qu'ils montent dans sa voiture, une Chevrolet compact grise.

Cet homme avait des millions de dollars à sa disposition, Remo le savait. Pourtant, il voyageait en classe économique, utilisait la voiture la moins chère possible et ne gaspillait jamais un centime bien qu'aucune commission ne soit habilitée à contrôler les dépenses de l'organisation. On avait choisi l'homme qu'il fallait, en nommant Smith, pensait Remo.

Il examina le portefeuille. Il contenait un laissez-passer de presse pour la Maison-Blanche. Dans la valise, il y avait une chemise blanche, un costume de la couleur d'un décongestionnant pour le nez et une cravate assortie.

— Si je comprends bien, le costume est pour moi, dit Remo alors que la voiture sortait du parking.

— Oui. Vous ne pourriez pas entrer à la Maison-Blanche autrement.

— Je veux bien mais pourquoi l'avoir choisi de la couleur d'un médicament ? Qui peut porter un costume de cette couleur ?

— Vous devez avoir l'air d'un journaliste.

Remo regarda de nouveau le costume. Il était gris rosé. Il était réellement d'un gris rosé.

— Est-ce qu'ils font des réductions à cause de la couleur ? demanda-t-il.

— Non. Ça plaît aux journalistes. Ils choisissent ce genre de teinte. Les vrais journalistes s'habillent tous comme ça. Je suis désolé d'interrompre vos vacances, ajouta-t-il, espérant faire diversion car il était à bout d'arguments.

— Je devenais fou, à ne rien faire, avoua Remo.

— Soyez prudent. Sérieusement. Faites attention à vous.

— D'accord, j'ai besoin de repos. D'accord, je ne suis pas à mon plus haut niveau. Mais où est le danger ? demanda Remo. Où est le problème ? Je peux battre n'importe qui dans mon sommeil. Où est le problème ?

— C'est un problème de santé, je suppose. Ou peut-être de

croissance. Enfin je ne sais pas. Mais ce que je sais c'est que si nous n'avions pas été dans une situation désespérée, jamais je ne vous aurais arraché à vos vacances.

— Je les ai prises, mes vacances. Je suis resté cloîtré dans cette île pendant une éternité. Ça doit faire au moins quatre jours !

— Le Président va être assassiné cet après-midi durant sa conférence de presse.

— Qui vous l'a dit ?

— Le tueur.

— Vous voulez dire que c'est une menace ?

— Non. Les menaces ne sont que des mots, déclara Smith. Je ne vous aurais pas dérangé pour une simple menace. Le Président des États-Unis reçoit cent menaces par semaine et le Secret Service enquête et classe le nom des menaceurs menaçants dans ses fichiers. Si nous n'avions pas d'ordinateurs, nous aurions besoin de tout un entrepôt rien que pour les noms de ces menaceurs menaçants.

— Comment savez-vous qu'il réussira, ce tueur ?

— Parce qu'il a déjà obtenu des succès.

Smith tira une note de sa poche et, sans quitter la route des yeux, il la tendit à Remo qui lut :

« Pas maintenant mais jeudi à quatorze heures. »

— Et alors ? demanda Remo. Qu'est-ce que ça signifie ?

— La note est arrivée enveloppant une petite bombe que le Président a trouvée dans la poche de sa veste. Il déjeunait avec un important agent électoral, un certain Abner Wooster, récolteur de fonds pour son élection. Il a entendu une sonnerie dans son costume, il a senti une bosse et il a trouvé la bombe. Pas plus grande qu'une petite calculatrice mais avec assez d'explosif pour le transformer en hachis Parmentier. L'homme d'affaires a été immédiatement emmené par le Secret Service.

— D'accord, c'est votre suspect.

— Pas si facile, dit Smith. Ce soir-là, le Président se lavait les dents et il a encore entendu une sonnerie. Cette fois dans la poche de son peignoir de bain.

Il fouilla de nouveau dans sa poche et en retira une autre note, même taille, même écriture, même message.

— Alors ils ont emmené son valet de chambre, Robert Cawon. Ça n'a pas été plus efficace.

Il repêcha une troisième note de sa poche. Il tourna dans un large boulevard. Remo jeta à peine un coup d'œil au billet ; c'était le même que les deux premiers.

— Dale Freewo, dit Smith.

— Qui c'était, celui-là ?

— Le nouvel agent du Secret Service, chargé de la protection du

Président.

— Il y avait une autre bombe ?

— Oui. Dans le nouveau gilet que Freewo lui apportait, un gilet blindé au cas où une bombe exploserait dans son costume ou son peignoir de bain.

— Pourquoi est-ce que je dois me faire passer pour un journaliste ? demanda Remo.

— Parce que à quatorze heures, aujourd'hui, c'est l'heure de la conférence de presse hebdomadaire du Président. Le tueur devait être au courant. Vous devez assurer sa protection.

— Qu'est-ce que je dois faire si les bombes sont déjà déposées sur lui ?

— Je ne sais pas, Remo, mais au milieu de la nuit j'ai vu le Président de mon pays trembler et je n'ai pas pu lui dire que nous étions impuissants, même au risque de vous exposer. Le Secret Service, le FBI et même la CIA ont enquêté et n'ont rien trouvé. C'est à vous de jouer, Remo. Sauvez-le si vous pouvez. Et abattez le tueur.

— Vous pensez qu'il a une chance de réussir, n'est-ce pas ?

— Plus qu'une chance, répondit Smith et la voiture dérapa soudain sur ses amortisseurs avachis.

— Il faut absolument que je porte ce costume ?

— C'est le seul moyen pour qu'on ne vous remarque pas, assura Smith et il déposa Remo à plusieurs centaines de mètres de la Maison-Blanche.

La conférence de presse avait lieu dans la roseraie. Le Président voulait annoncer le troisième trimestre le plus mirobolant dans l'histoire pour le commerce des États-Unis. Le taux de chômage avait baissé, l'inflation avait baissé. La production était en augmentation. Les Américains pauvres avaient davantage de vrais dollars et les dépensaient joyeusement, ce qui enrichissait d'autres Américains. En fait, il ne restait qu'une infime minorité, moins d'un dixième d'un pour cent de la population, qui, dans une misère noire, ne jouissait pas des bienfaits de cette prospérité retrouvée et encore jamais vue dans aucune civilisation.

— Monsieur le Président, que comptez-vous faire pour les gens qui sont dans une misère noire ?

C'était la première question. La seconde fut pour demander pourquoi le Président s'intéressait si peu à la petite minorité d'un dixième d'un pour cent. Était-ce parce qu'elle était si petite et par conséquent sans défense ?

Au cours de la question suivante, on lui fit remarquer que s'il estimait qu'un dixième d'un pour cent ne prouvait pas que le libéralisme était une doctrine économique sauvage et brutale et que d'importants programmes du gouvernement devaient être mis en

œuvre, alors le monde saurait que l'Amérique était une impitoyable dictature.

Le Président avait-il seulement pris la peine de rencontrer ce dixième d'un pour cent de la population ?

Pendant vingt minutes, il ne fut question que du dixième des un pour cent qui tiraient le diable par la queue, jusqu'à ce que le Président annonce qu'il avait un plan pour éliminer ce problème, sur quoi la presse passa à la politique étrangère. Le Président mentionna un nouveau traité de paix que l'Amérique avait fait adopter pour mettre fin à une guerre de frontières qui durait depuis trente ans en Afrique. Il n'y eut pas de question.

Remo observait le Président et son entourage. Visiblement il était nerveux. Il consultait souvent sa montre, ce qui ne manqua pas d'exciter la curiosité des journalistes qui lui demandèrent si sa montre était cassée et, si oui, quelle était sa part de responsabilité, en tant que Président, dans cette affaire.

Remo jeta un coup d'œil sur la montre de son voisin. Elle indiquait quatorze heures, puis, très vite, quatorze heures passées. Personne ne bougea. Rien n'exploda et le Président leva la séance après une dernière question sur le lien qui existait entre l'échec de sa politique à l'égard du dixième des un pour cent dans la misère noire et la panne de sa montre. Ces deux échecs ne procédaient-ils pas de la même indifférence du gouvernement vis-à-vis des grands problèmes humanitaires ?

— Non, dit le Président en souriant, un peu plus détendu maintenant qu'il était quatorze heures et cinq minutes.

Comme il se retournait, un homme aux cheveux noirs et raides, au teint basané, de type Malais, surgit de derrière une caméra de télévision ; il brandissait une épée en hurlant :

— Mort au Président ! Mort au Président !

Les mouvements de l'homme étaient si brusques et le Secret Service tellement abasourdi par cette attaque à l'arme blanche que Remo se rendit vite compte que l'homme allait parvenir avec son épée jusqu'à l'estrade présidentielle. Du premier rang, Remo lança vers l'homme son petit carnet à couverture cartonné.

Son geste fut si rapide que c'est à peine s'il fut perceptible. Pourtant le carnet vola à une telle vitesse qu'il trancha la main assassine et l'homme qui parvint à l'estrade, en hurlant ses cris de mort, ne plongea rien du tout dans la poitrine du Président car le poignet et l'épée gisaient sur la pelouse.

Le Secret Service lui sauta dessus, le maîtrisa, fit rapidement sortir le Président de la roseraie et puis une sonnerie d'alarme retentit sur l'assaillant, suivie d'un *plop*. Le *plop* était une chose rouge ruisselante jaillissant dans les airs. C'était son cœur.

Après vérification de sa carte de presse, l'homme fut identifié. Il s'agissait d'un certain Du Wok, du service de presse indonésien. Il était fiché comme un bon journaliste intègre car il jouissait de confortables revenus personnels et son attentat contre le Président était un mystère pour tout le monde. Il n'avait pas la moindre affiliation politique, ce qui naturellement le distinguait de la plupart des Indonésiens, qui étaient soit pour le gouvernement, soit dans la clandestinité.

Ce soir-là, à la demande de Smith, Remo resta avec le Président. Il demeura pendant trois jours à la Maison-Blanche, vêtu de son costume couleur de médicament. Tout était calme. Plus de notes, plus de bombes.

L'enquête sur la tentative d'assassinat du Président piétinait. Quel était le rôle exact de ce mystérieux Indonésien nommé Du Wok ? Comment avait-il pu introduire ces notes explosives dans les vêtements du Président ? De quelles complicités avait-il pu bénéficier ? L'hypothèse la plus vraisemblable était celle d'un réseau. Mais pour le compte de qui agissait-il et pourquoi visait-il le Président ?

Remo repartait vers ses vacances quand son avion fut détourné pour une raison fédérale urgente. Le pilote revint se poser sur l'aéroport international de Dulles et les passagers commencèrent à rouspéter. On les fit tous descendre et attendre dans l'aérogare, sauf Remo qui fut conduit dans un petit bureau.

Smith l'y attendait. En silence, il tendit à Remo une feuille de papier blanc. Elle était du même format que les notes qui avaient enveloppé les bombes trouvées sur le président.

— Ils se sont encore introduits dans sa garde-robe ? demanda Remo.

— Hélas non ! dit Smith.

— Ils l'ont tué ?

— Hélas non, répéta Smith. Un Président c'est important, certes, mais pas autant que le Montana, le Minnesota et l'Iowa réunis. Et encore, si les vents sont contre nous, c'est tout le Midwest, y compris Chicago, qui va être pulvérisé.

— Comment est-ce qu'ils pourraient faire sauter tout le centre de l'Amérique ? Ils ne sont pas plus puissants que les Russes.

— Pas la peine. Il y a pire que la bombe atomique, répondit Smith.

Reginald Woburn, fils de Reginald Woburn et petit-fils de Reginald Woburn, était en short, teeshirt blanc et sandales et fredonnait gaiement. Il regardait un film. Il en était à la séquence où Du Wok se jetait, sabre au clair, sur le Président. Suivait la scène du carnet. À cet endroit, Reggie fit repartir le film en arrière et le carnet retourna de l'épée vers l'expéditeur. La prise de vue avait été faite avec une

caméra ultrarapide et une pellicule à beaucoup d'images-secondes, pour pouvoir enregistrer le mouvement du carnet (il volait si vite que le frottement de l'air suffit à déchiqueter le bord des pages) et celui de l'homme qui l'avait lancé d'un geste à peine perceptible. C'est tout juste si son poignet avait bougé. Phénoménal. Cet homme portait un costume gris rosé. Le problème était qu'il y avait dix-sept costumes de la même couleur.

Toutefois, Reggie reconnut l'homme. L'Américain. La seconde prune. Tout était clair comme de l'eau de roche. Enfantin. D'abord les systèmes d'écoute découverts avant d'avoir seulement pu fonctionner. Cela prouvait qu'on était en face de vrais professionnels, habitués à toutes les techniques d'espionnage. Ensuite cette conversation avec le vieux Coréen qui s'était lamenté sur l'ingratitude des fils (l'Américain devait lui être sans doute vaguement apparenté) et du gouvernement qui l'employait. L'idée du piège s'était donc tout naturellement imposée : attenter à la vie du Président pour obliger les deux hommes à se démasquer en volant à son secours. Aussi, quand Remo quitta brusquement Del Ray, après la série des billets explosifs, Reggie jubila : ces deux types étaient bien ceux qu'il cherchait. Ils étaient venus en quelque sorte à sa rencontre pour l'accomplissement de cette vengeance immémoriale, car le grand secret de la septième pierre c'était qu'ils lui montreraient eux-mêmes comment les tuer.

Le téléphone sonna. C'était son père. Les Wok, de Djakarta en Indonésie, s'étaient plaints de ce que Reggie avait laissé exécuter Du, leur fils béni et, s'ils voulaient bien reconnaître la souveraineté du premier-né du premier-né, il ne fallait quand même pas exagérer.

— Impossible de faire autrement, père, dit Reginald.

— Comment veux-tu maintenir l'unité de la famille si tu fais tuer tout le monde ?

— Nous allons trouver une solution à ce petit problème, répliqua Reggie.

En raccrochant, Reggie se dit qu'il lui faudrait désormais faire face à l'incompréhension des siens.

C'était le lot des princes. Les princes étaient des hommes seuls.

À Djakarta, la famille de Wok reçut un superbe plateau d'argent et de jade, envoyé par le premier-né du premier-né des descendants directs du prince Wo.

Au milieu, recouvert par les soies les plus délicates, se trouvait un cadeau somptueux ; sous la soie se cachaient des bijoux d'une telle beauté, d'une telle magnificence, avait prévenu le loyal expéditeur, qu'il exigeait que tous les membres de la famille, y compris les enfants, soient présents lors de la découverte de ce trésor. Il ajoutait qu'il regrettait sincèrement la disparition d'un des leurs qui était aussi un de ses plus fidèles serviteurs et qu'il avait voulu, à travers ce

cadeau qui, certes, ne pourrait jamais compenser cette vie brutalement interrompue, exprimer ses sentiments de reconnaissance et de sympathie.

Il y avait aussi certaines précautions à observer. Il ne fallait pas retirer la soie précipitamment, parce que cela abîmerait les laques fines et l'or filigrané. Il fallait procéder selon des instructions qui leur seraient précisées par téléphone.

En considérant que les coins de la couverture de soie étaient maintenus par des pierres précieuses valant plus de cent mille dollars, les Wok imaginaient la valeur de ce cadeau de condoléances.

— Est-ce que les bébés sont là ? Je veux les bébés, même tout petits, je veux qu'ils soient tous là, dit Reggie. Ils doivent se rappeler ce jour.

— Oui, tout le monde est là.

— Tout le monde ?

Il y eut un long silence.

— Qu'est-ce qui vous fait penser que tout le monde n'est pas là ?

— Parce que nous soupçonnons Ree Wok d'être déloyal. Et s'il est absent, nous ne souhaitons pas qu'il partage ce trésor, déclara Reggie.

— Reginald, vous avez vraiment des yeux qui voient au-delà des mers sur des milliers de kilomètres. Celui dont vous parlez était récalcitrant. Comment l'avez-vous vu ?

— Nous voyons de plus grandes choses encore. Nous voyons le fond de vos cœurs, dit Reggie. Nous commencerons sans lui. Alors, est-ce que le plateau est par terre ?

— Oui.

— Il n'y a pas de tables ni de chaises à côté ?

— Non.

— Que tout le monde l'entoure, ordonna Reggie. Et maintenant, posez le plus jeune enfant directement au-dessus du morceau de soie. Il est là ?

— Oui, oui.

— Alors posez-le, tout simplement.

— Les pieds en avant ?

— N'importe comment.

Soudain, il y eut un déclic sur la ligne téléphonique et ils n'entendirent plus que les parasites transocéaniques, un crépitement et puis plus rien.

— Allô ? dit l'homme de la famille Wok qui avait décroché, mais personne ne répondit.

Moins d'une heure plus tard Ree Wok, le récalcitrant, celui qui n'était pas à la réunion de famille, téléphona.

— Merci, dit-il. Merci de m'avoir sauvé.

— Est-ce qu'il y a eu des rescapés ? demanda Reggie.

— Pas un seul. Toute la maison s'est écroulée. Des blocs de béton ont été projetés à près d'un kilomètre, à ce qu'il paraît.

— Ree Wok, nous te déclarons maintenant chef du clan Wok.

— Oui, grand prince. Mais il n'y a plus un seul Wok.

— Prends femme. Nous te l'ordonnons.

— Oui, grand prince.

Woburn père téléphona peu après et Reggie dut lui expliquer qu'il avait des raisons de faire ce qu'il avait fait, que la famille était devenue très négligente au cours des siècles et que, finalement, elle retrouverait toute sa gloire avec la disparition des Coréens.

— Maintenant, père, conclut-il, nous devons interrompre cette conversation, nous n'avons pas de temps à te consacrer.

— Mais ont-ils déjà disparu, ces Coréens ?

— Tu ne sais même pas qui ils sont, répliqua Reggie au vieil homme stupide.

— Tu les as tués ?

— Nous le ferons, assura Reggie.

*

* *

— Oui, monsieur le Président, dit Smith dans l'appareil spécial qui permettait à sa voix d'être brouillée et que seul un téléphone de la Maison-Blanche était capable de débrouiller. Il est là depuis une semaine.

— Alors pourquoi n'a-t-il rien fait ? demanda le Président.

— Je ne sais pas, monsieur le Président.

— Dois-je quitter Washington ?

— Je ne sais pas.

— Enfin quoi, bon Dieu, Smith, qu'est-ce que vous savez ? Vous dirigez une organisation qui est censée tout savoir. Qu'est-ce que vous savez en réalité ?

— Il est sur l'affaire, monsieur le Président. Mais je ne connais pas ses méthodes de travail. Une seule autre personne pourrait vous renseigner.

— Le vieil Oriental ? Il me plaît. Mettez-le aussi sur le coup.

— Hélas, monsieur le Président, selon le protocole qui nous permet d'opérer, vous ne pouvez pas me donner d'ordres. Vous pouvez seulement me suggérer quelque chose ou m'ordonner de dissoudre l'organisation. Ces mesures ont été prises au cas où un président malintentionné tenterait d'utiliser nos services à l'encontre des intérêts de la nation.

— Je ne vois pas ce qu'il pourrait y avoir de malveillant à essayer de sauver vingt millions de personnes d'une mort horrible.

Smith savait que les menaces de mort et les attentats dont il avait été l'objet avaient déstabilisé le Président. Il n'allait sûrement pas raconter à ce Président en détresse que l'Oriental, qu'il aimait tant, était particulièrement grincheux en ce moment, parce que Smith avait interrompu les vacances de Remo alors qu'il aurait dû se reposer.

D'ailleurs Remo venait de démontrer que, même s'il n'était pas à son apogée, il était malgré tout nettement plus performant que les adversaires qu'il aurait à affronter sur le terrain.

Smith assura donc au Président que l'on n'avait pas besoin des services de l'Oriental.

— Je ne vous rappellerai que si c'est absolument nécessaire, monsieur le Président. Et je crois que nous ne devrions pas parler plus longtemps.

— Très bien, dit le Président.

Mais avant la fin de la journée, Smith le rappelait. Les prévisions météo étaient mauvaises. Les vents étaient contraires et le Président allait devoir quitter Washington. Toute la côte est était également menacée.

CHAPITRE VI

Bien que ce fût le territoire indien, le danger ne venait pas des Indiens. Ils étaient les victimes. Les montagnes et les collines ou l'antilope et le bison avaient batifolé jusqu'à l'apparition du fusil et du trafic du cuir, cachaient dans la beauté de leur paysage une bavure bureaucratique si dangereuse que chaque ministère se la rejetait depuis la Première Guerre mondiale.

Sous l'herbe, bien loin au-dessous des villages souterrains des taupes, étaient enfouis, sur plus de dix kilomètres carrés, des containers de gaz paralysant. Ils avaient été entreposés là au cas où le Kaiser Bill aurait manifesté de nouvelles velléités expansionnistes. Mais à la fin de la Grande Guerre, qu'on fut plus tard obligé de numérotter quand la Seconde éclata, l'utilisation des gaz fut mise hors la loi.

Comme tous les autres pays possédant une armée régulière, l'Amérique garda le gaz au cas où quelqu'un violerait le traité. Après la Seconde Guerre mondiale, un nouveau gaz bien plus virulent fut manufacturé au cas où quelqu'un violerait le traité de ce dernier conflit.

Là-dessus, s'installa la guerre froide et, comme on ne savait jamais de quoi les Russes étaient capables, un nouveau gaz fut encore manufacturé.

Bien sûr, jamais les Américains n'eurent recours à ces gaz, ni d'ailleurs aucun autre pays, quelles que soient leurs idéologies, jusqu'à ce qu'un jour, au Moyen-Orient, une nation arabe, au nom des grands principes de compassion et de justice ne décide de les utiliser contre une autre nation islamique qui l'avait agressée au nom des grands principes de justice et de compassion.

Comme tous les autres pays civilisés qui n'avaient jamais utilisé de gaz comme arme de combat, l'Amérique continuait à en produire régulièrement et elle possédait une sacrée quantité de gaz mortels. Des hectares. Des kilomètres carrés.

Au début du siècle, on commença à le stocker dans le sous-sol d'une tribu amie, dans la réserve des Pakeetas. Le marché était une bouteille de whisky pour un fût de gaz. Le fût était profondément enterré. Jamais les Pakeetas ne risquaient d'être le moins du monde incommodés. D'ailleurs les Pakeetas avaient la parole du gouvernement des États-Unis, une promesse solennelle faite au nom du Président et du peuple américain tout entier. Les Pakeetas

pouvaient dormir tranquilles. Le gaz ne comportait aucun danger.

Comme le chef des Pakeetas avait déjà ingurgité une quantité impressionnante de ce whisky que distribuerait gratuitement le gouvernement rien que pour entreposer le gaz sur leur réserve, juste au sud de Billings, dans le Montana, il accepta la parole sacrée de l'homme blanc.

Les relations internationales étant ce qu'elles étaient, toute la tribu Pakeeta put béatement se soûler la gueule jusque vers les années 1960, quand elle fut prise d'un regain de militantisme. Ils n'allaient pas continuer à entreposer plus longtemps ces armes meurtrières et répugnantes de l'homme blanc contre ce whisky meurtrier et répugnant. Ils revendiquaient leurs racines en réclamant de l'eau claire, de riches pâturages et le ciel pur des grands esprits de leurs ancêtres. Fini le temps béni de la confiance aveugle ! Le gouvernement US pouvait garder son whisky. Les Pakeetas voulaient retrouver leur dignité. Ils exigeaient de l'argent.

Ils obtinrent leur argent et ils achetèrent de la cocaïne et du whisky, bien que les vieux préférassent quand même l'ancien whisky du gouvernement.

Ils continuèrent à engloutir dans leur sous-sol des stocks impressionnants de produits chimiques et à camper sur dix kilomètres carrés de fûts de gaz toxique.

Le problème était que les vieux containers se rouillaient. L'acier avait cette fâcheuse tendance quand il était enterré dans une terre gorgée d'eau. L'acier rouillait comme ça depuis le temps du Kaiser Bill. Le ministère des Armées avait réglé le problème en affirmant qu'il n'y avait pas de problème. Le Bureau des Affaires indiennes n'était pas concerné car il ne s'agissait pas des Indiens eux-mêmes mais de leur terre et le BAI ne s'occupait que des Indiens, ce qui se passait sous la terre n'était pas de son ressort. Ils renvoyèrent le dossier au ministère de l'Intérieur, qui ouvrit une enquête et conclut à la responsabilité de l'armée.

Les fûts rouillaient. Tout le monde savait qu'ils étaient dangereux. Le gouvernement créa une commission à haut niveau pour enquêter et proposer des solutions immédiates. On était en 1920 et il y avait alors assez de gaz sous terre pour anéantir tout le Montana. Quand vint le moment où la commission forma sa dernière sous-commission qui devait déposer ses conclusions finales, il y avait assez de gaz entreposé sous la réserve Pakeeta pour faire sauter tous les États-Unis et tuer la moitié des poissons de l'Atlantique, suivant la violence des vents.

Sur ce le Bureau des Affaires indiennes, le ministère des Armées, le ministère de l'Intérieur et la commission qui enquêtait toujours au bout de soixante-quatre ans reçurent chacun, en guise de cadeau, un morceau de fût rouillé.

Dans les trois premiers centres de tri du courrier, tout le monde mourut quand le métal, s'échappant de son emballage de plastique, entra en contact avec l'air. Dans le quatrième, une bouche d'aération transporta des émanations de gaz au premier étage, où trente-deux personnes restèrent figées, les yeux dans le vague, leur système nerveux à jamais détruit.

Le plus effrayant, cependant, ce n'était pas les cadavres mais le billet :

« Une petite vérification vous permettra d'identifier ce bout de métal. Il a été fabriqué par les Aciéries Rusco de Gary, dans l'Indiana, en 1917 et provient des fûts de gaz entreposés à Billings dans le Montana. Comme vous l'avez sûrement déjà constaté, grâce aux cadavres qui doivent à l'heure actuelle encombrer vos salles de tri du courrier, ce bout de métal est hautement toxique et définitivement corrosif. Nous pouvons en témoigner. Nous avons dû extraire ce morceau pour introduire des explosifs dans un certain nombre de fûts. Un sacré travail, si l'on considère que tout devait être scellé et parfaitement imperméable quand nous l'avons exécuté. Mais nous sommes des experts en matière de bombes. Demandez au Président. »

Avant même que tous les corps ne soient balayés des salles de tri, une autre note arriva, adressée directement aux secrétaires des ministres et du président du BAI, preuve que l'expéditeur savait qu'il n'y aurait plus personne pour distribuer les lettres.

Cette lettre était une véritable énigme. Elle comportait le tracé du parcours qu'il fallait suivre pour parvenir aux fûts piégés si l'on voulait désamorcer les bombes avant qu'elles n'exploient. Il y avait aussi un schéma du type de bombe utilisé sur lequel les officiers du Génie s'extasiaient. Une bombe ferait sauter à elle seule sept à huit hectares de terre. Avec un peu de chance et de bons vents, elle disperserait dans l'air assez de gaz toxique pour anéantir tout le Midwest.

Deux militaires essayèrent de suivre le parcours indiqué et se perdirent corps et biens. Un troisième aussi. Car non seulement les rangers de l'armée, empêtrés par leurs lourdes combinaisons protectrices et gênés par leurs masques à gaz, devaient se repérer dans ce dédale de galeries obscures, mais ils devaient en plus faire face à des tueurs qui, eux, connaissaient leur chemin et qui, c'était la moindre des choses, savaient tuer.

Et la bombe allait exploser.

Aussi, après avoir gaspillé les meilleurs rangers et consulté divers services de l'armée, hautement compétents, le Président donna l'ordre aux militaires d'évacuer le terrain. Il allait changer de tactique.

Remo arriva à Billings, dans le Montana, par une des rares journées lourdes et moites de cette région. Il avait sur lui la petite

enveloppe contenant les notes, celle que Smith lui avait donnée à l'aéroport de Dulles quand l'avion à destination des îles avait été rappelé après le décollage. Il s'agissait donc de trouver les bombes, de les désamorcer et les retirer de ces fûts pourris pleins de gaz toxique.

— Surtout, avait conclut Smith, faites bien attention à vous, Remo.

*

* *

Il n'y avait pas de tipis dans la réserve Pakeeta mais des hypermarchés discount et quelques maisons propres avec des camionnettes garées devant et du linge qui séchait dehors. Remo ne rencontra aucun vendeur de couvertures ni de grand Sachem avec des plumes sur la tête. On lui demanda treize fois ce qu'il faisait là et il montra treize fois une carte délivrée par le Bureau des Affaires indiennes.

Il trouva l'entrée de l'entrepôt, fermé par une double porte en acier, au flanc d'une colline qui avait l'air d'un bunker. Deux gardes examinèrent une quatorzième fois ses papiers.

— Y a des types de l'armée qui sont entrés hier, ils n'en sont pas ressortis vivants, annonça un des gardes.

— Je ne suis pas militaire, dit Remo.

— Eh dites, vous oubliez votre torche électrique !

— Je n'en ai pas besoin.

— Vous voulez me confier votre argent ?

— Pourquoi ?

— Vous n'allez pas en ressortir et moi j'ai bien besoin d'argent, expliqua le gardien.

— Je vais ressortir, assura Remo.

À l'intérieur, il laissa l'obscurité le pénétrer. Dans les ténèbres absolues, il voyait différemment. Ce n'était pas une vision normale avec des couleurs et des contours, c'était plutôt une sorte de connaissance innée.

Les fûts étaient bien proprement rangés, en formations carrées. Remo resta immobile et entendit un très léger grattement, à une centaine de mètres. Parfait, pensa-t-il. Pas de fuite de gaz puisque les souris étaient encore vivantes.

Remo passa entre les fûts en se fiant au plan et se perdit. Le plan était inutile mais, comme l'entrepôt était relativement peu étendu, il découpa tout l'espace en carrés et examina chaque carré systématiquement, cherchant à tâtons tout ce qui pourrait rassembler de près ou de loin à une bombe, ou à un fût truffé d'explosifs dont on aurait découpé des morceaux de tôle.

Ce fut un long travail. Il resta là deux jours. Quatre fois, les deux

battants de la porte s'ouvrirent en laissant filtrer une lumière douloureusement blanche, et des voix lui demandèrent s'il allait bien.

— Ouais, ça va. Fermez la porte.

Le Bureau des Affaires indiennes lui fit savoir qu'il n'avait rien à foutre là-dedans :

— C'est du ressort de l'armée.

— Fermez la porte, répondit Remo.

Remo trouva l'endroit où les Rangers étaient morts. Il sentit dans la terre les traces de leurs luttes acharnées ; l'empreinte de leurs talons s'y était enfoncée dans un dernier sursaut désespéré.

Et puis tout à coup l'air redevint délicat, léger. Une galerie avait été récemment ouverte. Remo se figea. Il entendit respirer ; il entendit des doigts tâtonner entre les fûts, des doigts qui savaient exactement où ils allaient.

Puis le silence se réinstalla. Les propriétaires des doigts tâtonnants attendaient, ils attendaient qu'il trahisse sa présence.

Remo les entendit chuchoter.

— Je ne l'entends pas.

— Chhchhchhut.

— Il est toujours là ?

— Évidemment. Comment veux-tu qu'il sorte ?

— Alors pourquoi est-ce qu'il ne fait pas de bruit ?

— Il s'est peut-être endormi.

Alors, d'une voix très claire, Remo déclara :

— Je ne dors pas, mes chéris. Venez donc me chercher !

Il les entendit s'approcher. Ils étaient plus silencieux que la plupart des hommes. Des Indiens, probablement. Les Indiens savaient bien se déplacer, même s'ils étaient généralement trop lourds. Remo se déplaça selon leur rythme de manière qu'ils ne puissent absolument pas l'entendre. Il passa derrière l'un d'eux et, très doucement, il fit remonter la troisième côte dans l'aorte. Les cœurs ne fonctionnent pas bien quand ils sont obstrués par un os. Remo déposa silencieusement le premier Indien sur la terre du souterrain.

Puis il suivit l'autre. Cet autre s'arrêtait tous les quatre ou cinq pas, pour écouter et guetter sa proie. Remo s'arrêtait en même temps que lui. Finalement, il chuchota :

— Devinez qui est derrière vous ?

L'Indien poussa un hurlement strident et tenta de courir vers la sortie. Mais il fut rattrapé par le cou et collé au sol.

— Salut, je suis le grand esprit blanc qui vient te fracasser le crâne, dit Remo. Mais je vais te faire une promesse. Dis-moi qui t'a payé pour faire tout ça et je te laisserai vivre éternellement dans un pays où l'eau coule à flots gratuitement et où les cieux sont purs.

— Arrête, mec, c'est du fric qu'il nous faut. La coco ça coûte. De

toute façon, nous, on ne sait rien. On nous a juste dit qu'il allait venir des militaires et qu'il fallait les tuer et ensuite qu'il allait venir un type ici et que nous devons essayer de l'avoir.

— Qui vous a dit ça ?

— Un cinglé. Il nous a proposé dix sacs pour vous tuer et cent sacs pour lui expliquer exactement comment on avait fait.

— Comment était-il ? demanda Remo.

— J'en sais rien. On a reçu un jour un paquet d'argent avec un numéro de téléphone. C'est parce qu'on met des annonces pour se proposer comme guide dans le coin. Le type a dû nous contacter comme ça. Bon, alors on lui a téléphoné et il nous a dit que des rangers ou peut-être quelqu'un d'autre allaient venir et qu'on devait leur préparer un petit comité d'accueil un peu spécial, voyez ce que je veux dire. Et puis quoi, merde, quand on reçoit sept mille cinq cents dollars par mandat postal on a plutôt tendance à faire ce qu'on vous demande, sans trop se poser de questions.

— Ça ne doit pas être tout, dit Remo.

— Je vous jure que c'est tout. Vous savez, nous, on n'est que des guides indiens pour touristes. On se fait généralement dix ou vingt dollars par jour et si on a du pot, on arrive à fourguer une mauvaise couverture. Ce type-là parlait vraiment d'argent.

— D'accord. Merci de votre aide. Je crois que vous avez dit la vérité.

— Lâchez-moi, alors. Je vous ai tout dit.

— Non. Je vais vous tuer, déclara Remo. Nous sommes en pays indien et c'est une tradition blanche de ne pas tenir parole.

— Mais vous m'avez dit que votre parole serait bonne, tant que l'eau claire coulerait !

— Et hop, dit Remo en sectionnant quelques nerfs à la base du cerveau en exerçant une forte pression sur la nuque. C'est un bon vieux truc absolument indolore qui donne toujours d'excellents résultats.

Remo reprit sa prospection et trouva finalement ce qu'il cherchait dans le quatorzième carré. Mais ce n'était pas une bombe. Il découvrit plusieurs fûts recouverts d'une sorte de matière plastique poisseuse, épaisse comme un gant de base-ball, et parfaitement étanche. Ces fûts étaient, en effet, percés en plusieurs endroits mais le revêtement de plastique empêchait toute émanation de gaz. Ces gens savaient ce qu'ils faisaient. C'était du bon boulot.

Mais il n'y avait aucune bombe à l'intérieur. Remo regretta de ne pas avoir posé la question aux Indiens, avant de les tuer. C'était le problème, quand on tuait quelqu'un ; il fallait bien penser à ne rien oublier. Après c'était foutu.

Quand Remo sortit au grand jour, il dut fermer les yeux pour se

protéger du soleil qui dardait ses rayons brûlants comme des lance-flammes sur ses pupilles. Il entendit des cris et des hurlements qui venaient d'un peu plus loin. Ça avait l'air d'une manifestation.

— Non, non, non à la mort ! Non, non, non, plus de produits chimiques. Non, non, non aux USA. USA, dehors. USA dehors !

— Ce sont des Indiens ? demanda Remo à l'un des gardiens de la porte.

— Non, ils viennent de Carmel, en Californie. Ils sont venus pour protester contre les agissements du gouvernement à l'égard des Indiens.

— Il y a des Indiens, avec eux ?

— Ça, on n'en sait rien. On n'a pas pu approcher.

Quand les yeux de Remo perdirent leur sensibilité nocturne, il vit des caméras de télévision braquées sur une rangée d'hommes et de femmes, dont certains étaient très élégants.

— USA dehors ! USA dehors !

Derrière eux était garé un cercle de voitures, comme un cercle de chariots bâchés. Le ciel n'était qu'un baiser de bleu parsemé de quelques petits nuages blancs cotonneux. L'air était léger. C'était bon d'être au-dessus du sol. Peut-être était-ce pour cela que Remo trouva la jeune femme qui parlait au reporter de la télévision idéalement, belle. Il eut aussi l'impression de l'avoir déjà vue.

La fille était sensationnelle. D'épais cheveux noirs, des yeux vert océan et un corps qui ferait acheter un manteau de vison à un moine trappiste.

Elle parlait de produits chimiques. Elle parlait de mort. Elle représentait le MAC, le mouvement des Mères et Actrices contre la Chimie. Le mouvement allait déferler sur la population.

— Il est grand temps que le gouvernement des États-Unis comprenne qu'il ne peut plus continuer à polluer nos terres impunément. Nous exigeons l'évacuation immédiate de tous ces produits chimiques assassins.

Il y avait énormément de caméras braquées sur elle. Toutes sauf une et celle-là était tournée vers Remo, qui sourit et fit le signe de la paix. La caméra se détourna. Apparemment, elle prenait simplement une vue panoramique de la foule.

La porte-parole annonça qu'elle n'accordait plus d'interviews parce que tout le monde avait fait plusieurs centaines de kilomètres en voiture pour venir manifester contre le gouvernement et qu'ils étaient tous très fatigués.

— Non, dit-elle, je ne suis pas indienne et je ne vis pas ici. Mais je vis dans ce monde. Et même si je suis Kim Kiley, actrice et superstar, je dois au monde d'être présente ici. Les gaz toxiques ne font pas de discrimination entre les poumons qu'ils rongent. Les femmes, les

enfants, les boiteux, les infirmes, les fous, les drogués, les Noirs et les Portoricains sont tous menacés. Eh oui, même les grandes stars sont menacées, des stars pourtant distribuées dans une superproduction à grand spectacle qui a coûté plusieurs millions de dollars et qui passe actuellement sur vos écrans. Le film a été admirablement tourné dans des paysages exotiques. *Désirs de Star*. Actuellement sur vos écrans. Avec, en vedette, Kim Kiley. C'est moi.

C'était donc pour cela que Remo la reconnaissait.

Derrière une des voitures, un tireur d'élite épaula et pointa un fusil à lunette sur le jeune homme mince en tee-shirt et jean noirs. Il visa les pieds.

Remo se dit que l'homme aurait pu relever le tir d'un poil s'il voulait qu'on le prenne au sérieux. Tout son corps était tendu, comme s'il souffrait. Remo vit l'éclair lumineux dans le canon du fusil, suivit la trajectoire de la balle, et se déplaça légèrement tandis qu'elle s'écrasait dans la terre, soulevant un petit nuage de poussière. Il y eut une nouvelle détonation. L'homme tirait cette fois vers la poitrine de Remo.

La balle siffla et tinta contre les battants de fer où elle s'aplatit avec la force d'un marteau sur l'enclume. Deux autres tireurs surgirent, chacun derrière une des voitures du cercle, prenant Remo dans un feu croisé. C'était lui qu'ils visaient maintenant, pas ses pieds.

La panique avait finalement gagné les manifestants qui hurlaient et couraient dans tous les sens en gesticulant. Ils virent les balles ricocher dans la poussière. Ils virent une silhouette en noir qui paraissait onduler sous une pluie de feu et, comme si cet homme n'était lui-même que poussière, se déplacer comme une onde sur l'herbe de la prairie, une vague que la fusillade n'arrivait pas à toucher.

Soudain, convaincus sans doute de l'inutilité de leurs fusils, les trois tireurs les jetèrent par terre et dégainèrent leurs 357 Magnum.

C'étaient vraiment de gros pistolets, capables de faire sauter d'une balle la poutre de soutien d'un bungalow. Alors que certains projectiles pouvaient traverser une porte de voiture, une balle de 357 Magnum arrachait toute la portière. Chaque tireur savait qu'à courte portée, avec une aussi grosse balle, il suffisait de blesser l'adversaire pour le mettre hors de combat. Une balle de 357 Magnum pouvait frapper une jambe avec une telle force que la colonne vertébrale se brisait.

Et, en outre, les trois hommes étaient même armés d'obus.

— Vous risquez d'avoir du mal à l'avoir, leur avait-on dit.

— À Barcelone, j'ai fait sauter l'œil d'un vendangeur à cent mètres, se vanta un des tireurs d'élite.

— C'est autre chose qu'un vendangeur.

— J'ai fracassé les rotules d'hommes en pleine course, dit un autre tireur.

— Parfait. Vous n'aurez donc aucun mal à l'abattre. Je veux que vous tiriez d'abord autour de ses pieds, autour de sa tête. Plusieurs balles. Ensuite, visez le corps et si vous le ratez, vous attaquez à l'obus avec vos revolvers.

Tous trois s'esclaffèrent. Tous trois prirent les obus. Pour les sommes qu'on leur allongeait, ils auraient pris un char d'assaut, si l'homme avait insisté. Ils l'avaient rencontré sur un yacht au large de la Petite Exuma ; drôle de mec, avec une gueule de pédé comme beaucoup de riches Américains.

Et puis il y avait cette clause spéciale dans le contrat : l'Américain avait bien précisé que s'il apprenait qu'ils avaient utilisé les fusils pour le tuer, lors du combat rapproché, ils ne toucheraient pas de bonus. Ils devaient tirer au revolver chargé d'obus.

Personne ne demanda à M. Reginald Woburn, fils de Reginald Woburn et petit-fils de Reginald Woburn, pourquoi il était sûr que la victime viendrait se jeter dans la gueule du loup s'il échappait au premier assaut. En réalité, la victime, si elle n'était définitivement morte à ce moment-là, prendrait ses jambes à son cou et ils auraient un mal de chien à l'achever au pistolet.

En fait, après les premiers coups de feu bidon, quand ils cherchèrent à viser le corps, tout se passa si vite qu'ils n'eurent pas le temps de remercier leur dieu des assassins quand leur objectif se précipita réellement sur eux. C'était comme si leur prime venait se jeter entre leurs mains.

Les trois tireurs étaient persuadés que le type maigrichon en tee-shirt noir allait finir avec dix-huit balles de Magnum dans le corps. Ils se demandaient même sur quoi ils allaient tirer leurs dernières balles ; un petit tas d'os, c'est tout ce qui resterait après les premières détonations.

Les pistolets furent dégainés, braqués, la détente pressée et trois têtes de tireurs d'élite sautèrent. Les pistolets avaient explosé.

Remo eut l'impression qu'ils s'étaient tous les trois brûlé la cervelle. Il regarda de tous côtés. Les corps étaient éparpillés dans la prairie, en pièces détachées. Il entendit le bourdonnement des caméras et des hurlements de femmes.

Remo croyait savoir ce qui se passait.

— Attention ! cria-t-il. Tirez-vous d'ici ! Allez-vous-en ! Tout va sauter ! Tirez-vous d'ici !

Il se retourna immédiatement vers l'entrée de l'entrepôt souterrain. Mais il n'y avait là que les deux gardiens, couchés à plat ventre les bras sur la tête, en travers de la porte. Personne n'avait pu entrer. Ce n'était donc pas une diversion pour pénétrer dans l'entrepôt et tirer

sur les fûts pour les faire exploser. Le but des tireurs, en se faisant sauter la tête, était donc bien de se faire sauter la tête. Et il n'y avait pas de bombe à l'intérieur. Ni à l'extérieur. Rien qu'une bande de branquignols terrifiés qui couraient en tous sens maintenant, parce qu'on leur avait dit de fuir.

Et ils fuyaient ! Des voitures démarraient en trombe. Des dames couraient maladroitement dans l'herbe en perdant leurs souliers. Des cadreurs plongeaient dans leurs camions et se dépêchaient de partir, laissant là Remo, qui se sentait tout à fait ridicule et les deux gardiens qui se relevaient en s'époussetant.

— Qu'est-ce qui va sauter ? demanda l'un d'eux.

— Rien, répondit Remo.

— Vous ne devriez pas appeler les gens comme ça, surtout après toute cette fusillade !

— Salaud ! glapit une voix féminine.

C'était Kim Kiley qui se ruait sur Remo. Elle avait la figure convulsée, les lèvres retroussées sur les dents ; elle feinta du poing et expédia un bon coup de pied au bas-ventre mais Remo se déplaça légèrement pour laisser passer la jambe de côté et attrapa Kim qui perdait l'équilibre. Tout son corps avait été concentré sur la ruade et, comme son pied ne rencontra pas la partie la plus sensible de la victime, son dos prit la direction du sol.

Remo arrêta sa chute et la remit d'aplomb. Elle lui griffa la figure. Il lui attrapa les mains et les plaqua sur ses hanches. Elle cracha. Il esquiva. Elle essaya de lui balancer un second coup de pied. Il s'écarta.

— Allez-vous rester tranquille ? hurla-t-elle.

— D'accord, dit Remo qui s'immobilisa.

Elle lui décocha alors un direct en pleine poitrine et elle poussa un cri.

— Ouillouillouille ! C'est vraiment bizarre. J'ai l'impression d'avoir cogné un courant d'air, dit-elle en essuyant son poing sur sa robe comme si elle avait touché quelque chose de visqueux. Aaaaah ! C'était horrible ! ajouta-t-elle en frissonnant.

— Je suis navré d'avoir gâché votre coup de poing, miss Kiley.

Elle le frappa encore, cette fois à la tête. Remo embrassa le poing qui le visait. Elle ne l'essuya pas mais regarda sa main, en se demandant ce qu'elle avait fait de travers. Il aurait dû avoir la bouche ensanglantée, normalement. Son impresario saignait toujours quand elle le frappait à cet endroit.

— Comment avez-vous pu me faire ça ? comment avez-vous pu ?

— Vous faire quoi ? demanda Remo.

— Saboter ma manifestation. Comment avez-vous pu me faire ça ? Je suis Kim Kiley, je suis venue jusqu'ici, dans ce coin paumé, au

milieu de ces pue-des-genoux, j'ai perdu une journée entière de route, j'ai monopolisé les trois plus grands réseaux de télévision et le réseau par câble, et vous organisez cette fusillade. Vraiment, comment avez-vous pu ?

— Qu'est-ce que vous racontez ?

— Parfaitement. Vous avez organisé toute cette mise en scène pour rafler toute la publicité avec ces trois hommes qui faisaient semblant de vous tirer dessus. D'ailleurs, je crois bien qu'ils sont morts. Avec trois morts, vous auriez pu vous faire la même publicité n'importe où. Vous n'aviez pas besoin de venir jusqu'ici. Moi, j'ai choisi cet endroit tout particulièrement à cause des gaz empoisonnés enterrés là-dedans. Je suis venue exprès dans cette réserve puante. À propos, ces gens-là ne se lavent donc jamais ? Je suis pour les droits des Indiens mais, quand même, il y a des limites !

Les gardiens, qui étaient indiens, foudroyèrent Kim Kiley du regard. Kim les chassa de la main comme si leur foudrolement était inopportun et déplacé.

— Miss Kiley, je vais probablement vous surprendre, mais je ne me fais pas tirer dessus pour me faire de la publicité, dit Remo.

— Vraiment ? Alors pourquoi aviez-vous cette caméra ultrarapide braquée sur vous ? Elle n'appartenait à aucun de mes réseaux de télévision.

— En effet, j'ai remarqué une caméra.

— Ah, tout de même, vous admettez ! Vous l'avez remarquée, hein ? Vous avez remarqué une caméra qui était constamment braquée sur vous ?

— J'ai vu qu'elle était braquée sur moi. Comment savez-vous que c'était une caméra ultrarapide ?

— Vous ne faites donc attention à rien ? La bobine de film. Elle est trois fois plus grosse que celles des réseaux. Ne me dites pas que vous ne savez pas qu'avec une caméra ultrarapide vous obtenez une meilleure image !

— Oui, c'est logique. Mais non, je ne le savais pas.

— Et c'était mon mauvais profil, par-dessus le marché. Qui est-ce qui vous produit ? À qui vous avez l'intention de fourguer ce métrage ?

— Personne ne me produit et je n'ai pas l'intention de fourguer quoi que ce soit à qui que ce soit. Je ne sais même pas de quoi vous parlez, répliqua Remo.

— Allons donc ! Votre film doit sortir quand ?

— Je ne fais pas de cinéma.

— Avec votre gueule ? Qu'est-ce que vous faites ici, alors ?

— J'appartiens, dit Remo en se rappelant à point nommé sa couverture, au Bureau des Affaires indiennes.

— Ce n'était pourtant pas des cadreur d'un service public. C'était une chaîne commerciale. J'ai vu leur camion.

— Est-ce que vous avez vu si les tireurs sont sortis de ce camion ?

— J'ai juste vu des nuages de poussière et j'ai entendu du bruit. Je crois qu'ils se servaient d'un téléobjectif zoom sur vous. Ils vous ont pris en gros plan ; quatre, peut-être quatre secondes et demie. Ça passera à la télé.

Son visage allait être diffusé dans tout le pays. Aucune importance, pensa Remo. Ce ne serait que la gueule d'un type en train de se faire flinguer. Les gens en voyaient passer tellement, qui remarquerait celle-là ?

— Comment avez-vous pu calculer les temps de prise de vues alors que tout le monde ne pensait qu'à se tirer de là au plus vite ? demanda Remo.

— Je suis une actrice de cinéma. Est-ce qu'il reste encore des tireurs, là où vous avez embauché ceux-là ? C'était une bonne idée de se faire tirer dessus ; ça va passer sur toutes les chaînes et ça fera de l'audience.

— Je ne les ai pas embauchés. À vrai dire, ils cherchaient à me tuer.

— Vous tuer ?

— Eh oui, enfin, ce genre de chose.

— Heureusement, ils n'ont pas abîmé votre figure, dit Kim Kiley en lui caressant les joues, en lui tournant la tête à droite et à gauche comme un sculpteur admirant son œuvre, puis elle lui donna une petite tape amicale. Superbe. Un très beau visage. Qu'est-ce que vous faites avec une gueule pareille ?

— Je regarde, je mange, je parle et je respire.

— Mais non, c'est pas ça que je veux dire. Vous faites des films ? De la télévision ?

— Je ne suis pas comédien.

— Ah mon Dieu ! s'écria Kim Kiley en se plaquant une main sur la bouche. Mais alors ils vous tiraient vraiment dessus !

— Je croyais vous l'avoir déjà dit.

— Mais c'est terrible ! Et qu'est-ce que faisait là cette équipe de télévision qui vous filmait avec de la pellicule ultrarapide ?

— Je ne sais pas. Très franchement, je n'en sais rien.

Remo scruta l'horizon poussiéreux. Tout le monde était parti depuis longtemps mais peut-être une équipe de cameramen avait-elle pris par hasard quelques plans de ces cadreur qui s'intéressaient à lui. Peut-être était-ce la même équipe qui l'avait filmé lors de l'attentat contre le Président. C'était étrange d'ailleurs cette manie de le filmer quand on lui tirait dessus. À vrai dire, on ne l'attaquait qu'en présence de caméras alors qu'on aurait pu le tuer n'importe quand.

— Est-ce que vous vous rappelez quelque chose, sur ces hommes à la caméra ultrarapide ? demanda-t-il.

Il éloigna l'actrice des gardiens. Au loin, on entendait des sirènes. La police avait dû être prévenue.

— Certainement, répondit-elle. C'était une équipe de Wonder Film, de Palo Alto. Je les connais. Ils ont très bonne réputation. C'est impossible qu'ils soient compromis dans cette histoire, ils refusent de tourner du porno, même si ce n'est pas du hard.

— Wonder Film ? Drôle de nom pour des gens qui refusent de faire du porno.

— Non, non, je vous assure. William et Ethel Wonder. Ça fait des années qu'ils sont dans le métier. Absolument dignes de confiance, absolument honnêtes. Ils ont fait faillite au moins une demi-douzaine de fois.

— Merci et au revoir, dit Remo en jetant un coup d'œil aux véhicules de police fonçant comme la cavalerie sur cette route de la prairie.

— Où allez-vous ? s'écria Kim.

— J'ai à faire. Au revoir.

— Moi aussi. Je veux ces prises de vues. C'est là-bas que vous allez ?

— Si je les trouve, je vous les rapporterai, promit Remo.

— Vous ne saurez pas ce que vous cherchez. Et d'abord, s'il y a des gens qui tirent, je veux avoir un homme avec moi. Surtout un homme avec une aussi jolie figure. Comment vous appelez-vous ?

— Remo.

Kim Kiley lui prit le visage entre ses mains, comme si c'était la tête d'un bébé.

— Vous devriez faire davantage attention, avec une gueule comme la vôtre, Remo.

— William Wonder ? murmura Remo. Wonder. Vraiment c'est un drôle de nom.

— Et Remo, c'est pas un drôle de nom ?

*

* *

Ethel Wonder n'aimait pas ce qui se passait. Même si William ne l'avait pas prévenue, elle aurait tout de suite compris que c'était encore des histoires de famille. William appartenait à une famille de cinglés.

— Ils ne sont pas cinglés, voyons, Ethel. Il ne me viendrait jamais à l'esprit de prétendre que ta famille est cinglée ; pourtant, voilà des gens qui n'hésitent pas à couper un petit bout de queue à tous leurs

rejetons mâles au berceau.

— Nous faisons ça depuis des millénaires, William, c'est une tradition.

— Eh bien, nous aussi, répliqua William Wonder.

Le film revenait à Palo Alto par jet privé de la réserve Pakeeta près de Billings dans le Montana. Wonder avait préparé tout le matériel de développement et ne voulait travailler sur aucun autre film en attendant.

— Je ne connais personne qui ait jamais entendu parler de vos traditions, dit Ethel.

— Nous sommes des gens secrets.

— Et les réunions de famille, je te jure ! Un vrai zoo !

— Nous n'y sommes allés qu'une fois.

— Oui, et je m'en souviendrai toute ma vie. C'était à l'ouest des États-Unis.

Ethel Wonder était une petite femme potelée d'un âge moyen qui se maquillait trop et fronçait perpétuellement les sourcils. Il lui arrivait de sourire quand quelque chose l'amusait franchement mais rien ne l'avait amusée depuis l'émission de télévision *Bonjour les Ploucs*.

— *Bonjour les Ploucs*, ça c'était de l'humour, disait-elle.

La famille de William n'avait aucun sens de l'humour. D'ailleurs, ce n'était même pas une vraie famille. Il n'y avait aucune harmonie entre eux ; la preuve : ils ne portaient pas tous le même nom et ils étaient de races et de religions différentes.

Il n'y avait pas plus d'intimité et de chaleur entre eux qu'entre des gens qui se rencontrent dans un ascenseur. La seule chose, c'est que si vous étiez dans l'embarras financièrement, ils volaient à votre secours. Pour ça, ils étaient très efficaces.

Bien sûr, Ethel avait toujours très scrupuleusement remboursé ces prêts, intérêts compris. Elle n'aimait pas ces gens-là. Ils avaient pourtant une grande qualité : ils se réunissaient rarement. Une fois tous les quinze ou vingt ans, peut-être. Elle ne savait pas très bien ce qui se passait lors de ces réunions de famille, mais quoi qu'il en fût, elle n'était pas non plus concernée.

Elle aimait William parce que, pour tout le reste, c'était un homme qu'elle pouvait respecter. Sa parole était en béton ; sa vie frugale et honnête. Et il ne regardait pas d'émissions idiotes à la télévision.

Mais depuis que sa famille s'était immiscée dans leur affaire, ils faisaient des trucs complètement dingues.

Par exemple, pour filmer une conférence de presse du Président, ils avaient dû monopoliser leur meilleur cameraman avec du matériel de prise de vues ultrarapide. De ce genre de matériel dont on ne se sert que pour fixer le mouvement d'une balle de pistolet en plein vol.

— Écoute, William, avait fait remarquer Ethel, je sais que le Président parle vite, mais tu crois sérieusement qu'il parle plus vite qu'une balle de pistolet ?

— Ethel, la famille, c'est sacré, avait rétorqué William pour toute réponse.

La discussion étant close, le film revint de Washington par jet et repartit par jet de Palo Alto pour une destination qu'on ne révéla pas à Ethel.

Et voilà que ça recommençait. Tout le matériel de développement était immobilisé en attendant le film du Montana et elle dit à son mari :

— C'est insensé ! Je crois que je vais brûler ce film quand il arrivera et envoyer ta famille à tous les diables !

— Ethel, je t'en prie, dit William avec une lueur d'effroi dans les yeux.

— Bon, d'accord, mais je te préviens, c'est la dernière fois !

Elle ne se souvenait pas de l'avoir jamais vu aussi effrayé.

Le film arriva de l'aéroport à moto et le motard attendit. Elle alla au laboratoire aider son mari à développer la pellicule. Car William avait congédié son personnel pour la journée, comme il l'avait fait après la conférence de presse.

Dans ce film, il y avait à nouveau les images d'une tentative d'assassinat. Et cette fois encore, l'angle des prises de vues était bizarre, comme pour le film de la conférence du Président où le héros du jour était pratiquement hors champ. La caméra, en revanche, s'était longuement attardée sur son entourage et, notamment, sur les journalistes.

Cette fois, il y avait encore une tentative de meurtre. Au fusil. Les balles fusaient autour d'un homme en tee-shirt noir sans le blesser. Il avait l'air de danser, comme s'il se fluidifiait dans l'air. Il se déplaçait à peine et les balles sifflaient à côté de lui. C'était des balles, Ethel en était sûre, à cause de l'espèce de ligne floue qu'elles traçaient sur la pellicule.

Et puis les tirs cessèrent et la terre se mit à trembler, semblait-il. Quelqu'un avait déclenché une explosion hors du champ de la caméra. Elle vit les ondes de choc faire claquer le tee-shirt noir.

Le film s'arrêtait là, William le projeta une seconde fois, puis il le mit dans sa boîte et le donna au motard.

— Cinglé, dit Ethel.

C'est à ce moment-là que Kim Kiley et l'homme au tee-shirt noir arrivèrent au studio. À peine trois heures après le départ du motard.

— Oh-oh, fit Ethel en regardant William.

— Tout va bien, lui chuchota-t-il.

— Qu'est-ce qui va bien ?

— Tout.

Sur ce, elle entendit William raconter un énorme bobard. Jamais de sa vie elle ne l'avait entendu mentir comme ça. Oui, le film était en train de se développer en ce moment même. Pouvaient-ils attendre un moment et prendre une tasse de thé avec lui et sa femme Ethel ?

William, qui ne mettait un pied à la cuisine que lorsqu'il défaillait d'inanition, fit le thé lui-même.

— Il n'est pas très fort, assura-t-il. C'est un mélange très subtil dont le parfum est délicieux.

Ethel regarda son mari interloquée et considéra la théière d'un œil méfiant. William aimait le thé et il le buvait toujours très fort. Le breuvage avait tout de même un merveilleux arôme de rose et de miel, très délicat.

Pourtant Kim Kiley et l'homme au tee-shirt noir refusèrent l'infusion. Ethel, qui se demandait bien comment les choses allaient tourner quand cet homme découvrirait qu'ils n'avaient plus le film, en but une gorgée. William aussi.

À la seconde gorgée, Ethel ressentit une agréable chaleur se répandre dans tout son corps, posa sa tasse et demanda à quitter ce monde.

Voyons ! Pourquoi avait-elle dit ça ? se demanda-t-elle. Et puis la pensée lui vint, très douce : « Ah oui, je suis en train de mourir. »

Remo et Kim Kiley regardaient le couple leur sourire aimablement, se pencher vers eux et continuer de se pencher. Comme ils se penchaient vraiment beaucoup, Kim s'en alarma :

— On dirait qu'ils sont morts ! murmura-t-elle dans un souffle. Complètement morts. Regardez !

— Ils sont morts, déclara Remo.

— Vous ne prenez pas leur pouls ?

— Ils sont morts, répéta-t-il.

— Ils se sont suicidés ? C'est évident, n'est-ce pas ?

— Non. Je ne crois pas qu'ils savaient ce qu'il y avait dans ce thé.

— Mais qui êtes-vous ? Un médium ? Vous lisez dans les pensées ?

— Non. Je lis les gens.

— Ils sont tellement immobiles, murmura Kim en frissonnant.

— Les morts sont toujours comme ça.

Ils fouillèrent le labo mais ne trouvèrent pas le film. Kim fit remarquer qu'il venait sûrement d'être développé car les bacs de révélateurs étaient encore à température.

L'autre bizarrerie, c'était que, à part les deux patrons, le laboratoire était désert à leur arrivée. En temps normal, il devait faire travailler au moins quinze employés.

— À mon avis, il devait y avoir une raison particulière pour que les Wonder aient renvoyé tout le personnel et qu'ils aient fait le boulot

eux-mêmes. Dans le temps, quand le porno était illégal, c'était comme ça qu'on faisait les films cochons. Pas ici, naturellement. Dans d'autres petits labos.

— Mais qu'est-ce qu'il y a d'illégal à me filmer ? demanda Remo.

— Je crois que quelqu'un essaie de vous tuer et de faire un reportage en direct sur votre assassinat. Quelqu'un qui a peut-être envie de vous voir mourir horriblement.

— Avec du matériel de prises de vues ultrarapides.

— Vous êtes un type marrant, dit Kim. Beau et marrant.

Dans le bureau, ils trouvèrent un registre des reportages. Remo remarqua que c'était le même photographe qui avait été envoyé à la conférence de presse du Président et à Billings, dans le Montana. La prochaine mission pour Jim Worthman était les grottes de Gowata dans l'île de Pim. Jim Worthman devait y tourner un documentaire sur les déjections de chauves-souris.

— Des déjections de chauves-souris ? demanda Kim. Qu'est-ce qu'elles ont de spécial, les chiures de chauves-souris ? À part tomber et faire floc ?

Remo examina de nouveau le nom. Worthman. Et il y avait Wonder. Quelque chose, dans ces deux noms, lui rappelait quelque chose, à propos d'autres noms qu'il avait entendus récemment.

Mais il ne savait pas quoi.

Kim frissonna. Elle voulait fuir cette maison de mort. Elle détestait la mort et avait d'ailleurs la ferme intention de mourir le plus tard possible.

— Ça doit être pour ça que je me sens si proche du combat écologique. C'est vraiment une cause à laquelle je suis profondément attachée.

— Si vous devez m'accompagner, répliqua Remo, je ne veux plus entendre parler de vos grands principes.

Kim leva les yeux vers Remo en souriant.

— Comment savez-vous que je veux vous accompagner ? Vous lisez encore dans les pensées ?

— J'ai une sorte de sixième sens sur les intentions de certaines personnes, déclara-t-il. Surtout quand, au milieu de l'après-midi, certaines personnes ont les yeux rivés sur la boucle de mon ceinturon.

CHAPITRE VII

Reginald Woburn, fils de Reginald Woburn et petit-fils de Reginald Woburn, regarda le film. Il observa la trajectoire des balles par rapport aux déplacements de l'homme. Le film fut programmé dans un ordinateur. L'ordinateur calcula la vitesse de la balle et expliqua à Reginald Woburn que la prune qu'il devait cueillir devait s'être déplacée avant même que la balle ne sorte du canon. Apparemment, la prune agissait pratiquement à l'instant de la décision du tireur.

Des dessins schématiques analysaient les mouvements du corps en les comparant à ceux des plus grands athlètes du monde. La rapidité, la précision des gestes de cette prune, cet homme blanc nommé Remo, étaient stupéfiants. Reginald regarda encore une fois les schémas, éteignit l'ordinateur, alla vomir de peur dans la salle de bains.

Le jour allait se lever quand il comprit qu'il se comportait exactement comme il le fallait. La septième pierre avait raison. La septième pierre disait : « N'utilisez pas de méthodes qui échouent. » Bien sûr, c'était l'évidence même. Mais cette évidence-là, tout bien réfléchi, n'était pas si évidente. Car ce que la septième pierre voulait dire c'était qu'il fallait trouver une méthode mystérieuse et infaillible, adaptée aux extraordinaires pouvoirs de ce Remo. Et si, lui, il avait de tels pouvoirs, que seraient ceux du vieux Coréen ?

« Il te montrera lui-même comment le tuer. Sois patient et laisse-le faire. » C'était un autre message de la septième pierre.

Mais comment ? Reggie n'en savait rien. Aussi pour découvrir ce qu'il devait faire, devait-il d'abord trouver et comprendre ce qu'il ne devait pas faire.

Reggie retourna à la salle de bains et eut de nouveaux haut-le-cœur. La facilité avec laquelle la prune avait déjoué ses plans et l'ampleur de ses possibilités lui avaient causé un effroyable choc et l'avaient terrifié. Ce fut en tremblant qu'il relut le message de la pierre. *Laisse-le te montrer comment le tuer.*

Et si tout cela était vain ? se demanda Reggie. Si les flots tumultueux ne faisaient pas leur travail ?

Ce qui troublait tant l'esprit confus de Woburn, c'était qu'il avait été convaincu que, si les balles s'avéraient inefficaces, il trouverait, grâce au film, le moyen de cueillir cette prune. Or le film ne montrait rien, aucune faiblesse. Et si cet homme était invincible ? Cette petite maison d'assassins existait depuis des milliers d'années. Ils étaient peut-être immortels ?

Reginald Woburn, fils de Reginald Woburn et petit-fils de Reginald Woburn, descendit sur la plage où avait accosté son ancêtre et adressa à la mer d'antiques prières, la suppliant, elle qui avait accordé jadis une bonne traversée au prince Wo, d'engloutir la première prune. Parce que, dans ce cas, la seconde serait plus facile à cueillir. La prière lui fit du bien mais ce qui lui remonta vraiment le moral et lui rendit sa vigueur, ce fut la conversation qu'il eut au téléphone avec son père.

Papa, avec qui il n'avait jamais été facile de s'entendre, était complètement hystérique. Il refusait qu'on sacrifiât à nouveau le moindre Wo.

— D'où m'appelles-tu ? demanda Reggie.

— De la maison de Palm Beach, répondit-il.

— Est-ce que Drake, le maître d'hôtel, est là ?

— Oui. Juste derrière moi.

— Tu veux me rendre un service, papa ?

— Seulement si tu me promets de cesser ce massacre. La révolte gronde chez les Wo.

— Je promets, papa.

— Bon.

— Dis à Drake que les muffins sont chauds.

— Quoi ? Les muffins sont chauds ?

— Oui.

— C'est vraiment stupide !

— Allez, papa ! Je n'ai pas de temps à perdre. Tu veux ma promesse, oui ou non ?

— Un instant. Drake, les muffins sont chauds... Drake ! Qu'est-ce que vous faites avec ce pistolet ?... Posez-moi ça tout de suite, Drake, ou vous êtes renvoyé !

Il y eut une détonation au bout du fil.

— Merci, Drake, dit Reggie. Ce sera tout pour aujourd'hui.

Il sifflota joyeusement. Il était toujours euphorique quand les choses marchaient comme il l'entendait. Il avait découvert cet art merveilleux de faire marcher les choses, qui consistait simplement à faire marcher les gens. C'était infiniment plus sportif et plus enrichissant que le polo. Et on marquait des points au jeu réel de la vie et de la mort. Il adorait cela, il éprouvait maintenant une grande joie devant l'immensité de la tâche qu'il allait devoir accomplir. Il ferait confiance à la septième pierre. Elle savait depuis deux millénaires ce que Reggie cherchait aujourd'hui à découvrir.

CHAPITRE VIII

Il y avait toute une rangée de téléphones à l'aéroport mais ils avaient tous un bavard pendu au bout du fil comme s'ils avaient été fabriqués, emballés, livrés et installés avec cette bande de sangsues collées à l'appareil.

Remo attendait. Une femme aux cheveux blancs, vêtue d'une robe à fleurs de couleurs vives et encombrée de sac en plastique bourré à craquer, avait apparemment décidé de raconter la même histoire idiote sur la réussite de ses petits-enfants à l'université à la terre entière. Au bout d'un moment, à bout de nerfs, Remo envisagea de la soulever et d'aller la déposer juste derrière la tuyère d'un avion à réaction. Il se dirigeait vers elle pour mettre cet intéressant projet à exécution quand quelque chose l'en empêcha.

Que lui arrivait-il ? Pourquoi cette irritation constante, toujours à fleur de peau ? Attendre un téléphone, ce n'était pas un drame. Parmi les nombreuses choses que lui avait enseignées Sinanju, il y avait la patience, une leçon fondamentale pour débutant, aussi élémentaire que la respiration ou la recherche de la bonne position du corps en concordance avec les vents prévalents.

Ça n'aurait pas dû le gêner, pourtant ça l'exaspérait. Comme le palmier, les marches en béton ou l'histoire du riz. Il lui arrivait quelque chose qui ne lui plaisait pas. Il n'aimait pas non plus son attirance pour Kim Kiley. Il y avait très longtemps que Chiun avait appris à Remo les trente-sept paliers pour provoquer l'extase sexuelle chez une femme et grâce à cela, il avait perdu le désir. Pourtant, à présent, il désirait Kim Kiley, comme un homme désire une femme, et cela l'agaçait aussi. Trop de choses l'énervaient, ces temps-ci.

Il se força à faire patiemment la queue jusqu'à ce que la vieille pie fût à court d'interlocuteurs. Elle raccrocha. Mais comme elle restait là, plantée dans la cabine, en se creusant visiblement la tête pour chercher à qui elle pourrait bien téléphoner, Remo allongea le bras devant elle et glissa une pièce dans la fente avec un sourire enjôleur.

— Merci, mémé.

Très gentiment, il la repoussa pour l'éloigner de l'appareil. Elle protesta :

— Mémé ! Qui êtes-vous pour m'appeler mémé ?

— Le type qui a résisté à l'envie de vous coller dans la tuyère d'un avion à réaction. Allez voir ailleurs si j'y suis, répliqua Remo en renonçant à tout effort de civilité.

Au bout de trois essais, il obtint Harold W. Smith au bout du fil.

— Il n'y avait pas de bombe, annonça-t-il.

— Pas de bombe, répéta Smith.

Remo crut presque voir les rides de souci se creuser au coin de sa bouche pincée.

— Il y avait quand même une paire d'indiens Pakeetas. Ceux qui ont eu les Rangers.

— Et alors ?

— Je les ai eus. Ils attendaient dans le souterrain, pour me tuer, dit Remo en pensant que ça remonterait un peu le moral de Smith. Bien sûr il n'y avait pas de bombe pour détruire l'Amérique, mais c'était au moins un petit quelque chose à lui mettre sous la dent.

— Vous tuer ? Pour quoi faire ? Qui les avait embauchés ?

— Ils ne savaient pas. Ils ont reçu un coup de fil anonyme et un mandat postal. Quelqu'un leur a promis dix sacs pour m'avoir et cent sacs de mieux pour raconter comment ils s'y étaient pris. Mais ils n'ont rien touché. Et puis il y avait trois autres incompetents qui m'attendaient dehors. Ils m'ont tiré dessus au fusil pendant un moment, après ils ont voulu continuer aux pistolets et se sont fait sauter la cervelle. Je n'ai pas eu l'occasion de leur parler mais je ne crois pas qu'on leur ait donné beaucoup d'explications à eux non plus.

— J'ai vu ça à la télévision.

— Comment j'étais ? Quelqu'un m'a dit que je devrais faire du cinéma.

— Vous deviez vous déplacer trop vite pour les caméras, dit Smith. Vous étiez constamment flou. Vous savez, Remo, c'est bizarre.

— Mais non, pas du tout. Je peux toujours être flou quand je veux.

— Je ne parle pas de ça. D'abord un attentat contre le Président. Puis une alerte à la bombe, bien compliquée, qui finalement n'était qu'un canular. Et les deux incidents sont mis en scène en nous laissant assez de temps pour réagir... Remo, vous ne croyez pas que tout ça n'est organisé que pour tenter de vous débusquer ?

— Possible, répondit Remo. Je vous l'ai dit, quelqu'un pense que je devrais faire une carrière au cinéma. C'est peut-être tout simplement des gens qui adorent me regarder.

— Mais pourquoi est-ce que personne n'a essayé de vous tuer à la conférence de presse du Président, alors qu'on vous a attaqué à Billings ?

Remo réfléchit un moment, puis il hasarda :

— On voulait peut-être me filmer. À la réserve, il y avait les grandes chaînes de télévision mais il y avait aussi une petite équipe de cinéastes indépendants. Ils ont fait un reportage sur moi et sur les tueurs autodestructibles avec une pellicule ultrarapide.

Il expliqua ensuite sa visite à William et Ethel Wonder, la disparition du film et la curieuse coïncidence de la présence du même cadreur à la conférence de presse et à la manifestation dans le Montana.

— Je crois que vous avez raison, répondit Smith. Oui, c'est ça, il y a quelqu'un qui essaye de vous descendre et qui, pour y parvenir, analyse vos faits et gestes sur des bandes vidéo.

— Me descendre, moi ? Vous avez encore regardé trop de films policiers, Smitty.

— Partez en vacances, pendant que je démêle tout cela.

— Mais je reviens de vacances. Je viens de passer quatre jours au paradis du surf, du soleil et du sable blanc.

— Prenez-en d'autres. Retournez à la Petite Exuma. Vous êtes propriétaire, maintenant. Allez voir comment va votre domaine.

— Je n'ai pas besoin d'autres vacances. Je ne suis pas encore remis de celles que je viens de prendre.

— Ce n'est pas un conseil, Remo, c'est un ordre. Retournez à la Petite Exuma. Si vous ne voulez pas vous reposer, ne vous reposez pas, mais restez à l'écart pendant que je cherche à savoir qui vous en veut. S'il vous plaît, ajouta Smith et il raccrocha doucement.

À l'autre bout du fil, Remo écouta bourdonner un moment la tonalité, puis il raccrocha à son tour. Pourquoi Smitty était-il si bouleversé ? C'était sans arrêt que des gens essayaient de le liquider. Pourquoi se faire tant de mauvais sang pour quelques malheureux tueurs incapables et une boîte de film envolée ?

C'était Smitty qui avait vraiment besoin de vacances. Pas Remo. Absolument pas.

Il traversa l'aérogare animée jusqu'au bar où Kim Kiley l'attendait. Elle était assise à la table du fond, en contemplation devant un verre de vin comme si elle cherchait à y déceler un présage de l'avenir.

Quand elle le vit arriver, elle leva les yeux avec un sourire si chaleureux, si éblouissant que Remo sentit un picotement dans tout son corps, une sensation tellement ancienne qu'elle était neuve.

Il s'assit et elle susurra :

— J'aimerais que nous puissions nous échapper un moment tous les deux.

— Qu'est-ce que vous diriez de la Petite Exuma ?

— Je dis que ce serait épatant si vous y êtes.

— D'accord. Marché conclu. La Petite Exuma.

— Je pourrai y fignoler mon bronzage, dit Kim Kiley.

— Vous pourrez aussi vous occuper du mien, répliqua Remo et Kim se pencha sur la table pour lui effleurer la bouche de ses lèvres et sa joue du bout des doigts.

Le pinceau chargé d'encre dansait sur le parchemin, formait les caractères nécessaires, à petits coups aussi sûrs et souples que l'aile d'un oiseau de mer. En souriant, Chiun relut la page. Il avait enfin réussi, il avait enfin introduit dans l'histoire de Sinanju ce qu'il était indispensable de révéler sur Remo et son origine. La forme des yeux et la couleur de la peau lui avaient posé de gros problèmes mais il les avait résolus par un coup de maître. Il avait écrit que Remo avait une certaine rondeur de l'œil qui était jugée séduisante par de nombreuses peuplades du monde souffrant aussi de cette infirmité.

Ce détail, affirmait Chiun, faisait de Remo un atout quand on recherchait des contrats dans de nombreuses parties du monde, parce que les gens affligés d'yeux ronds aimaient traiter avec des partenaires aux yeux ronds. Chiun était fier d'avoir su utiliser si astucieusement ce lourd handicap qui pesait sur son élève.

Et la peau de Remo ? Chiun avait résolu encore plus facilement le problème de la couleur. Désormais, dans les histoires de Sinanju, Remo s'appellerait Remo le Pâle.

Voilà. C'était écrit. Tous les faits étaient là pour qui voulait s'informer et lui, Chiun, ne pourrait être blâmé si un futur Maître de Sinanju était incapable de voir une vérité à l'intérieur d'une vérité.

Avec un soupir de satisfaction, Chiun posa son pinceau à manche de bambou. Un jour, pensait-il, il trouverait bien un moyen satisfaisant de régler le problème du lieu de naissance de Remo. Il lui suffirait de jeter un voile opaque sur l'emplacement exact de Newark, dans le New Jersey, en donnant l'impression, par exemple, que c'était un quartier de Sinanju. Mais ce serait pour plus tard.

Ses réflexions furent interrompues quand il vit deux personnes s'approcher, sur la plage inondée de soleil. Remo était de retour et c'était bien. Mais il y avait une jeune femme avec lui et ce n'était pas bien du tout.

C'était le moment de la cache et Remo, en tant que futur Maître, devait faire retraite un certain temps ; cela voulait dire se retirer du monde et des gens. La cache n'allait plus durer bien longtemps, Chiun en était sûr. Mais elle ne devait pas être négligée. Et Remo ne voulait pas le comprendre.

— Petit père, je suis de retour !

— Oui, tu es de retour.

Chiun regarda derrière Remo la fille qui s'attardait et attendait au bord de la plage.

— J'ai amené une amie.

— Une amie, s'exclama Chiun en postillonnant. Et moi, qu'est-ce

que je suis ? Si elle est ton amie, que suis-je moi ? Une lourde pierre à ton cou, sans doute, une maladie incurable, un vieux kimono élimé, effrangé sur les bords, bon à jeter aux ordures sans même un dernier regard ?

Remo soupira.

— Vous êtes mon ami, petit père, vous le savez bien. Et beaucoup plus que ça, vous le savez aussi. Et vous êtes aussi, par moments, un gigantesque casse-bonbons.

Chiun gémit.

— Voilà des paroles qui transpercent le cœur d'un vieil homme ! dit-il et sa voix se brisa. Il ne te suffit pas que je t'aie donné Sinanju ? Que j'aie consacré mes plus belles années à ton entraînement et à ton bien-être ? Ce n'est pas suffisant pour toi ?

Il y eut un bruissement de soie tandis qu'il levait une longue main fragile pour s'y appuyer douloureusement le front, dans un geste dramatique qui eût fait pâlir de jalousie Sarah Bernhardt elle-même.

— J'ai dit que vous êtes mon ami.

— Si je suis ton ami, pourquoi éprouves-tu le besoin d'avoir d'autres amis ?

— Parce qu'elle est une différente sorte d'amie. Aucune loi ne m'interdit d'avoir plus d'un ami. Elle s'appelle Kim Kiley et elle pourrait même vous plaire, si vous lui en donnez un tant soit peu l'occasion.

— Ce n'est pas le moment pour de nouvelles amitiés, dit gravement Chiun, ses yeux noisette empreints de gravité solennelle. C'est le moment du repos pour l'instant. Tu devrais étudier les rouleaux et t'exercer ; rien de plus. Les rouleaux sont reposants. L'exercice est reposant. Les femmes, nous le savons tous, ne sont pas reposantes. Elles sont fourbes et frivoles. D'ailleurs, celle-là a déjà disparu.

Remo ne prit pas la peine de se retourner.

— Elle a dit qu'elle allait se promener le long de la plage pendant que je vous parlais. Elle va revenir.

— La mer va peut-être l'engloutir.

— À votre place, je n'y croirais pas trop.

— À quoi sert un ami si l'on n'écoute pas ses conseils ? Renvoie-la.

— Mais elle vient à peine d'arriver !

— Justement, c'est parfait, dit Chiun en hochant la tête comme s'il était d'accord avec lui-même. Comme ça, elle pourra s'en aller avant d'avoir pris le temps de s'installer. Ensuite, toi et moi, nous passerons de bonnes vacances.

À nouveau Remo se sentit envahi par cette impatience qui bouillonnait en lui. Un désir violent de tout casser le saisit pour le plaisir de voir si les petits bouts des objets seraient plus intéressants

que les objets eux-mêmes.

— Je vais faire un tour sur la plage, dit-il brusquement. Je me suis laissé embobiner par Smitty et par vous pour venir ici. Maintenant, avec Kim pour me tenir compagnie, je vais peut-être passer de bonnes vacances. Réfléchissez, petit père. Vous allez peut-être trouver un moyen de m'épargner la période de cache et puis vous l'écrirez dans vos histoires et pendant les cinq prochains millénaires, Sinanju vous bénira.

— Va, riposta sèchement Chiun. Va donc. Inutile de me dire où tu vas. Je vais rester assis là, tout seul entre mes quatre murs. Dans le noir. Comme une vieille chaussette trouée qui ne vaut même plus la peine d'être reprisée.

Remo jugea préférable de ne pas faire observer à Chiun qu'il ne ferait pas nuit avant au moins quatre heures et tourna les talons.

Les yeux noisette de Chiun suivirent Remo jusqu'à ce qu'il disparaisse derrière la dune de sable blanc. Il regrettait vivement de ne pouvoir faire comprendre le jeu de la cache à Remo, mais Remo n'avait pas été élevé dans le village de Sinanju. Jamais il ne s'était préparé pour le temps où son instinct devrait être plus fort que son esprit et même que son cœur. Remo avait grandi en jouant à un jeu appelé *stickball*. Chiun se demandait à quel grand défi de la vie ce *stickball* pouvait préparer un enfant. Même si on pouvait, comme Remo le prétendait, frapper la balle au-delà de quatre bouches d'égout. Quoi que ça puisse être.

Avec un nouveau soupir, Chiun contempla le rouleau de parchemin. Il ne pouvait rien pour Remo, rien que le surveiller et attendre que le temps de cache soit passé. Ce séjour, pensa Chiun, s'annonçait sous de mauvais augures.

*

* *

Remo regarda Kim venir vers lui, courant dans le rессac, ses cheveux noirs libres et volant au vent, les longues jambes parfaites soulevant des gerbes d'écume. Elle avait un air innocent de garçon manqué avec son pantalon retroussé, les pans de son chemisier flottant derrière elle. Elle ressemblait à la Kim Kiley dont il se souvenait, dans ses films.

— J'ai découvert une grotte extraordinaire ! cria-t-elle de loin, à bout de souffle.

Quelques secondes plus tard, elle se pendit au cou de Remo, l'embrassa légèrement sur la bouche et puis, en le tirant par la main, elle le traîna le long de la plage comme un jouet d'enfant au bout d'une ficelle.

— Je veux vous la montrer ! Le soleil et l'eau forment dès motifs déments, d'une beauté folle, sur le plafond. Ça vaut vraiment le voyage, tellement c'est superbe.

— Vous devriez organiser des visites guidées.

— Vous allez faire la première et la dernière. Une visite unique en son genre, personnalisée, avec toutes sortes de petits à côté très aguichants et sans aucun supplément !

— Ça me plaît bien, ça, dit Remo à qui cela plaisait.

— J'espère bien ! répliqua-t-elle avec un sourire impertinent.

Elle glissa alors son bras sous celui de Remo, se serra contre lui et le conduisit entre les rochers le long d'une étroite bande de sable.

— C'est là ! La voilà !

Elle montrait le fond d'une crique déserte. L'entrée de la grotte était déchiquetée, en forme de gueule ouverte au flanc d'une falaise verticale. Elle semblait leur faire signe, les attirer en son ventre comme quelque monstrueux rapace préhistorique qui, malgré les millénaires, n'avait rien perdu de son appétit.

Chiun trouvait apaisant de parler à quelqu'un qui non seulement l'écoutait mais paraissait suspendu à ses lèvres. Il avait enfin trouvé un homme blanc qui respectait l'âge et la sagesse. Autrement dit, une personne qui n'était pas du tout comme Remo.

— J'ai vu votre ami il y a quelques minutes, dit Reginald Woburn, fils de Reginald Woburn et petit-fils de Reginald Woburn, quand Chiun eut terminé un interminable discours sur l'ingratitude. Il se dirigeait avec une jolie fille vers les grottes, à l'extrémité de l'île.

— Quelle façon navrante d'occuper ses loisirs ! gémit Chiun en soupirant. Se promener sur une plage avec une jolie femme ! Pourtant, s'il voulait m'écouter, nous passerions réellement de bonnes vacances.

— Si j'en parle, c'est simplement parce que ces grottes sont assez dangereuses. Très jolies à marée basse mais un véritable piège mortel quand la marée remonte. Il est pratiquement impossible de nager à contre-courant. On a perdu deux touristes, là, en début de saison. Leurs cadavres ont été découverts dans la matinée, tout gris et enflés. Les poissons leur avaient mangé les yeux, dit Reggie avec un sourire radieux qui allait s'élargissant à la seule évocation de ces macabres détails. C'est ici qu'ils sont morts.

— Un vieux proverbe coréen, dit Chiun. Quand la mort parle, tout le monde écoute.

— Mais je m'inquiète pour vos amis, dit Reggie.

— Pourquoi ?

— La marée pourrait bien les surprendre dans une de ces grottes, répondit Reggie en s'échauffant peu à peu. Quand ils s'en rendront compte, il sera trop tard. Il leur faudra lutter contre une muraille

d'eau, jusqu'aux limites de leurs forces, jusqu'à ce que leurs poumons éclatent. Ensuite ils flotteront un moment, leur corps ballotté au gré des vagues contre les rochers. Et puis les poissons commenceront à les attaquer. Une petite bouchée par-ci, une autre par-là. Ils commencent toujours par les yeux. Ensuite, s'il y a assez de sang dans l'eau, ce sera les requins. Avec leurs énormes mâchoires, ils vous arrachent un membre aussi aisément que vous grignotez une branche de céleri. Et à ce moment-là, la mer deviendra d'un rouge violacé et toute bouillonnante. Une frénésie de ripaille.

Reggie soupira. De petites gouttes de bave s'accrochaient aux commissures de ses lèvres. Son cœur battait comme celui d'un coureur de marathon sur la ligne d'arrivée. Il sentit une chaleur dans son bas-ventre que rien ne pouvait surpasser, pas même le désir sexuel.

— Je vois tout cela très nettement. Ça pourrait très facilement arriver à vos amis.

— Cette femme n'est pas de mes amis, dit sèchement Chiun.

— Et l'homme ?

Chiun réfléchissait.

— Je suppose qu'on peut effectivement mourir de cette façon. Il faudrait quand même être tout à fait stupide.

— Et votre ami ? demanda encore une fois Reggie.

— Remo a de mauvais moments, reconnut Chiun. Mais, même aux pires moments, il n'est pas assez stupide pour mourir aussi stupidement.

CHAPITRE IX

— Ne suis-je pas la plus belle femme que vous ayez jamais rencontrée ? murmura tendrement Kim.

Elle était blottie au creux du bras de Remo, tous deux nus sur le sable chaud de la grotte. Ils contemplaient le fantastique spectacle son et lumière que leur offrait le coucher du soleil dont les rayons multicolores se reflétaient dans l'eau bleue limpide. Il faisait frais et sec dans la grotte et le bruit des vagues qui venaient se fracasser contre les rochers au loin valait toutes les musiques d'ambiance que Hollywood pourrait jamais produire.

Après une longue minute de silence, Kim fronça les sourcils et donna un coup de coude dans les côtes de Remo.

— C'était en principe une question facile ! Et ne me dites pas que vous avez besoin d'y réfléchir !

Remo ébouriffa les cheveux noirs lustrés.

— Vous êtes la plus belle femme que j'aie jamais rencontrée.

Kim sourit.

— C'est ce que tout le monde me dit.

— Qui ça tout le monde ?

C'était un de ces mystères qui intriguaient Remo de temps en temps. Combien de monde fallait-il pour faire un tout-le-monde ?

— Ben, tout le monde, quoi. Les amis, les admirateurs, les impresarios, les producteurs, les metteurs en scène. Et, bien sûr, mes milliers de fans loyaux et dévoués. Je reçois plus de cinq cents lettres par semaine d'admirateurs qui me disent combien ils m'aiment.

— Vous y répondez ?

Remo était curieux. Il ne recevait jamais de courrier. Chiun avait une fois loué, par erreur, une boîte postale à Secaucus, dans le New Jersey, mais tout le courrier qui y arrivait était adressé à Chiun et il refusait de le montrer à Remo.

Kim éclata de rire.

— Répondre au courrier ? Vous êtes fou ? Je n'ai pas de temps à perdre pour ces conneries ! Je ne vais pas m'esquinter à écrire à une bande de ploucs. Il y a des années, au début de ma carrière, j'ai voulu répondre à une lettre d'un de mes adorateurs ; vous savez ce qui s'est passé ?

— Non.

— Je me suis cassé un ongle ! Ça m'a fait un mal de chien et j'ai mis des mois à récupérer des ongles à peu près corrects.

Elle se blottit encore plus près de Remo, ses seins parfaits frôlant son torse. Remo lui prit la main et la porta à ses lèvres pour embrasser le bout des doigts. C'était un geste insignifiant mais il sentit Kim Kiley trembler de tout son corps.

— Ce fut une épreuve abominable, dit-elle. Je ne suis pas suicidaire. Écrire, c'était déjà assez embêtant, mais il y a encore pire ! Vous avez déjà essayé de lécher deux ou trois carnets de timbres ? Ça vous donne l'impression qu'une petite bête velue s'est couchée en rond sur votre langue pour y mourir.

— Alors vous ne répondez pas du tout aux lettres de vos admirateurs ?

— Mais si, bien sûr. Je paye un abonnement à une entreprise qui s'en occupe. La société Veuillez Agréer, Je Vous Prie. Ils traitent le courrier de toutes les grandes stars. Ils ont un immense bureau, rempli de vieilles dames qui passent leur temps à écrire des autographes. C'est un système épatant ! Ils signent tous les trucs sans intérêt et moi je n'ai plus qu'à signer les contrats de mes films. C'est formidable !

— Sans doute. Mais je crois que si quelqu'un m'écrivait une lettre, j'y répondrais moi-même.

— Oui, mais ça c'est vous, ronronna Kim.

Elle sourit à Remo et enroula lentement une de ses longues jambes autour de lui en frottant doucement sa cuisse contre son ventre en un subtil massage caressant. Remo resta parfaitement immobile, souriant comme un gros matou installé au soleil sur le rebord d'une fenêtre.

Finalement, cette connerie de vacances obligatoires, ça pouvait ne pas être si désagréable, après tout, pensait-il. Et il s'abandonna à cette singulière sensation de bien-être qui l'envahissait tout entier. Chiun trouverait sûrement cela très dangereux, et ça devait l'être probablement la plupart du temps. Mais, pour le moment, Remo ne pensait qu'à savourer la chaude texture soyeuse du corps collé contre le sien, qu'à jouir du frôlement des mains caressantes de Kim. Remo s'anima, s'étira et l'attira sur lui. Kim laissa échapper un long gémissement alors que leurs deux corps se fondaient en une flamme d'énergie pure.

Son parfum emplissait les narines de Remo d'une senteur de terre primitive. Il eut une soudaine vision d'un autel de pierre dans une clairière de jungle, d'un soleil filtrant ses rayons dans une végétation luxuriante, de fleurs tropicales éclatantes au bord d'un ruisseau bleu. L'odeur était un mélange enivrant de musc et d'épices.

Doucement, Remo unit leurs corps pour qu'ils ne fassent plus qu'un. Kim poussa un soupir frémissant et le serra convulsivement entre ses bras.

— C'est merveilleux... Je n'ai jamais encore connu ça. Jamais...

— Tais-toi, murmura Remo.

— C'est comme une drogue... C'est trop...

— Chut...

— C'est du vol plané...

— Ne dis rien. Écoute les vagues, souffla Remo.

Entre quelques mèches de cheveux d'ébène, Remo entrevoyait le coucher du soleil. Les brises rafraîchissantes qui envahissaient la grotte étaient lourdes de sel et le doux murmure du ressac s'était transformé en grondement furieux.

— Les vagues m'excitent ! cria Kim, mais sa voix fut couverte par le fracas puissant des brisants.

Elle se cramponna à Remo, son corps souple frémissant comme un roseau sous la brise. Elle entrouvrit ses lèvres pulpeuses et laissa échapper un léger cri, mi-soupir, mi-gémissement dont la note s'éleva soudain, lorsque Remo l'étreignit plus fort, en une longue modulation aiguë qui emplît l'air de la grotte, y flotta un moment et s'éteignit doucement. Alors ils roulèrent enlacés puis, leurs corps soudés l'un contre l'autre, ils s'immobilisèrent une longue minute avant de se dégager et de retomber, inertes, côte à côte sur le sable.

Il la regarda et elle dit quelque chose mais il n'entendit rien. Le bruit de la mer tonnait dans la grotte, évoquant les rugissements de la foule ivre de carnage dans une antique arène romaine.

Remo vit une ombre de peur passer sur l'expression paisible du beau visage de Kim. Alors qu'elle se relevait, il tourna la tête et vit la mer se ruer vers eux en une gigantesque muraille d'eau qui cachait les dernières lueurs du soleil mourant et emplissait l'entrée de la grotte de sa rage menaçante. Elle se précipitait vers eux avec une violence décuplée par l'étroitesse du chenal qui lui offrait l'entrée de la caverne, une force destructrice qui allait les jeter contre les rochers, meurtris, sanglants et brisés, pour pousser un dernier soupir avant que l'eau saumâtre n'emplisse leurs poumons.

Remo se leva et voulut saisir Kim par la main mais, prise de panique, elle avait couru vers le fond de la grotte... Remo lui cria de revenir mais ses paroles se perdirent, noyées par le tumulte de la mer.

Marmonnant un juron, Remo la rattrapa en deux enjambées et la souleva dans ses bras. Elle poussa des cris, elle le bourra de coups de poing, elle se débattit.

Sans y prêter la moindre attention, Remo la saisit fermement et tourna son corps de façon à épouser l'arc de la vague. Au moment où l'eau sombre et froide s'emparait d'eux, d'un formidable coup de talon sur le sol de la grotte, il s'éleva en pivotant dans le flot et s'abandonna à la formidable attraction de la marée. Puis, à l'instant précis où les deux corps, parvenus au faîte de la vague, allaient être violemment projetés contre les rochers déchiquetés du fond de la caverne, Remo, d'un coup de reins puissant, plongea profondément, au-dessous de la

force écrasante de la mer.

Une fraction de seconde avant de toucher le fond, il se redressa souplement et se mit à nager vers l'ouverture. Il n'y avait aucun jour dans la grotte pleine d'eau mais Remo y voyait assez pour se guider dans la direction où la mer était plus claire. Il avait bien manœuvré pour déjouer le piège mortel de la marée mais, ce faisant, il les avait éloignés de l'air pur et de la liberté. Kim continuait de se débattre dans ses bras mais ses mouvements devenaient lents. Remo espéra qu'elle avait assez d'air pour tenir jusqu'à ce qu'ils refassent surface. À en juger par son expression de désespoir, il s'en faudrait de bien peu.

Remo, de toute la puissance de ses jambes, nageait dans l'eau tourbillonnante, au milieu d'un enchevêtrement d'algues, luttant farouchement contre le courant qui les entraînait vers les rochers aux arêtes acérées, ruant contre les bandes de poissons-charognards qui les regardaient passer en ayant l'air de soupeser la qualité de leur prochain festin.

Lorsqu'il parvint enfin à l'entrée de la grotte, il sentit Kim défaillir entre ses bras. Elle avait le teint verdâtre, la figure bouffie et ses yeux semblaient lui sortir de la tête. Nageant en ciseaux, Remo les propulsa tous deux vers l'air et la lumière, sans se soucier de la force du courant qui essayait de les attirer de nouveau dans le piège. Leur tête émergea à la surface clapoteuse et Remo donna une claque dans le dos de Kim. Elle sursauta, toussa et vomit un mélange d'eau de mer et de bile, en respirant à grands coups pour remplir ses poumons privés d'oxygène. Remo la soutint simplement, pendant un moment, au-dessus de la crête de la vague montante. Progressivement, elle se remit à respirer normalement et le rose de la vie revint à ses joues.

— Il me semble que nous devrions renoncer définitivement à fréquenter des grottes, dit Remo. Ça va ?

— Je suis vivante, répondit Kim en se forçant à sourire faiblement. Mais je me sentirai tout à fait bien quand nous serons sur la terre ferme.

— Pas de problème. Allongez-vous, faites la planche et détendez-vous.

Remo l'entoura de ses bras et laissa la marée les porter tous deux vers la plage. Il la souleva hors du ressac fracassant, la porta sur les rochers glissants puis la déposa avec précaution sur le sable blanc.

— J'ai bien cru notre dernière heure arrivée, vraiment, dit-elle. Comment avez-vous fait ?

— Fait quoi ?

— Nagé contre le courant, comme ça. C'est impossible.

— C'est grâce aux miroirs.

— Vous êtes impossible ! dit-elle avec un petit rire.

Elle le prit par le cou et le serra contre son corps. La soirée était

douce mais il la sentit grelotter.

— Nous ferions mieux de rentrer, dit Remo. Je crois que nous avons largement profité de cette journée de vacances. D'ailleurs, je ne sais pas quelles sont les habitudes vestimentaires dans le coin, mais je doute fort qu'une main bien placée et une paire de coquillages puissent faire l'affaire.

— Je ne demande qu'à rentrer, murmura-t-elle en claquant des dents, le corps couvert de chair de poule.

Un bras autour des épaules tremblantes de Kim, Remo la conduisit le long de la plage obscure. Il y avait de la lumière dans le bungalow. Chiun était assis par terre, en tailleur, plongé dans l'étude d'un de ses rouleaux. Quand Remo fit entrer Kim par la porte-fenêtre ouverte, il leva les yeux et grogna :

— En général, je préfère que les personnes qui me rendent visite soient habillées. Surtout les blancs.

— Nous étions dans une des grottes au bout de la plage, expliqua Remo. Et puis la marée est montée et nous y a pris au piège. Ça n'a pas été commode d'en sortir à la nage.

Chiun secoua la tête.

— J'ai entendu dire que ces grottes sont dangereuses. Plusieurs personnes s'y sont noyées, en général c'était des personnes qui n'avaient pas suffisamment prêté attention à l'environnement. Les gens sont facilement distraits par de petites choses futiles. Je ne critique pas, note bien, dit-il en croisant les bras. Je ne critique jamais. C'est une de mes plus remarquables qualités, quelle que soit ta stupidité, je n'en parle jamais.

— Et vous continuez avec insistance à ne pas y faire la moindre allusion, grommela Remo. Faut que je fasse quelque chose.

Il disparut dans la salle de bains et revint avec une serviette nouée autour des reins et un peignoir de bain sur le bras. Le peignoir portait l'écusson de Del Ray Promotions sur la poche et il était cinq fois trop grand pour Remo. La direction l'avait fait apporter après la destruction intempestive et totale du massif d'aloès par Remo. Kim enfila le peignoir qui tomba autour d'elle comme une tente sans piquets. Mais Remo trouva que cela lui allait à ravir.

Chiun continuait d'expliquer qu'il ne critiquait jamais le stupide Remo qui était stupide, agissait stupidement et menait une vie stupide.

— Chiun, voici Kim Kiley.

— Ravie de vous connaître, dit Kim en lui décochant un sourire enjôleur, un de ses sourires qui faisaient fondre les cœurs des amateurs de cinéma du monde entier.

— Naturellement, on est ravi de me connaître, répliqua-t-il en coréen.

Il inclina la tête d'un demi-centimètre. À Sinanju, c'était une forme de salutation employée pour reconnaître la présence de lépreux, de percepteurs et de trafiquants de têtes de poissons avariées.

Pour reconnaître leur présence mais ignorer totalement leur existence. Une nuance délicate de l'étiquette de Sinanju que Remo connaissait bien. Il s'éclaircit la gorge.

— J'ai pensé, comme nous avons tant de place, que nous pourrions accueillir Kim pendant quelques jours. Vous remarquerez à peine sa présence.

— *Nous* la remarquerons, déclara Chiun en insistant sur le pluriel. Ce n'est pas une bonne solution. Nous ne pouvons pas la laisser s'installer ici, avec nous.

— Nous parlions justement de votre célèbre générosité, dit Remo.

— Justement, c'est là le drame, répliqua Chiun. Quand on est généreux, tout le monde abuse de vous. Vous donnez un petit peu par ici, un petit peu par là et tout à coup, on se retrouve à la rue avec un kimono en guenilles et une sébile de mendiant.

— Kim vient de Hollywood, révéla Remo. C'est une star de cinéma. Chiun leva les yeux sur elle, brusquement très intéressé.

— Est-ce que vous avez joué dans *Ainsi tournent les Planètes* ?

— Beurk ! Un feuilleton ? Jamais ! Je refuse tous les feuilletons.

Chiun pinça les lèvres, dégoûté par le dégoût de Kim.

— Connaissez-vous Barbra Streisand ? demanda-t-il, citant son Américaine préférée.

— Non. Pas personnellement.

— Et Cheeta Ching ? demanda Chiun, citant sa speakerine préférée.

— Non, pas du tout.

— Et Rad Rex ? demanda Chiun, citant sa vedette préférée des feuilletons télévisés.

— Ah lui, bien sûr ! C'est un pédé.

En Coréen, Chiun ordonna :

— Remo, fais-moi sortir d'ici cette imposture vivante.

Puis il se replongea dans ses rouleaux.

— Je crois que je ferais bien de vous trouver une chambre, Kim.

— J'aimerais mieux rester avec vous, susurra-t-elle.

— Moi aussi, mais Chiun pense que ce n'est pas une bonne idée.

— Vous lui obéissez toujours ?

— La plupart du temps.

— Pourquoi ?

— Parce que la plupart du temps, il a raison.

— Je ne connais pas de domestique qui ait souvent raison ! déclara Kim Kiley.

— Chiun n'est pas un domestique.

— Ah bon, je croyais. Les maîtres d'hôtel chinois font fureur sur la Côte, en ce moment. Ils travaillent dur et généralement pour un salaire de misère. En plus, ils sont très décoratifs, allant et venant avec leurs souliers de feutre comme des gnomes. Croyez-vous que votre ami serait intéressé par une bonne place logé nourri ?

— Non. Je ne le crois pas du tout, dit Remo en riant.

Il essaya d'imaginer Chiun en bonne à tout faire, l'aspirateur dans une main, un plateau de petits fours et de canapés dans l'autre. Cela lui parut hautement improbable, voire même tout à fait incongru. Aussi quand il jeta un coup d'œil mi-rieur, mi-penaud sur Chiun, le vieux Coréen lui jeta, en articulant chaque mot :

— Dehors. Fais-moi sortir cette chose blanche d'ici !

— Je vais m'occuper de votre chambre, promit Remo.

Il pressa un bouton sur le mur, attendit et, en moins d'une minute, trois hommes en blanc à large ceinture rouge apparurent. Ils avaient l'air nerveux parce qu'ils étaient nerveux. Ils avaient déjà rencontré Remo lors de certaines vicissitudes de service.

— Monsieur a sonné ? demandèrent-ils en chœur.

— Oui. J'ai besoin d'une chambre pour Miss Kiley.

— Une chambre, monsieur ?

— Oui, une chambre. Vous savez, un de ces espaces avec quatre murs autour.

Le trio savait qu'il n'y avait pas une chambre de libre, ni dans le Village Del Ray, ni non plus dans toute l'île. On était en pleine saison touristique et il n'y avait plus une seule chambre. Il y avait bien un grand placard à balais au dernier étage du *Bahamia*, mais ils préféraient ne pas penser à ce qui leur arriverait s'ils le proposaient à ce client-là.

Pour le moment, il n'y avait dans tout le complexe qu'un seul appartement vide : la suite du sénateur. La suite du sénateur était meublée d'incalculables antiquités, les murs étaient couverts de Rembrandt, de Van Gogh et de Picasso. Le sénateur disposait en outre d'une cave personnelle ; il avait même son propre jacuzzi.

Le sénateur n'autorisait personne à pénétrer dans sa suite permanente, pas même le personnel local. Il envoyait sa propre femme de ménage allemande une fois par semaine, en jet privé, pour épousseter les précieux vases Ming et tapoter les coussins. Si jamais on apprenait qu'ils avaient cette fille dans cet appartement, ils étaient foutus, ils perdraient leur place, seraient soumis à un contrôle fiscal et finiraient tristement leur existence, oubliés, au fond d'un cachot humide.

Mais s'ils disaient non à Remo...

Le sénateur était à Washington et la femme de ménage ne viendrait pas avant cinq jours.

— Nous allons l'installer dans la suite du sénateur, annonça en chœur le trio.

Remo sourit.

— Ça me paraît très bien.

— C'est bien. C'est ce que nous avons de mieux.

— Et puis je meurs de faim, déclara Kim. Je voudrais un petit encas.

— Tout ce que mademoiselle voudra.

— Un filet de bœuf bien saignant. Bleu. S'il n'y a pas un peu de sang dans l'assiette, il sera trop cuit. Et je veux une pomme de terre au four pour l'accompagner, avec de la crème fraîche, et une grande salade verte bien assaisonnée. Vous me mettez aussi une bouteille de bourgogne, de votre plus vieux millésime.

— Ce monsieur dînera avec madame ?

— Eau fraîche et riz, dit Remo.

— Bien collant et compact, entonna le trio. Comme vous l'aimez.

Ils le regardèrent, quêtant son approbation et il hocha la tête en souriant. Chiun marmonna en coréen, pour les seules oreilles de Remo :

— Très bien. Va-t'en. Va regarder cette grosse vache s'empiffrer de viande de vache morte.

— Volontiers.

Si Chiun voulait être seul, qu'il reste seul. Remo n'avait pas demandé à partir en vacances, on l'avait obligé. Et maintenant qu'il commençait à les apprécier un petit peu, il n'allait pas laisser Chiun lui pomper l'air. Si seulement il pouvait se débarrasser de cette espèce d'agitation impatiente qui la dérangeait comme un repas mal digéré ! Il croyait l'avoir perdue, pendant un moment, dans la grotte avec Kim avant l'arrivée de la marée, mais la sensation revenait, aussi indécrottable que l'odeur de la mort.

— Nous allons vous montrer tout de suite l'appartement du sénateur, proposa le personnel.

Kim les suivit, son peignoir immense traînant derrière elle comme une robe de mariée en tissu éponge. Remo s'arrêta un instant sur le seuil et dit :

— Bonne nuit, petit père.

— Mouais, marmonna Chiun sans lever les yeux de son rouleau de parchemin étalé. Mais je te préviens, si tu reviens en empestant la viande de vache morte, tu iras dormir sur la plage.

— Je crois que je n'aurai aucun mal à trouver un endroit pour dormir, répliqua Remo en souriant.

CHAPITRE X

Reginald Woburn, fils de Reginald Woburn et petit-fils de Reginald Woburn, trempa une lèvres prudente dans son verre de jus d'orange, eut un haut-le-cœur et recracha tout aussitôt. Luttant contre la nausée, il piqua sa fourchette dans deux petits morceaux de bacon bien grillés mais ne put se résoudre à les porter à sa bouche. Il savait que le bacon était parfait, exactement comme il l'aimait, mais pour le moment ça ne le tentait pas plus qu'un cancer incurable au poumon.

Quant aux œufs, c'était encore pire. Ils étaient deux, cuits au plat, nichés au centre de l'assiette entre les tranches de bacon, mais ils le regardaient comme deux yeux accusateurs aveugles, d'un jaune laiteux. Il croyait presque les entendre parler :

— Reginald, tu as encore échoué. Quel piètre héritier tu fais ! Tu es un raté.

Reggie renversa violemment la table de son petit déjeuner. Elle tomba sur le tapis dans un grand fracas de verre et de vaisselle cassés. Des fragments de petit déjeuner volèrent partout en éclaboussant tout.

Reggie repoussa sa chaise et courut dans les buissons, secoué de spasmes, la gorge contractée, inondée de bile amère répugnante. Il essaya de vomir mais son estomac était aussi vide qu'une tombe fraîchement creusée.

Il n'avait rien pu avaler depuis le soir où il avait appris que le dénommé Remo avait échappé à l'ancre de la mer.

Pourtant, cette fois, il ne s'agissait plus de deux Indiens bons à rien ou d'une bande de tueurs maladroits et surpayés. Il s'agissait de la mer, de cette sacrée bon Dieu de mer. Froide, impitoyable, assez puissante pour avaler des flottes entières.

Mais pas Remo. Non, la mer était capable d'engloutir *le Titanic* comme un cocktail de crevettes sauce diable, mais Remo remontait tranquillement du fond des océans déchaînés et abordait sur la plage sans plus de mal que s'il avait barboté dans le petit bain d'une piscine. Et avec une fille accrochée à ses basques, ce qui rendait l'exploit encore plus inconcevable.

Reggie se releva et épousseta les genoux de son pantalon de flanelle blanche. Ses mains tremblaient comme s'il sortait de trois jours d'orgie au Polo Club, gavé d'alcool et de femmes.

En marchant lentement, voûté comme un vieillard aux membres douloureux, il retourna dans le petit pavillon de jardin et s'écroula dans un fauteuil de rotin. Tout au fond de lui-même, là où son cœur

aurait dû se trouver, il savait ce qui n'allait pas. Le tremblement des mains, l'estomac dérangé, ce n'était que les symptômes du mal. Et ce mal, il le connaissait, c'était la peur, une terreur ancestrale et plus noire que la nuit qui le rongerait, le consommait en grandes bouchées affamées. Bientôt, il ne resterait de lui qu'une enveloppe sèche et vide comme une vieille outre, il n'y aurait plus de Reggie Woburn sous la mince pellicule de peau.

Était-il possible que la septième pierre se trompe ? Ces deux êtres étaient-ils invincibles ? Ou n'avait-il pas encore compris le message de la pierre ?

Il avait été persuadé que la mer goberait la « prune » nommée Remo, tellement certain qu'il l'avait considéré comme un fait accompli. Mais la mer, si puissante qu'on ne pouvait pas même l'embaucher pour faire votre travail, l'avait trahi. Et que restait-il d'autre ? Il devait y avoir autre chose, surtout maintenant que les deux « prunes » étaient de nouveau réunies. Mais alors qu'il réfléchissait, assis là, aucune nouvelle idée ne lui vint. Il devait absolument se ressaisir, trouver quelque chose de grand, d'important, pour prouver qu'il était non seulement un homme, mais le premier-né du premier-né de la branche aînée de Wo et, par conséquent, un prince.

Ses réflexions furent interrompues par un chant. C'était un chant joyeux, une voix forte, sonore, féminine et gaillarde, avec l'accent des îles. La brise de la mer apportait la chanson de la plage, une chanson de bonheur, célébrant l'amour et la vie, pas du tout le genre de mélodie que Reggie était d'humeur à entendre.

En allongeant le cou, il vit arriver en se dandinant un énorme personnage, une Noire vêtue d'une robe de cotonnade aux couleurs vives qui la saucissonnait. Elle était pieds nus et les ongles de ses orteils étaient peints d'un surprenant rose fluorescent. Elle était coiffée d'un madras rouge vif et, dessus, était posé un immense échafaudage branlant de paniers tressés.

Elle avançait sur la plage ensoleillée en chantant et lorsqu'elle arriva à la hauteur du pavillon de jardin, elle aperçut Reggie et se tut brusquement pour lui adresser un grand sourire.

— Mary Paniers à votre service, dit-elle. Tout le monde me connaît. Je fabrique les plus beaux paniers des îles et probablement du monde entier ; des petits paniers et des grands paniers et aussi des paniers de taille intermédiaire, tous de différentes couleurs, de différentes formes. Vous voulez quelque chose de spécial, je vous le tresse. Un seul jour d'attente. Demandez à n'importe qui, tout le monde vous dira que les paniers de Mary Paniers sont les meilleurs. Les plus beaux.

Elle s'interrompt à la fin de son discours publicitaire souvent répété et regarda Reginald Woburn, fils de Reginald Woburn et petit-

fil de Reginald Woburn, en espérant une réaction encourageante.

— Montrez-les-moi donc, dit-il avec un petit sourire.

Il ouvrit la petite grille de fer forgée enfouie dans la verdure et recula quand Mary Paniers y insinua son imposante personne. Elle perdit un peu le sourire en apercevant la table renversée, la vaisselle cassée, les morceaux d'œufs glaireux où des mouches bleues bourdonnaient. Il se passait de drôles de choses, ici. Des choses anormales. Mais son angoisse se dissipa rapidement. Elle leva les yeux. Le soleil était toujours là, bien au milieu du ciel comme toujours, et elle sourit de nouveau à Reginald Woburn, en remarquant ses vêtements admirablement coupés, le luxe de la gloriette et le beau jardin remontant vers la belle maison sur la colline.

— Faites-moi voir le vert et blanc, là, au milieu de la pile, demanda Reggie.

— Vous avez l'œil pour la qualité, vous ! approuva Mary Paniers.

D'un mouvement rapide et avec une grâce étonnante, elle transféra la pile branlante de sa tête sur le sol, se pencha et sépara adroitement le panier indiqué, sans faire tomber les autres. Reggie, penché sur elle, souriait aussi alors que sa main se refermait sur le couteau de son petit déjeuner, ramassé dans les débris dispersés du repas.

Tout à coup, Reggie se sentit très bien. La peur qui le rongait se dissolvait et c'était comme si elle n'avait jamais existé. À sa place, il y avait une bonne sensation de chaleur, de joie anticipée. De quoi avait-il bien pu avoir peur ?

— Et voilà ! s'exclama Mary Paniers en brandissant le joli panier vert et blanc.

— Et voilà, dit Reggie, toujours souriant.

Le soleil étincela sur la fine lame alors qu'il la plongeait dans l'opulente poitrine. Du sang jaillit autour de l'acier et Mary Paniers poussa un cri perçant. Reggie l'allongea par terre et continua de fourrager à l'intérieur du buste avec son couteau.

Elle se débattit pendant quelques instants, essaya de désarçonner son adversaire, mais, rapidement, Mary Paniers ne bougea plus.

Reggie ne s'était jamais senti mieux. Brusquement il eut faim. Il se releva et contempla le cadavre de Mary Paniers. Et puis il se rappela une chose qu'il avait entendu dire autrefois : qu'à l'intérieur de toute très grosse personne, il y avait une personne mince qui rêvait de sortir.

Il s'accroupit de nouveau à côté d'elle, leva le couteau et entreprit de prouver cette hypothèse.

Cela fait, il décrocha son téléphone et appela la police.

— Pouvez-vous m'envoyer quelqu'un ? demanda-t-il gaiement. Il y a une femme morte qui prend toute la place dans ma gloriette.

Le sergent arriva une heure plus tard. Il contempla le carnage avec

un calme professionnel.

— Pas de flèche dans le cœur, c'est donc pas un crime, déclara-t-il. Mort naturelle, c'est sûr. D'ailleurs, jamais de crime ici, rien que du surf, du soleil et du bon temps. Un vrai paradis.

— Absolument, approuva Reggie en désignant de la tête les restes épars de Mary Paniers. Si ça ne vous dérangeait pas trop de me débarrasser de tout ça, je suis un peu à court de personnel.

— Pas de dérangement. Je vais la ramasser pour vous, dit le sergent en tirant de sa poche un grand sac-poubelle roulé serré. Ma trousse lieu-du-crime. Je ne vais jamais nulle part sans elle. C'est pratique quand ces morts naturelles sont salissantes, comme celle-là.

— Très pratique, assura Reggie.

— Allez vous reposer. Je m'occupe de vous nettoyer tout ça.

À genoux sur le tapis imbibé de sang, le sergent fourra les petits bouts de Mary Paniers dans le sac, avec tout l'enthousiasme d'un gosse des faubourgs invité par erreur à dénicher des œufs de Pâques dans les jardins de la Maison-Blanche.

Les suites de la mise à mort n'avaient aucun intérêt pour Reggie. Il ramassa un croissant qui avait atterri sur la pelouse et, en mâchant distraitemment, il sortit par la grille et descendit sur la plage. Une agréable brise fraîche soufflait de la mer. Des mouettes planaient et plongeaient dans l'eau bleue limpide. Les vagues soyeuses venaient lécher doucement le sable et les rochers.

Reggie s'assit sur une pierre plate au bord de l'eau. Il redevenait lui-même et son esprit put à nouveau se concentrer sur le problème des deux « prunes ». Il pouvait maintenant songer à eux sans terreur. Il éprouvait une sensation merveilleuse, la sensation d'être en paix avec lui-même.

Le soleil chaud sur sa figure, il se pencha pour dessiner sur le sable mouillé du bout de son index rouge de sang. Sans avoir pleinement conscience de ce qu'il faisait, Reggie commença à gribouiller des signes qui ressemblaient aux anciens caractères runiques. Un simple mot apparut, gravé dans le sable, un mot écrit dans une langue qu'il reconnut immédiatement. C'était la langue de Wo, la langue qui reliait tous les descendants du prince Wo. Et il reconnaissait le mot, un ordre bref qui était remonté vers son index du plus profond de son subconscient. En souriant, Reggie se leva et regarda le mot sur le sable. C'était un appel, un ordre lancé à tout le clan dispersé des Wo.

Cet unique mot était « VENEZ ».

*

* *

Reggie envoya ce message aux recoins les plus éloignés de la terre.

À Nairobi, la tribu Wosheesha renonça au rite sacré de la chasse de la moisson pour emballer ses sagaies et ses lanières de cuir. À Hokkaido, au Japon, le clan Woshimoto prépara ses kimonos de cérémonie et rendit une dernière visite aux tombes de ses ancêtres. À Manchester, en Angleterre, les Wooster firent leurs bagages et laissèrent un mot pour le laitier. Les Wogrooth des Pays-Bas confièrent leurs champs de tulipes à un voisin tandis que les Duwopont, de Paris, fermaient leur prospère petit café de la Rive gauche.

Deux jours plus tard, les descendants du prince Wo convergèrent dans la matinée sur l'île de la Petite Exuma.

Alors que l'horloge dans la tour du palais du gouvernement carillonnait midi, Reginald Woburn, fils de Reginald Woburn et petit-fils de Reginald Woburn, se leva de sa chaise, à l'extrémité de la longue table de banquet et s'adressa en ces termes à ses convives qui l'écoutèrent avec la plus grande attention :

— Vous êtes tous les bienvenus, leur dit Reggie. Vous êtes venus de loin et de près pour répondre à mon appel et maintenant nous voilà tous réunis, tous les descendants du prince Wo. C'est un moment de réjouissances, un jour de fête, mais ce n'est pas la seule raison pour laquelle vous avez fait tant de kilomètres. Nous sommes ici rassemblés pour mener à bien une noble entreprise qui rétablira, une fois pour toutes, notre noble maison à sa place d'honneur. Nous sommes ici pour nous unir contre un même ennemi. Nous nous unissons pour le bannir à jamais de la surface de la terre.

— Qui est ce grand ennemi ? demanda Maui Wosheesha.

Sa voix avait la force tranquille du lion glissant silencieusement dans la savane. Ses bracelets d'or et d'argent tintaient mélodieusement alors que sa large main serrait la hampe de sa sagaie à la pointe d'acier.

— Vous souhaitez le voir ? demanda Reggie. Vous désirez entendre son nom prononcé à haute voix ?

— Montre-nous l'homme et donne-nous le *nom*, exigea Hirako Woshimoto.

Il y eut un léger bruissement de soie quand ses doigts se posèrent sur la poignée de son sabre de samouraï.

— L'homme s'appelle Remo. Et si vous voulez le voir, vous n'avez qu'à regarder sous votre assiette.

Un murmure en douze langues accompagna le cliquetis des assiettes retournées. Sous chacune, il y avait une photo de Remo, la même pour tous, qui le représentait dans le vilain costume grisâtre qu'il portait lors de la conférence de presse présidentielle. L'objectif l'avait surpris au moment où il lançait un carnet, qui avait tranché du bras de Du Wok la main armée d'une épée.

— Sa tête est à moi ! cria Ree Wok.

— À moi ! glapit Maui Wosheesha.

— C'est la mienne ! protesta Hirako Woshimoto.

Reginald Woburn les fit taire en levant la main.

— Qui tuera cet homme ? hurla-t-il.

— Moi ! Moi !

Cent voix, douze langues, lui répondirent en chœur, faisant vibrer les vitres de l'immense salle de réception.

Reginald Woburn sourit puis son regard fit lentement le tour de la table en se posant sur chaque homme à tour de rôle.

— Celui qui le tuera se verra récompensé d'un insigne honneur.

— Quel est cet honneur qui sera le mien ? demanda Hirako.

— Celui qui tuera cet homme aura le droit d'en tuer un autre.

— Qui ?

— La bête immonde, répondit Reggie, l'assassin coréen qui a chassé le prince Wo vers ce rivage. Car le jeune Remo est son disciple et la septième pierre nous dit que tous deux doivent mourir.

CHAPITRE XI

— Fais bien attention, maintenant, dit Chiun. Un esprit vagabond n'amasse que de la mousse.

— Mais non, c'est une pierre qui roule, dit Remo, et je fais attention. Je fais toujours attention.

— Tu en sais encore moins sur l'attention que sur la sagesse. Une pierre qui roule n'amasse pas de mousse. Un esprit vagabond amasse toute la mousse. C'est très différent, répliqua Chiun.

— Puisque vous le dites, petit père.

Remo sourit à son maître qui se détourna, agacé. Chiun se faisait du souci pour Remo. Le temps de sa cache n'était toujours pas terminé et il avait perdu le contact avec lui-même et avec sa raison d'être. En ce moment, il ne faisait que des choses innommables avec cette menteuse qui se faisait passer pour une actrice et qui ne connaissait même pas Barbra Streisand, preuve que Remo n'allait pas bien du tout.

Chiun devait implorer Remo pour qu'il vienne à ses séances d'entraînement.

— Observe avec attention, maintenant.

— J'observe. Est-ce que c'est une épreuve pour voir combien de temps je vais tenir le coup avant de m'écrouler d'ennui ?

— Ça suffit, gronda Chiun.

Ils étaient sur la plage d'une crique déserte, du côté désert de l'île. Il n'y avait pas d'immeubles ni de villas pour abîmer le paysage, pas de touristes pour polluer le sable blanc de la plage, pas de bateaux de plaisance pour gâcher la ligne d'horizon lointaine. Un fort vent de sud-ouest ridait la surface bleue de la mer et atténuait l'écrasante chaleur du soleil de midi.

Chiun marcha jusqu'au bord de l'eau et jeta un coup d'œil par-dessus son épaule pour s'assurer que Remo l'observait. Puis il s'avança dans l'écume du ressac. En faisant son premier pas, il commença à balancer les bras le long de son corps, les doigts pointés vers le bas. Il fit cinq pas, en remuant toujours les bras, et encore cinq autres. Ensuite, il fit demi-tour et revint se planter devant Remo.

— Alors ? demanda-t-il.

— C'est ça la leçon d'aujourd'hui ? Vous regarder vous promener dans l'eau ?

— Non, la leçon d'aujourd'hui est la même que celle de tous les jours : elle enseigne que tu n'es qu'un imbécile. Est-ce que tu m'as vu

marcher dans l'eau ?

— Naturellement. Je vous ai dit que je faisais bien attention.

— Alors regarde mes sandales.

Chiun tendit vers Remo une maigre jambe jaune.

Le kimono de soie rouge foncé glissa sur l'arête aiguë de son tibia.

Remo examina la sandale offerte et se pencha pour la toucher. Elle était sèche, parfaitement sèche. Et pourtant il venait de voir Chiun faire dix pas dans l'océan.

— Comment avez-vous fait ça ?

— Si tu avais vraiment fait attention, tu le saurais. Alors cette fois, regarde bien. Mais avec tes yeux et ton esprit ouverts et ta bouche fermée, s'il te plaît.

Chiun répéta sa courte promenade dans l'eau et cette fois Remo remarqua que le balancement des bras le long du corps de Chiun exerçait une pression qui repoussait littéralement l'eau de part et d'autre de ses jambes. Lorsque Chiun revint, il demanda :

— Tu as vu ?

— Certainement. Savez-vous que Moïse avait réussi un coup semblable autrefois ? Ça lui a valu cinq livres dans la Bible.

Voyant que Chiun n'avait pas envie de rire, il se hâta d'ajouter :

— D'accord, Chiun, ça m'a beaucoup plu. C'était vraiment plaisant.

— Plaisant ? glapit Chiun. Une promenade dans un jardin, c'est plaisant. Une bonne tasse de thé, c'est plaisant. Des sous-vêtements propres, c'est plaisant. Ceci ? C'était spectaculaire !

— D'accord, d'accord, Chiun. C'est formidable. Ça ferait un tabac à la fête du village.

— Ne sois pas condescendant avec moi, espèce de chose blanche. C'est avec ce procédé plaisant que Wo Lee, le Presque Grand, a un jour échappé à un roi cruel en courant à travers un bassin plein de poissons mangeurs d'hommes.

— Vous avez dit Wo Lee, le Presque Grand ?

— Oui. Nul autre.

— Pourquoi est-ce qu'il était presque grand ? demanda Remo.

— Parce qu'il a eu le malheur de choisir un élève qui ne faisait pas attention.

— Ah, ça va, ça va, ça suffit. Je fais attention. Je ne vois pas d'intérêt particulier à partager les eaux, c'est tout.

— Je pensais que ça te serait particulièrement utile, depuis que tu as pris l'habitude de traîner dans des grottes humides avec des inconnues. À toi, maintenant.

Au moment où Remo marchait vers le bord de l'eau, il s'entendit appeler d'une voix douce, agréablement familière. Il se retourna et vit Kim Kiley sur une des dunes couronnées d'herbes folles. Son maillot de bain turquoise moulait son corps admirable.

— Je vous ai cherché partout ! dit-elle. Qu'est-ce que vous faites tous les deux, de ce côté de l'île ?

— Rien, marmonna Chiun. Surtout lui.

— Allons nous baigner, alors. L'eau me paraît merveilleuse !

— Bonne idée, répondit Remo. Je m'entraînerai plus tard, Chiun, je vous le promets.

— Espérons que plus tard ne sera pas trop tard.

— J'ai apporté une planche de surf. Nous pourrions nous en servir chacun à notre tour.

Elle montra l'herbe rêche sur laquelle était posée une longue planche en fibre de verre bleue et blanche.

— Je vais y aller la première, dit-elle. Je dois rapporter la planche avant quatre heures.

— Allez-y, grogna Chiun. Prenez mon tour aussi. Et celui de Remo.

— Vous êtes mignon, susurra-t-elle.

— Exactement ce que j'allais dire, murmura Remo.

Kim porta la planche et s'élança gracieusement dans la vague écumante. Après avoir franchi la crête de la suivante elle s'assit sur la planche et pagaya des mains vers le large.

— C'est impossible, gémit Chiun. Comment peut-on travailler sérieusement avec toutes ces distractions ?

— Les distractions sont la raison d'être des vacances, répliqua Remo. Et d'abord, Kim n'est pas toutes les distractions. Elle n'en est qu'une.

— Il en suffit d'une pour te faire négliger ton entraînement.

La réplique de Remo fut coupée net par un appel au secours. C'était Kim qui lançait un cri plaintif que le vent du large apportait. Remo s'abrita les yeux et l'aperçut, minuscule point dans le lointain. Sa tête émergeait à peine. Ses bras se cramponnaient à la planche glissante qui faisait des bonds, fouettée par le vent et le clapot des courtes vagues.

Remo courut, plongea et nagea vers elle, à grandes brassées puissantes qui avalaient la distance qui les séparait. Il éprouvait une exaltante sensation de liberté. Il n'avait pas pu se concentrer durant la brève séance d'entraînement ; à cause de cette agitation impatiente qui le tenaillait, dont il n'arrivait pas à se débarrasser depuis deux semaines. Mais là, dans la mer, il se sentait bien mieux.

Relevant la tête, il regarda par-dessus les crêtes blanches et aperçut Kim au moment où elle lâchait la planche en lançant un dernier appel au secours. Puis elle coula et disparut dans les ondes.

Remo glissait maintenant dans le courant en nageant non comme un homme, mais comme Chiun le lui avait appris, à la manière des poissons. Quand il atteignit l'endroit où Kim avait coulé, il plongea. Même à cette distance de la côte, l'eau était limpide comme du cristal.

Mais il ne vit aucune trace de Kim. Où était-elle ? Il plongeait plus profondément quand il sentit une légère pression de l'eau derrière lui. Il se retourna, s'attendant à voir apparaître Kim, mais se trouva soudain emprisonné dans un vaste filet. Le filet l'enveloppa, le recouvrant de tous côtés comme s'il était pris dans une gigantesque toile d'araignée. Il se débattit pour se libérer mais, plus il se débattait, plus son corps s'emmêlait dans le filet qui s'accrochait à ses bras, à ses jambes et se resserrait autour de lui. Sa vue était brouillée par les fines mailles renforcées de métal. Chaque mouvement ne servait qu'à le ligoter davantage.

Il ressentit une brusque panique, pas pour lui mais pour Kim. Elle avait besoin de lui. Ce truc-là n'était qu'un filet, se dit-il, un outil de pêcheur. Pas de quoi en faire toute une histoire. Il allait déchirer le filet et poursuivre ses recherches.

Sur la plage, Chiun regardait l'ombre d'une feuille de palmier. Sa longueur lui disait que deux minutes s'étaient écoulées depuis qu'il avait vu la tête de Remo disparaître sous les vagues. Chiun se dit qu'il allait bientôt rentrer au bungalow. La journée avait été épouvantable et une tasse de thé serait la bienvenue.

Remo saisit le filet à pleines mains et sentit qu'il lui échappait. Il essaya encore, sans plus de succès. Agité par le courant violent, le filet ne cessait de flotter hors de portée de ses mains et ses efforts ne faisaient que le resserrer autour de lui. Il en était complètement enveloppé, maintenant, comme d'un linceul mouvant.

Chiun soupira. Il jeta un coup d'œil sur sa droite et vit Kim Kiley sortir en courant du ressac sur le sable de la plage, vers le grand hôtel du Village Del Ray. Même cette femme avait assez de bon sens pour sortir de l'eau. Il y avait six minutes maintenant, d'après l'ombre du palmier qui s'allongeait sur la plage, que Remo barbotait sous l'eau. Chiun n'avait pas l'intention de passer la journée à l'attendre. Il patienterait encore un petit moment et puis il rentrerait seul au bungalow. Si Remo avait envie de faire l'imbécile dans la mer jusqu'au soir, c'était son affaire. Chiun voulait une tasse de thé. Était-ce trop demander ?

Remo commença à éprouver un léger étourdissement, l'avertissant qu'en se démenant ainsi il gaspillait son oxygène. Alors que le filet serré glissait sur sa figure, il distingua une silhouette qui nageait vers lui.

Kim, pensa-t-il. Il avait plongé pour la sauver et c'était elle, maintenant, qui allait le tirer de là.

Mais quand le nageur s'approcha et que Remo le distingua mieux, il vit que ce n'était pas Kim mais un individu en tenue d'homme-

grenouille.

Et il avait une épée à la main.

Le plongeur tourna autour de Remo en manœuvrant pour se mettre en position. L'eau limpide ondula quand la fine lame se darda. Elle passa à travers les mailles, droit vers la poitrine sans protection de Remo. Il se jeta de côté et il s'en fallut d'un centimètre que l'épée n'entaille sa cage thoracique.

L'homme-grenouille ramena son épée et se prépara à porter un nouveau coup. Remo se tordit sur lui-même mais pas tout à fait assez vite et cette fois la pointe affûtée comme un rasoir lui égratigna l'épaule. Ce n'était pas grave mais il y avait un peu de sang qui, tôt ou tard, attirerait des requins.

Ce n'était pas, se dit Remo, de si bonnes vacances, finalement.

Tenant maintenant son épée à deux mains, l'homme-grenouille se rua sur Remo, d'en haut. Luttant contre l'étranglement du filet, Remo s'élança à la renverse. Il sentit le froid de l'acier qui frôla sa joue comme une caresse, un avant-goût de ce qui ne tarderait pas à lui arriver. Il savait qu'il ne pourrait plus tenir bien longtemps. Il avait l'impression d'avoir la tête légère comme un ballon d'enfant.

Quand il le fallait, Remo était capable de vivre pendant des heures avec l'oxygène emmagasiné dans son corps. Mais cela exigeait l'immobilité la plus complète. Or, il n'en était pas question pour le moment, avec cet homme-grenouille qui s'obstinait à l'attaquer de toutes parts. Il sentait maintenant une brûlure dans la partie inférieure de ses poumons. Depuis combien de temps était-il sous l'eau ? Une vie entière, lui semblait-il. Non. Dix-neuf minutes. Il pouvait encore tenir, se dit-il résolument.

Vingt minutes et Chiun ne pouvait comprendre ce qui retenait Remo. Peut-être était-il sorti de l'eau à son insu, peut-être était-il de retour au bungalow, en train de préparer le thé.

Remo pivota en s'arquant mais la lame l'égratigna encore. Il lui avait fallu déployer presque toute son énergie pour éviter le coup et le filet continuait de se resserrer autour de lui en restreignant de plus en plus ses mouvements. Ses poumons menaçaient d'éclater ; il avait des éblouissements. Tout serait bientôt fini. Il voyait le rire carnivore du plongeur, déformé par le masque. Remo s'était toujours demandé à quoi ressemblerait la mort quand il la regarderait en face. Jamais il n'aurait pu imaginer que ça puisse être un rire idiot derrière un morceau de verre.

L'homme-grenouille dégagea d'un coup sec son épée coincée dans les mailles du filet et la leva encore une fois. Remo tenta d'ordonner à son corps de bouger mais il ne se passa rien. Son corps ne l'écoutait

plus. Il savait quand le moment était venu de renoncer. On renonçait quand il ne restait plus d'air, quand on n'avait plus de force pour se battre. Votre esprit pouvait bien raconter autre chose, mais votre corps savait toujours quand l'heure de la reddition avait sonné.

Tout était fini. Adieu, Chiun !

La longue lame effilée étincela dans l'eau. Remo resta immobile, son esprit acceptant déjà l'acier, prévoyant le premier contact quand il fendrait les couches de chair et de muscle pour faire éclater la bulle fragile de son cœur.

Alors que la lame perçait le filet, une main jaune surgit dans un bouillonnement et un index pointé perça un trou dans la gorge de l'homme-grenouille. Des bulles rouges jaillirent vers la surface comme du champagne rosé et l'épée s'échappa de la main du plongeur pour couler, à pic, vers le fond de l'océan.

Remo sentit des mains fortes saisir le filet et le déchirer tout simplement. Puis il fut hissé. Sa tête creva la surface et il aspira goulûment dans ses poumons une large bouffée d'air frais imprégné de sel et d'iode.

— Ça fait toujours plaisir de voir une tête amicale, dit-il.

— Est-ce que tu sais combien de temps tu m'as fait attendre ? gronda Chiun. Et ce kimono est fichu. Jamais il ne perdra cette horrible odeur d'eau de mer.

— Où est Kim ? demanda Remo, soudain affolé.

— Elle va bien. Elle a eu assez de bon sens pour sortir de l'eau avant le début de ce jeu idiot.

— Comment avez-vous su que j'avais des ennuis ?

— Tu as toujours des ennuis, répliqua Chiun.

Il leva les mains hors de l'eau. La longue lame effilée de l'épée étincela au soleil. Chiun fronça les sourcils en lisant la simple inscription gravée juste au-dessous du pommeau. Deux mots seulement, en anciens symboles indonésiens : *Wo* et *fil*.

Alors qu'ils sortaient de l'eau et traversaient la plage, Remo dit :

— Je crois que je vais mieux, petit père. Le temps de la cache doit être passé.

— Ça tombe bien. Parce que le moment est venu de te parler du Maître qui a échoué.

CHAPITRE XII

Une fois que Chiun eut fait du thé et Remo enfila un tee-shirt et un jean secs, ils s'assirent par terre en tailleur, l'un en face de l'autre. Il était tard et le coucher de soleil emplissait la pièce d'une chaude lumière.

— J'ai voulu te raconter cette histoire l'autre jour mais tu n'as pas écouté.

— C'est celle du type qui n'a pas été payé ?

— On pourrait dire ça, reconnut Chiun.

— Vous voyez ? J'ai bien écouté. Je vous l'ai dit. J'écoute toujours.

— Si tu écoutes toujours, pourquoi est-ce que tu n'apprends jamais rien ?

— Question de chance, je suppose, répliqua Remo avec un grand sourire.

C'était bon d'être de retour, bon d'être redevenu Remo.

— Alors, c'est l'histoire d'un prince qui s'appelait Wo ; il avait un frère qui guignait le trône, un frère qui entretenait une immense armée, bien plus grande que ce qu'il ne lui était nécessaire pour défendre ses terres.

— On dirait que c'est là que nous entrons en scène.

— Oui, mais pas si tu m'interromps tout le temps ! gronda Chiun qui but une gorgée de thé avant de reprendre : Le prince Wo voulait se débarrasser de ce frère indigne mais il ne voulait pas qu'on puisse le rendre responsable de sa mort. Alors le prince Wo fit venir le Maître Pak et un marché fut conclu. Le lendemain même, le frère du prince mourut, en tombant des créneaux de son propre château.

— Et quand l'assassin se présenta pour être payé... ?

— Il a été renvoyé. Le prince Wo a prétendu que la mort de son frère était un accident et a refusé de reconnaître le travail du Maître. Il a refusé de payer le tribut convenu.

— Ça devient intéressant, dit Remo dans l'espoir de plaire à Chiun.

— Ça devient long parce que tu ne cesses de m'interrompre. Bref, le lendemain matin, la favorite du prince fut trouvée morte. La nouvelle et la cause de sa mort se répandirent bientôt dans tout le royaume et tout le monde sut que le frère du prince n'était pas mort accidentellement. Le Maître Pak avait envoyé son message. Il voulait être payé.

— Excellente façon d'envoyer un message. Bien plus frappant que le télégramme téléphoné. Et le prince a encore refusé de payer ?

— Non, répondit Chiun et un sourire glacial retroussa ses lèvres minces. Le prince Wo comprit immédiatement son erreur et il envoya un courrier à l'assassin avec le double de la somme convenue, une partie pour régler l'assassinat du frère et l'autre pour s'acheter le silence du Maître.

— Ça a dû leur faire drôlement plaisir tout cet or supplémentaire. Je suppose qu'ils ont organisé une grande fête, avec cotillons et serpentins, là-bas, dans ce tas de boue au bord de la baie.

— Quel tas de boue ?

— Sinanju.

— Silence, misérable imbécile ! Ce n'était pas l'argent le plus important. Le plus important, c'était que le paiement ne devait pas se faire de cette façon. Le prince Wo ne souhaitait pas que ses sujets le voient contraint de payer un assassin mais le Maître Pak ne pouvait permettre cela. Si un prince refusait de le payer, d'autres chercheraient à en faire autant. Ce n'était plus une question d'argent mais une question de principe sur la forme : il fallait que le prince reconnaisse officiellement que cet argent revenait de droit au Maître Pak.

— Alors il a renvoyé l'or ? demanda Remo.

— Bien sûr que non !

— Je me disais aussi !

— Il a renvoyé les sacs vides en exigeant qu'ils soient de nouveau remplis et qu'on procède à un nouveau règlement au vu et au su de tout le monde. Le prince Wo refusa, car sa fierté était si grande qu'il ne voulait pas qu'on le voie s'incliner devant la volonté d'un autre homme. Alors il convoqua ses guerriers et mobilisa toute une armée pour traquer et tuer un seul homme.

— Je parie que ça n'a pas marché.

— En effet. Le plus ancien et le plus sage des généraux du prince Wo imagina un plan, appelé la mort à sept faces. Chaque manière de porter la mort était gravée sur une pierre différente. La mort par l'épée, par le feu, par le poison et ainsi de suite. Mais aucune des méthodes ne fonctionna, l'armée du prince Wo fut anéantie et les six premières pierres brisées. La grande armée se réduisait à une poignée d'hommes et la seule méthode qui restait, c'était celle de la septième pierre. On la disait sûre, infaillible, seule efficace après que toutes les autres auraient échoué.

— Alors c'est pour ça que Pak est appelé le Maître qui a échoué ?

— Non, ce n'est pas pour ça. La septième pierre n'a jamais servi. Le prince Wo et le reste de ses fidèles prirent la mer et finirent par disparaître du monde des vivants. Et quand ils disparurent, la septième pierre disparut avec eux.

— Et alors, qu'est-ce qui est arrivé à Pak ?

Chiun soupira.

— Il passa le reste de sa vie à chercher le prince Wo. Finalement, il fut tellement honteux et mortifié d'avoir été incapable de retrouver le prince qu'il se retira dans une caverne, se priva de boire et de manger et finit par mourir. Durant les derniers moments de sa vie, il eut tout de même une vision. Celle d'un temps futur où les descendants de Wo tenteraient d'exercer leur vengeance contre un autre Maître de Sinanju. Dans son dernier soupir, Pak a laissé un message énigmatique, une sorte d'avertissement ; il a assuré que la septième pierre disait la vérité.

Chiun considéra Remo, qui haussa les épaules.

— C'est une histoire intéressante, mais ça s'est passé il y a deux mille ans ! Ils ont peut-être voulu se venger, mais quand même, ça fait un sacré bout de temps.

— Tant que la lignée n'est pas interrompue, la mémoire ne meurt pas, déclara sentencieusement Chiun et il vida sa tasse. Rappelle-toi, quand nous sommes arrivés ici. Il y avait un petit article dont tu m'as parlé, qui décrivait une grosse pierre qu'on avait déterrée dans cette île.

— Je me souviens vaguement, oui. Et vous croyez que c'était la septième pierre ?

— C'est possible. L'empereur Smith en a des photographies et il essaie de déchiffrer ce qu'elle raconte.

— Allons donc, Chiun ! s'exclama Remo. Vous parlez toutes les langues du monde, mortes ou vivantes. Vous ne pouvez pas lire cette écriture ?

— Cette langue est morte depuis très longtemps et Pak n'a laissé aucune instruction à ce sujet.

— Ce n'est probablement pas du tout la même pierre.

— C'est très probablement la même pierre. En voilà la preuve !

Chiun brandit l'épée qu'il avait prise à l'homme-grenouille et caressa du bout des doigts les mots gravés sur la lame.

— En ancien indonésien, ces inscriptions signifient *Wo* et *fils*. Je crois que les hommes de la septième pierre nous cherchent.

— Et Pak prétend que la septième pierre connaît le bon moyen de nous tuer ? demanda Remo.

— Ainsi le veut la légende.

— Alors espérons que Smitty découvre ce que raconte ce caillou !

— Ce serait plaisant, dit aimablement Chiun en se resservant du thé.

CHAPITRE XIII

Harold W. Smith, assis devant l'ordinateur, regardait les petites lumières clignoter comme si quelqu'un à l'intérieur de l'appareil silencieux essayait de lui transmettre un message codé.

Smith aimait l'ordinateur parce qu'il était capable de faire en quelques secondes ce qui demanderait à des êtres humains des jours et des mois de travail acharné. Mais il le détestait aussi parce qu'une fois qu'il s'était mis en marche, il n'y avait rien d'autre à faire que d'attendre qu'il ait fini. Cela provoquait chez Smith un complexe de culpabilité. Techniquement il travaillait, sans doute, mais en réalité il ne faisait rien du tout, à part pianoter sur la console. Après de trop nombreuses années au service du gouvernement, il éprouvait encore des douleurs d'anxiété quand il ne travaillait pas et une espèce de petite boule dans l'estomac lui donnait l'impression d'avoir avalé une balle de golf.

Il dirigeait sa propre organisation et n'avait de comptes à rendre qu'au Président. Et pourtant, il était poursuivi depuis des années toujours par le même cauchemar qu'il redoutait par-dessus tout : quelqu'un entrainait comme une fleur au siège de CURE à Rye, dans l'État de New York, le regardait, le montrait du doigt et disait : « Ah vous voilà, Smith, encore en train de tirer au flanc devant l'ordinateur ! »

Il poussa un imperceptible soupir de soulagement quand un message apparut sur l'écran. L'appareil avait réussi à déchiffrer la première partie de l'inscription de cette pierre découverte à la Petite Exuma ; quant à savoir pourquoi Chiun jugeait cela si important, cela lui échappait complètement.

« Les deux prunes » avait inscrit l'ordinateur. Smith prononça les mots à haute voix pour en entendre le son mais l'effet ne fut pas plus concluant qu'à la lecture. C'était ça le drame, avec les langues anciennes. Elles avaient une fâcheuse tendance à tout compliquer avec des métaphores de fruits et d'étoiles, d'arbres et d'oiseaux, quand ce n'était pas des histoires d'entrailles absolument écœurantes. Les anciens n'avaient aucun talent pour le franc-parler.

L'appareil, ayant hésité, tapa deux mots de la fin de l'inscription. Smith avait maintenant sous les yeux :

« Les deux prunes... sont contristées. »

Pas particulièrement explicite, pensa Smith, la figure assombrie. Sans les mots du milieu, le message n'avait aucun sens et il avait le

pénible pressentiment que, même quand l'ordinateur aurait tout déchiffré, le message ne serait guère plus clair.

Malgré tout, il devait faire savoir à Chiun ce que l'appareil lui avait appris. Il téléphona à la Petite Exuma et Remo répondit à la première sonnerie.

— J'ai un renseignement pour Chiun, annonça Smith. L'inscription qu'il voulait que je traduise.

— Formidable ! Qu'est-ce que ça dit ?

— Eh bien, je n'ai pas encore l'inscription complète. C'est juste une phrase, en fait, c'est juste le commencement et la fin d'une phrase. Il manque quelque chose au milieu, que l'ordinateur n'a pas encore déchiffré, avoua Smith.

— Dites toujours ce que vous savez.

Smith s'éclaircit la gorge.

— Ça commence par « les deux prunes ». Et puis il y a un blanc. Et la fin « sont contristées ».

Il y eut un épais silence au bout du fil que Smith finit par rompre après quinze secondes d'hésitation.

— Vous avez entendu ça, Remo ?

— Oui, j'ai entendu. Les deux prunes sont contristées. C'est ça le grand message ?

— C'est tout ce que j'ai pour le moment.

— Qu'est-ce que ça veut dire, contristé ? demanda Remo.

— Chagriné, affligé, navré, attristé.

— Bien. Et les deux prunes, qu'est-ce qu'elles foutent là ?

— Je ne sais pas, répondit Smith.

— Bravo ! s'exclama Remo. Surtout ne manquez pas de nous appeler tout de suite, Smitty, si vous avez encore des nouvelles passionnantes de ce genre ! Bon, je vous laisse, je ne peux pas résister plus longtemps au plaisir de communiquer à Chiun cette information de la plus haute importance : les deux prunes sont contristées. Il va être tout excité.

— Je n'ai vraiment pas besoin de vos sarcasmes, Remo, protesta Smith.

— Et moi je n'ai vraiment pas besoin de vous, riposta Remo et il raccrocha.

*

* *

C'était une merveilleuse nuit pour un enterrement. Un million d'étoiles scintillaient dans le ciel pur. Une brise rafraîchissante soufflait de l'océan, agitait les fleurs grimpantes sur le mur du jardin qui embaumaient la nuit de leur parfum tropical. La météo avait

promis qu'il ne pleuvrait pas et, comme s'il était réconforté par cette perfection climatique, le cadavre avait l'air de sourire.

La vaste pelouse vert émeraude derrière la maison de Reginald Woburn était noire de monde ; tous les descendants du prince Wo, vêtus de kimonos de soie, de costumes de croisière, de pagnes, défilèrent devant la tombe de Ree Wok, leur parent mort. Il avait offert sa vie, un prix qu'on ne peut payer qu'une fois, à la cause Wo. Il était mort au combat, la seule bonne façon de mourir pour un guerrier Wo.

Des gémissements montaient vers le ciel, des lamentations, des prières et des litanies pour l'heureux et rapide passage de l'âme de Ree Wok, une symphonie de douleur jouée par une douzaine d'instruments linguistiques.

Le magnifique cercueil de bois des îles de Ree Wok était recouvert d'un épais tapis de fleurs, dont certaines espèces étaient si rares qu'elles étaient totalement inconnues dans l'hémisphère occidental.

D'autres descendants du prince Wo déposèrent des objets au bord de la tombe, chacun indiquant comment une mort héroïque était honorée dans leur culture.

Lorsque le dernier participant se fut incliné et quand la tombe fut comblée, les grandes portes-fenêtres de la demeure s'ouvrirent et Reginald Woburn, fils de Reginald Woburn et petit-fils de Reginald Woburn, apparut, monté sur un étalon noir, dont la tête était surmontée d'un panache de trois plumes d'autruche.

Reggie ne dit rien. Il ne regarda ni à droite ni à gauche. Tous les descendants du prince Wo virent son expression solennelle et comprirent qu'en cet instant, ils n'existaient pas pour le beau Reginald Woburn, fils de Reginald Woburn et petit-fils de Reginald Woburn. Chacun était certain que sa douleur était si pure, si intense que son esprit n'avait pas de place pour d'autres considérations. Ils savaient tous que, dans son écrasant désespoir, son âme ne faisait qu'une avec celle de leur frère disparu, Ree Wok.

Ce fut un moment superbe, un événement qui survivrait dans la légende et les chansons, un souvenir précieux transmis d'une génération de Wo à la suivante.

Reginald Woburn, fils de Reginald Woburn et petit-fils de Reginald Woburn, éperonna légèrement l'étalon. La figure grave, il s'approcha lentement vers le bord de la tombe.

Subjugués par tant de magnificence, les descendants retinrent leur respiration. Chacun voyait enfin que Reginald Woburn, fils de Reginald Woburn et petit-fils de Reginald Woburn, était un véritable prince, le véritable monarque et qu'il avait le cœur brisé par la mort d'un des siens.

Reggie arriva à la tombe et fit reculer l'étalon pour placer sa

monture juste au-dessus du rectangle de terre fraîchement retournée. Alors seulement il sembla prendre conscience de la foule des sujets qui l'entourait. Assis en selle, très droit, il tourna lentement la tête et balaya l'assistance de ses yeux bleus.

Puis il se pencha et flatta l'encolure du cheval.

— Allez, Flatulent ! cria-t-il. Fais-le pour papa !

Il y eut alors un gros bruit de détonation, comme l'éclatement d'un ballon, quand l'étalon noir lâcha un énorme pet. Et ensuite, il laissa choir sur la tombe un gros tas de crottin. L'âcre odeur de fumier couvrit le doux parfum des milliers de fleurs et des délicats bâtonnets d'encens. La puanteur du crottin plana lourdement dans l'air frais de la nuit, aussi répugnante que celle de la mort.

— Bon garçon, dit Reggie en claquant de nouveau l'encolure du cheval, puis il déclara :

— Voilà comment nous récompensons l'échec ! J'en ai par-dessus la tête de cette famille d'incapables et je suis ravi que ce salaud soit mort ; le prochain qui échouera, je le pendrai à un arbre et je le laisserai pourrir. Qui sera le prochain ?

Personne ne bougea. Personne ne parla. Le silence était si épais qu'on aurait pu le tartiner.

— Alors ? insista Reggie. Le suivant ?

Au bout d'une longue minute, il y eut du mouvement dans l'ombre. Une femme splendide apparut, ses cheveux noirs argentés par le clair de lune.

— Je serai la suivante, annonça d'une voix musicale Kim Kiley.

Reggie sourit.

— Quand t'es-tu finalement décidée à te joindre à nous ?

— J'effectuais des recherches sur le sujet, répondit calmement Kim. Maintenant je suis prête.

— Comment vas-tu t'y prendre ? demanda Reggie.

— Est-ce que l'objectif important est l'homme blanc ? demanda-t-elle froidement.

Reggie fut un instant dérouté puis il répondit :

— Bien sûr que non ! Le véritable objectif est le Coréen !

— Parfait. Tu m'as demandé comment je tuerai l'homme blanc, dit-elle en secouant la tête. Je ne le ferai pas toute seule. Ce serait raté d'avance. C'est tous ensemble que nous le tuons. Nous tous.

— Et comment ?

— Comme il est dit sur la pierre. Et nous aurons aussi le vieux Coréen par la même occasion. C'était là depuis le début, il suffisait de le voir, affirma Kim tandis que Reggie se tortillait sur sa selle. La seule faiblesse de Remo, c'est le vieux, Chiun le Coréen. Et celle de Chiun, c'est Remo. Ils font la paire. Ce sont eux les deux prunes de la pierre.

— Mais comment les tuons-nous ? demanda Reggie.

— Le vieux est la première prune. Et la façon de tuer cette première prune, expliqua Kim, elle hésita puis elle ajouta en souriant : c'est de tuer la seconde prune.

— Et comment tuerons-nous la seconde prune ? Voulut savoir Reggie.

— Avec la première prune, murmura Kim.

CHAPITRE XIV

— Chiun, il y a quelque chose derrière la porte, dit Remo.

— Je sais. Toute la nuit, j'ai entendu des hordes de gens jeter des choses contre la porte. Je n'ai pas dormi une seconde, grommela Chiun.

— Ce n'est qu'une enveloppe.

Remo retourna entre ses mains l'enveloppe crème et vit son nom et celui de Chiun écrits en grands caractères avec beaucoup d'arabesques et de fioritures.

Un très léger parfum familial émanait du contenu.

« Cher Remo,

« Désolée d'avoir disparu hier mais le courant m'a finalement rejetée sur la plage avec ma planche et comme je devais la rendre avant quatre heures pour éviter de payer un supplément, je ne vous ai pas attendu. D'ailleurs, je savais que vous êtes bon nageur et que vous ne risquiez rien. Mais je suis quand même navrée de vous avoir abandonné sans un mot, alors, pour me faire pardonner, je vous invite à une fête. C'est une réunion de famille, organisée par des cousins à moi. Elle commence à quatorze heures, aujourd'hui, dans le domaine des Woburn, à la pointe nord de l'île. Ne manquez pas d'amener Chiun, s'il vous plaît. J'ai tellement parlé de vous à tout le monde que la famille meurt d'envie de vous connaître tous les deux. Il y aura une surprise !

« Affectueusement,

Kim »

Chiun sortit de la chambre et vit Remo, sur le seuil, qui lisait le billet.

— Tu n'as pas fini de lire mon courrier ? demanda-t-il.

— Qu'est-ce qui vous dit que c'est pour vous ?

— Qui veux-tu qui t'écrive ?

Chiun arracha la lettre des mains de Remo et la lut lentement.

— C'est Kim, expliqua Remo, qui nous invite à une réception.

— Je sais lire ! Je me souviens que tu m'as emmené à une réception, une fois, pleine de gens qui s'obstinaient à vouloir me faire manger des choses ignobles entassées sur des petits carrés de pain ; après j'ai dû me battre parce qu'ils voulaient m'obliger à acheter des piles de bols en plastique avec des couvercles très difficiles à mettre. Tu crois que ce sera le même genre de réception ?

— Je ne le pense pas.
— Eh ! Dis donc, elle annonce une surprise ! s'exclama Chiun.
— Oui, j'ai vu.
— Qu'est-ce que c'est ?
— Je ne sais pas. Si je le savais, ce ne serait pas une surprise, répliqua Remo.

— Je suis sûr que c'est Barbra Streisand, déclara Chiun. J'en suis sûr. Cette personne, Kim, a eu des remords de t'avoir distrait de ton entraînement et maintenant elle veut m'offrir Barbra Streisand pour se faire pardonner. Nous irons, ajouta-t-il avec fermeté. Je mettrai mon kimono neuf. Est-ce que tu veux un de mes vieux kimonos, pour bien t'habiller ?

— Non, merci.
— Qu'est-ce que tu vas mettre alors ?
— Un tee-shirt noir et un pantalon noir. Décontracté mais réservé. Une tenue parfaite pour cette occasion.

— Tu n'as aucune imagination, estima Chiun.
— Si, j'en ai. Aujourd'hui j'envisage de mettre des chaussettes.
— Je suis sûr que ça épatera tout le monde.
— Rien n'est trop beau pour Barbra Streisand !

Ils partirent à pied pour aller à la réception mais ils n'avaient fait que quelques pas quand le téléphone sonna derrière eux dans le bungalow.

— Je vais la prendre, dit Remo en faisant demi-tour.
— Prendre quoi ?
— La communication.
— Ne la rapporte pas avec toi. J'ai horreur de ces instruments-là. Smith était au bout du fil.
— Je l'ai ! annonça-t-il, triomphant, à Remo. Toute l'inscription.
— Alors, qu'est-ce que c'est ?
— Au début, on dirait l'inventaire d'un arsenal ; il y a toute une liste d'armes énumérées, les lances, le poison, le feu, la mer, qui se termine par le temps. Ce serait ça l'arme absolue d'après les inscriptions. Il est aussi question d'un tueur spécial. Ça vous dit quelque chose ?

— À moi, non, mais à Chiun, peut-être. C'est tout ?
— Oui, à part le bout de phrase qui vous manquait la dernière fois.
— Oui ? fit Remo.
— C'est juste un mot. C'est « clivé ».
— Allons bon ! « Clivé » ?
— Oui. Fendu. Rompu. Séparé. L'inscription complète est : « Les deux prunes, clivées, sont contristées. »

Smith paraissait très fier.

— Mais qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Remo. On dirait les récriminations d'une ménagère acariâtre à son épicier. « Les deux prunes, clivées, sont contristées. » Qui s'intéresse à des prunes écrasées ?

— Je ne sais pas, avoua Smith. Je pensais que vous, peut-être...

— Merci, Smitty. Je vais raconter tout ça à Chiun.

Quand Remo rapporta à Chiun la conversation qu'il avait eue avec Smith, le vieux Coréen fut très intéressé par la liste des armes.

— Tu dis que la dernière, sur la liste, c'est le temps ? demanda-t-il.

— C'est ce que dit Smitty. Le temps ? Qu'est-ce c'est que cette arme ?

— La plus dangereuse de toutes, répliqua Chiun.

— Comment ça ?

— Si quelqu'un attend assez longtemps, son adversaire pensera qu'il l'a oublié et baissera sa garde.

— Alors vous croyez qu'il s'agit réellement de la septième pierre du prince Wo ?

Chiun hocha la tête en silence.

— Et « les deux prunes qui sont clivées et contristées » ?

— Je crois que nous l'apprendrons bientôt.

Les vastes pelouses du domaine Woburn avaient tout l'air du terrain de pique-nique loué par les Nations Unies pour les fêtes de Noël. Une foule bariolée, portant toutes sortes de costumes folkloriques, s'écarta en silence pour laisser passer Chiun et Remo et se referma derrière eux. Un murmure de chuchotements, en versions originales, les suivit sur l'étendue verte.

Remo compta dix longues tables drapées de damas blanc et couvertes de toutes espèces de plats et de boissons. Les arômes du cari, du poisson et de la viande rivalisaient avec l'odeur des choux cuits à la vapeur et celle de l'agneau indonésien. Il y avait des tables pour toutes les spécialités de légumes et des corbeilles de fruits frais comme Remo n'en, avait encore jamais vues.

— Cet endroit empesté comme une ruelle de Bombay, grogna Chiun en se pinçant le nez de dégoût.

Remo montra du doigt une petite table couverte d'une nappe. Dessus, il y avait une aiguière d'argent pleine d'eau fraîche et un plat couvert, en argent aussi, contenant du riz collant et pâteux.

— C'est pour nous, dit Remo.

Il trouvait gentil de la part de Kim Kiley de s'en être souvenu et il se demanda où elle était. Il ne l'apercevait pas dans cette cohue. Elle les avait invités à une réunion de famille et Remo s'était imaginé qu'ils se retrouveraient autour d'un barbecue avec une vingtaine de personnes débraillées et coiffées de petits chapeaux de paille rigolos. Il

était plutôt médusé par cette foule.

— Je ne vois pas Barbra Streisand, dit Chiun.

— Elle va peut-être arriver à dos d'éléphant, hasarda Remo.

Un monsieur en tweed s'approcha et tendit la main à Remo.

— Enchanté que vous ayez pu venir, quoi. Je suis Rutherford Wobley, dit-il et il salua poliment Chiun de la tête tout en serrant la main de Remo. Et voici Ruddy Woczneczk.

— Lee Wotan, murmura un Oriental à côté de lui, en s'inclinant très respectueusement. Et voici...

Sur quoi il dévida les noms de toutes les personnes qui les entouraient. Wofton, Woworth, Wosento et Wopo. Remo hochait la tête en souriant poliment à chaque titulaire de ces noms qui se ressemblaient tant. Dès qu'il put s'esquiver, il se fondit dans la foule.

Ces noms, pensait-il, pourquoi commençaient-ils tous par W-O ? Et avant, il y avait eu William et Ethel Wonder, les deux réalisateurs et Jim Worthman, leur reporter. Et puis cet Indonésien fanatique qui avait tenté de tuer le Président ! Du Wok. Remo avait l'impression que depuis quelques semaines tous les gens qu'il rencontrait avaient un nom commençant par W-O.

Avec une exception éblouissante.

Remo remonta le long de la pelouse vers la maison. Il avait laissé Chiun en grande conversation avec un jeune homme à l'allure aristocratique vêtu d'un élégant costume de toile blanche. Chiun et lui avaient déjà fait connaissance, dans l'île, et ils bavardaient comme de vieux amis.

Près de la maison, il y avait une rangée de bassins couverts de fleurs de nénuphars et une grande gloriette en treillis.

À côté de la demeure, il vit quatre hautes colonnes, comme des mâts de cocagne, surmontées de plusieurs plaques rectangulaires entièrement recouvertes de tissu noir.

Il se glissa dans la maison et trouva un téléphone dans la bibliothèque. Smith répondit à la première sonnerie.

— Il faut que vous me trouviez un nom, dit Remo. Kim Kiley.

— L'actrice de cinéma ?

— Elle-même.

— Ne quittez pas.

Smith posa l'appareil et Remo entendit les déclics de touches enfoncées et puis un bourdonnement étouffé.

— Voilà, dit Smith en revenant au bout du fil. Kiley, Kimberley. Née Karen Wolinski, 1953...

— Vous voulez m'épeler ce nom ?

— W, o, l, i, n, s, k, i.

— Merci.

Remo raccrocha et resta un moment planté là, refusant encore de

croire l'évidence. Pourtant, on ne pouvait pas tout mettre sur le dos de la coïncidence !

Le bruit de la réception entra par la fenêtre ouverte. Des rires, de la musique, le tintement des verres. Mais Remo n'était plus d'humeur à faire la fête. Il sortit par une porte de côté et descendit sur la plage.

Tout était lié. Kim et tous les autres dont le nom commençait par Wo. Tout était lié, les attentats contre lui, une vieille pierre qui disait la vérité, un prince inflexible et ses descendants, des Maîtres de Sinanju, passés et actuels. Tous étaient liés par un fil tendu à travers les siècles. Chiun avait dit quelque chose à ce sujet et Remo finit par s'en souvenir : « Tant que la lignée n'est pas rompue, la mémoire ne meurt pas. » C'était quelque chose comme ça.

Remo s'aperçut que ses pas le conduisaient vers la grotte où Kim et lui avaient fait l'amour pour la première fois. Cela le troublait encore. Si Kim faisait partie de quelque conspiration de vengeance, pourquoi était-elle restée dans la grotte avec lui ? Ils étaient enlacés quand la vague géante était venue s'écraser sur eux. Si elle l'avait attiré là pour le tuer, elle devait bien comprendre qu'elle allait aussi à sa propre mort ! Et cela, il n'arrivait pas à le croire.

Kim était peut-être une loyale descendante du prince Wo, pourtant elle ne lui semblait pas être le genre de fille à se foutre en l'air uniquement pour régler un compte vieux de deux mille ans.

Remo entra dans la grotte et sourit en revoyant l'endroit où ils s'étaient tous deux allongés sur le sable. Le souvenir était encore vif, aussi réel que le goût salé de l'air marin.

Il s'aventura plus loin dans la caverne. Il se souvenait maintenant que lorsque le mur d'eau avait fermé l'entrée de la grotte, Kim avait eu un curieux réflexe : au lieu de se précipiter instinctivement vers la sortie, elle s'était réfugiée aux fins fonds de la grotte.

Remo alla jusqu'à l'endroit où il l'avait rattrapée et soulevée dans ses bras, alors qu'elle se débattait comme une furie. Il leva la tête et aperçut un carré de lumière au-dessus de lui. Oui. Une ouverture dans le plafond de la grotte, juste assez large pour le passage d'une personne.

Pas étonnant que Kim se soit tellement débattue quand Remo l'avait empoignée ! Il avait attribué cela à de la panique, mais en réalité elle tentait de lui échapper pour se sauver elle-même, n'envisageant pas un instant la possibilité que Remo puisse être capable de les ramener sains et saufs sur la plage.

Pour plus de sûreté, Remo grimpa sur les rochers et se hissa par l'ouverture. Elle était plutôt étroite et serrée, pour lui, mais aurait parfaitement fait l'affaire de Kim Kiley.

Il se trouva sur un promontoire rocheux, au-dessus de la grotte. Même à marée haute, une personne assise là ne risquait rien.

Il n'y avait plus qu'à accepter la réalité. Depuis le début Kim l'avait mené en bateau, elle se fichait éperdument de lui mais elle le traînait partout comme un agneau pascal, prêt pour le sacrifice. D'abord, il y avait eu la grotte et, comme ça n'avait pas marché, le coup du surf et de l'océan où l'homme-grenouille attendait pour achever le travail. Et elle était aussi probablement responsable des trois tireurs de la réserve indienne.

Celle que Remo avait prise pour une fille tendre et affectueuse n'était rien de plus qu'un joli appât.

Il retourna le long de la plage, retraversa la maison et sortit sur la vaste pelouse. La fête battait son plein. Il vit que Chiun était toujours en grande conversation avec cet aristocratique jeune homme en blanc et que six ou sept hommes les entouraient en formant un cercle serré.

Remo sentit une main sur son épaule. Il se retourna et vit Kim, plus belle que jamais en robe de soie bleue décolletée.

— Trésor ! roucoula-t-elle en se jetant à son cou.

Elle serra Remo dans ses bras, elle se colla contre lui. Il eut les narines emplies de parfum. C'était toujours le même, dont il se souvenait depuis le premier jour, lourd et exotique, aussi primitif et puissant qu'une pierre gravée sur une plage tropicale, se dit-il amèrement.

Elle finit par le lâcher mais les effluves de ce parfum continuèrent d'imprégner les vêtements de Remo pour lui rappeler douloureusement combien il était vulnérable.

— Tu t'amuses bien ? demanda-t-elle avec un sourire de sunlight hollywoodien.

Remo ne répondit pas. Il la regarda une dernière fois, lui tourna le dos et fendit la foule pour rejoindre Chiun.

CHAPITRE XV

Remo ne vit pas Chiun et la foule reflua en masse vers la maison. Un jeune homme en costume de tweed s'approcha de Remo et lui donna un coup de coude.

— Le spectacle va commencer !

— Ah oui ? fit Remo.

Il aperçut un scintillement de vert et d'or qui devait être le kimono de Chiun et il joua des coudes jusqu'à ce qu'il arrive à sa hauteur.

— Ils n'ont pas pu avoir Barbra Streisand, dit Chiun, mais il va y avoir un spectacle. Un cirque.

Il en était tout heureux. Remo se pencha vers lui pour lui chuchoter à l'oreille afin que personne d'autre n'entende :

— Chiun, ils sont tous les descendants du prince Wo. Ils sont nos ennemis.

— Je le sais, souffla Chiun.

— Alors pourquoi restons-nous ? Trissons-nous.

— Ça veut dire partir ?

— Ça veut dire partir, confirma Remo.

— Nous partons et alors quoi ? Un autre jour, une autre année, un autre siècle, et ces gens qui ne voulaient pas payer correctement le Maître Pak reviendraient nous attaquer ? Il vaut mieux résoudre ce problème une fois pour toutes.

— Si vous voulez, marmonna Remo.

— Je le veux. Va te placer de l'autre côté et garde les yeux grands ouverts.

— Ils doivent avoir un chef. Pourquoi ne pas l'écrabouiller tout simplement, là, maintenant ?

— Parce que nous ne savons pas ce qui se passera alors. Agir sans information, c'est aller à la catastrophe. Va de l'autre côté.

En bougonnant, Remo contourna le rectangle dégagé, balisé aux quatre coins par ces hautes colonnes qu'il avait remarquées en allant téléphoner à Smith. L'étoffe noire couvrant leur sommet était toujours en place. Le jeune homme, avec qui Chiun s'était entretenu, se tenait au milieu de ce quadrilatère. Il leva une main pour réclamer le silence et annonça :

— Je suis Reginald Woburn, fils de Reginald Woburn et petit-fils de Reginald Woburn. J'ai l'honneur de vous accueillir à la réunion de la famille Wo. Que la fête commence !

Alors qu'il quittait le rectangle, un gong retentit et ses échos graves

se répercutèrent. Un trio de flûtes de Pan entama une ligne mélodique. Des cymbales claquèrent et le gong résonna à nouveau lorsqu'une troupe d'acrobates orientaux, vêtus de couleurs vives, arriva en cabriolant dans l'arène.

— Les Stupéfiantes Wofan, expliqua le jeune homme à côté de Remo.

— J'aimerais assez connaître votre nom, monsieur le Guide. Comment vous appelez-vous ? demanda Remo.

— Rutherford Wobley.

— Oui, logique.

Remo lui tourna le dos, agacé, et regarda les Wofan faire des soleils et des pirouettes tout autour de la piste. Ils volaient dans les airs dans un éblouissement de couleurs en sautant les uns par-dessus les autres, en un mouvement perpétuel. Malgré l'espace restreint dans lequel ils évoluaient, ils parvenaient à tisser dans les airs une sorte de toile d'araignée complexe faite d'énergie pure et de mouvements.

Les Stupéfiantes se groupèrent au centre de la piste et s'élancèrent pour former une pyramide humaine. C'était pas mal, pensa Remo, mais on avait vu ça cent fois. Il se demanda à quel moment ils se mettraient à faire tourner des assiettes sur de longues perches de bambou.

Puis la pyramide se désagrégea sous les applaudissements du public. Remo regarda de l'autre côté de l'arène, chercha Chiun mais ne le vit pas.

La musique aigrette des flûtes reprit, comme un chant funèbre. Les cymbales claquèrent et puis le gong résonna une troisième fois.

Au son de la musique les acrobates se regroupèrent. Ils volaient maintenant à travers la piste, par deux, trois ou quatre à la fois, comme des éclairs de couleur défiant les lois de la pesanteur, culbutant les uns par-dessus les autres, paraissant s'immobiliser au sommet de leurs bonds. Finalement, un acrobate en bleu surpassa tous les autres, s'élança plus haut encore pour retomber vers Remo comme un bombardier en piqué.

Les choses sérieuses allaient commencer mine de rien ou, peut-être, mine de saluer un ami de l'autre côté de la piste. Remo fit un demi-pas de côté et leva une main. Le plongeon de l'acrobate kamikaze le manqua complètement, à part l'épaule qui effleura la main de Remo. Ce léger contact fut ponctué par un craquement d'os fracturé, un sifflement d'air et un cri strident et prolongé quand l'artiste s'écrasa au sol. Il ne devait jamais plus rebondir.

Deux autres se ruèrent sur Remo. Un rouge et un vert. Remo se tourna légèrement, reçut le premier avec son omoplate et l'autre avec son genou. Il espérait que Chiun l'observait parce qu'il sentait que sa technique était vraiment bonne, dans les deux parades. Les hurlements

de douloureuse surprise des acrobates couvrirent les accents frénétiques des flûtes. L'homme rouge et l'homme vert tournoyèrent un moment dans les airs comme des bulles de savon sous la brise et, comme des bulles de savon, ils explosèrent en revenant sur terre. Du coin de l'œil, alors qu'il se retournait, Remo vit Reginald Woburn tirer sur le cordon d'un des carrés d'étoffe noire au sommet des colonnes. Il y eut un éclair aveuglant, brutal, quand un miroir en haut du mât capta le soleil et refléta sa fulgurante intensité dans les yeux de Remo. Surpris, il ferma les paupières. À moitié aveuglé, il réussit à éviter les lames que pointaient sur lui les Stupéfiants survivants. Au même instant, il y eut un nouvel éclair éblouissant. Puis un autre. Et un quatrième.

Le violent éclat blanc lui brûlait les yeux. Il s'échappa des acrobates, se réfugia dans la foule de spectateurs, les yeux fermés, les paupières crispées.

Brusquement, il s'arrêta en percevant dans le tumulte général une voix fluette, aiguë, celle de Chiun, qui s'élevait au-dessus de la foule. Elle lui parut métallique et étranglée.

— Remo, gémit Chiun. Au secours. Attaque, maintenant. Au secours !

Les yeux larmoyants, aveuglé, Remo se précipita en direction de la voix. Huit pas lui suffiraient, il le savait.

Mais, quand il les eut franchis, il n'y avait rien à l'endroit d'où était venue la voix de Chiun.

Derrière lui, Remo entendait les glapissements des acrobates qui tentaient de le rattraper. Et il perçut une senteur, un parfum familier, lourd de souvenirs. C'était le parfum de Kim Kiley, exotique et troublant, aussi personnel qu'une empreinte digitale quand il se mêlait à l'odeur de son propre corps.

Elle était là et autour d'elle flottait une autre odeur.

C'était une odeur caractéristique, qui marquait définitivement le canon d'une arme à feu pour qui savait la reconnaître : l'odeur de la poudre.

Remo sentit un nouveau changement dans l'air, il entendit un murmure de mouvement quand un doigt menu pressa lentement une détente. Il voulut hurler « Non ! » mais il n'avait plus de temps et le mot imprononcé se transforma en un rugissement de désespoir quand Remo, aveugle mais sûr de lui abattit une main sur le cou blanc parfumé. Il entendit le craquement sec de l'os fracturé.

Derrière lui, les acrobates continuaient à le harceler comme des mouches. Alors Remo les écrasa comme des mouches. Il entendit le boum-boum-boum de trois pierres tombant dans une flaque de boue. Il comprit que leur carrière d'acrobate était brisée. Leur corps aussi.

Soudain, l'air résonna de cris stridents, de hurlements et du

martèlement des pieds des invités qui fuyaient comme des lapins, pris de panique.

L'effroyable douleur de la cécité brûlait toujours les yeux de Remo. Il tâtonna un moment dans un monde de nuit blanche, jusqu'à ce qu'il heurte une haute structure métallique. Il devait supprimer ces lumières, il devait recouvrir la vue, il devait trouver Chiun.

Par terre, près du pylône, Remo découvrit un verre de cristal taillé abandonné par un des fuyards. Il le soupesa, sentit son poids et le lança en l'air, en spirale.

Il entendit le fracas de verre brisé quand le gobelet frappa sa cible. Le miroir au sommet de la colonne vola en mille éclats qui retombèrent du ciel en un merveilleux feu d'artifice.

Puis il entendit trois séries de pop, pop, pop et une obscurité soudaine tomba sur la pelouse. Il cligna des yeux et put à nouveau discerner le monde.

La première chose qu'il aperçut, ce fut Chiun qui se retournait vers lui après avoir cassé les trois autres miroirs à coup de pierres.

— Vous allez bien ? demanda Remo.

— Pas mal, mais j'aurais préféré Barbra Streisand, bougonna-t-il.

Remo regarda de tous côtés et aperçut Kim. Elle gisait à côté de Reginald Woburn, ex-fils de Reginald Woburn et ex-petit-fils de Reginald Woburn, tous deux étendus sur un tapis de débris de verre des réflecteurs. Sur leur gauche, il y avait les trois derniers acrobates orientaux, le corps convulsé sans grâce dans la mort.

Le ravissant visage de Kim Kiley était tourné vers le ciel, ses yeux masqués par des lunettes noires. Un pistolet reposait dans sa main droite. Remo se détourna.

— Comment as-tu su que tu devais la tuer ? demanda Chiun.

— Je l'ai su. Et vous, comment avez-vous su qu'il fallait le tuer, lui ?

— C'était leur chef. Si nous voulions avoir la paix, il devait disparaître.

— Vous en avez mis du temps à vous décider ! grogna Remo. J'étais là à tâtonner, sans rien y voir, et vous n'étiez nulle part.

— Moi, je t'ai trouvé, pourtant. J'ai simplement suivi le bruit d'un boeuf marchant lourdement et, naturellement, c'était toi.

— Je n'ai rien compris à ce qu'ils faisaient.

— Ils essayaient de nous faire croire à chacun que l'autre était blessé, expliqua Chiun. Nous étions leurs deux prunes.

— « Les deux prunes, clivées, sont contristées », murmura Remo.

— Précisément. Ils ont pensé que si chacun de nous croyait l'autre en danger, nous baisserions notre garde et deviendrions vulnérables.

— Mais vous ne risquiez rien ? Vous n'étiez pas du tout en danger ?

— Bien sûr que non, répliqua dédaigneusement Chiun, et il se baissa pour ramasser les fragments d'une petite boîte noire. Tu vois, c'était un de leurs appareils mécaniques, poursuivit-il, un de ces machins qui enregistrent les bruits sur des rubans, pas les images, seulement les bruits. J'ai marché dessus quand le glapissement méconnaissable est devenu insupportable.

— Alors nous n'avons pas été clivés et nous n'étions pas contristés.

— Comme si n'importe quelle bande de barbares pouvait cliver la Maison de Sinanju !

Ils regardèrent autour d'eux. Les pelouses étaient désertes, à perte de vue. La famille Wo s'était dispersée.

CHAPITRE XVI

— Tout est bien qui finit bien, dit Remo quand ils furent de retour dans leur bungalow.

— Rien n'est fini, riposta Chiun.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? Woburn est mort, la famille est en fuite, qu'est-ce qui nous reste à faire ?

— La Maison de Wo doit toujours des excuses publiques à la Maison de Sinanju.

— Ah, Chiun, laissez tomber ! C'est une vieille histoire qui remonte à plus de deux mille ans !

— Une dette est une dette.

Chiun, à la fenêtre, contemplait l'océan.

— Il y a déjà un nouveau prince de la Maison de Wo. Espérons qu'il possède la sagesse qui manquait à ses prédécesseurs.

Chiun resta en contemplation devant la fenêtre jusqu'à la tombée de la nuit et même après. Remo l'entendit alors se diriger vers, la porte d'entrée. Il entendit la porte s'ouvrir, quelques mots chuchotés, et lorsque Chiun revint dans le living-room il tenait une enveloppe à la main.

Le vieux Coréen l'ouvrit et lut le message.

— C'est une invitation.

— Allez-y sans moi. Mon carnet de bal est rempli et mes rendez-vous sont pris jusqu'à Pâques ou à la Trinité, dit Remo.

— C'est une invitation adressée à la Maison de Sinanju par la Maison de Wo. Nous devons y aller tous les deux.

— Je fais partie de la Maison de Sinanju ?

Chiun releva la tête, avec une expression innocente.

— Bien sûr.

— Merci, dit Remo.

— Toutes les maisons ont une cave. Hé hé. Tu es la cave de la Maison de Sinanju. Hé hé hé. La cave. Hé hé.

Ils partirent à l'aube. Chiun portait un kimono de cérémonie blanc et noir que Remo n'avait jamais vu. Un délicat motif de soie était brodé au dos. C'était un signe coréen que Remo reconnut et qui pouvait se traduire par le mot « centre ». C'était aussi le symbole de la Maison de Sinanju, ce qui signifiait que la Maison de Sinanju était le centre du monde.

Alors qu'ils arrivaient près du grand portail de la magnifique demeure, la haute porte d'entrée s'ouvrit et quatre hommes en

sortirent, portant deux brancards avec le corps de Reginald Woburn et de Kim Kiley. Remo détourna les yeux quand ils passèrent puis il regarda le sergent de l'île qui les suivait.

— C'est pas un crime, marmonna-t-il tout seul. Ça c'est sûr. Pas de flèche dans le cœur, donc mort naturelle.

Remo et Chiun entrèrent dans la maison. Un grand silence révélait qu'elle était déserte.

— Ils doivent comploter quelque chose, dit Remo. Je n'ai pas confiance en eux.

— Nous verrons bien, répondit Chiun sans s'émouvoir. Je suis le Maître de Sinanju et tu es le prochain Maître. Cette histoire avec les Wo dure depuis trop longtemps. Aujourd'hui, nous en verrons le dénouement.

— Bien sûr. On n'a qu'à tous les tuer. Qui pourrait s'émouvoir d'un petit carnage qui réglerait un compte dont personne n'est assez vieux pour se souvenir ?

Ils traversèrent toute la maison et ressortirent par derrière. Là, sur la pelouse, tous les descendants vivants du prince Wo les attendaient. Remo examina les rangées de visages solennels, noirs, jaunes, blancs et basanés. Personne ne souriait.

— Quand je pense qu'il y en a qui osent prétendre que les familles nombreuses sont plus gaies ! murmura-t-il.

Chiun descendit du perron, son kimono de soie traînant derrière lui. Il s'arrêta à quelques pas du premier rang des hommes et inclina légèrement la tête.

— Je suis Chiun, Maître de Sinanju, annonça-t-il magistralement. Voici Remo, héritier de la Maison de Sinanju. Nous sommes venus.

Un Oriental corpulent, vêtu d'un simple kimono cramoisi, s'avança et salua Chiun bien bas.

— Je suis Lee Wofan, dit-il solennellement, le nouveau prince de la longue et illustre lignée du grand prince Wo. Je vous ai invités ici pour parler d'une affaire de tribut.

— Un tribut refusé à mon prédécesseur, le Maître Pak, dit Chiun.

— Un tribut retenu par le prince Wo, comme un signe révélateur de la puissance de son règne !

— De son arrogance et de son orgueil, rétorqua Chiun. Le Maître Pak, à lui seul, a banni le prince, son armée et sa cour de la surface du monde civilisé.

— C'est exact, reconnut Wofan. Et c'est ici, sur cette même terre, que le prince Wo s'est réfugié.

C'est d'une voix empreinte d'une douce tristesse que Chiun répondit :

— Et ce n'était que pour des mots : la reconnaissance officielle par le prince du travail du Maître Pak. De l'exécution d'un contrat,

précisa-t-il. Il prit un temps et ajouta, dans un silence absolu : Et à cause de cela, tant de personnes sont mortes !

— C'est vrai, avoua Lee Wofan. Notre héritage a été une malédiction du prince Wo l'Errant. Cette malédiction a suivi ma famille dans toutes ses branches, pendant deux mille ans. Maintenant le mauvais sort est rompu. Car nous, la famille de Wo, reconnaissons aujourd'hui publiquement l'excellent travail du grand Maître Pak auprès de notre ancêtre le prince Wo. Et nous affirmons de plus que les Maîtres de Sinanju sont les plus grands assassins que la terre ait jamais portés. En cette ère et en toutes les autres.

Chiun s'inclina profondément.

— Moi, Chiun, Maître régnant de la Maison de Sinanju, j'accepte votre tribut, pour moi et pour tous les Maîtres, passés, présents et à venir.

— Acceptez plus encore, dit Lee Wofan.

Il s'écarta et tous les autres descendants se séparèrent pour révéler la pierre elle-même, la pierre dont le message – attendre que la Maison de Sinanju ait deux têtes pour les séparer et les tuer – n'avait servi à rien qu'à causer d'autres morts dans la Maison de Wo.

— Notre querelle est terminée, déclara Lee Wofan. Jamais plus nous n'obéirons à ces mots gravés sur cette pierre. Nous souhaitons vivre en paix.

Chiun tourna la tête pour sourire à Remo, puis il fendit la foule pour arriver à la pierre.

Sa voix s'éleva et il entonna :

— Que notre conflit soit oublié. Mais n'oubliez jamais le prince Wo ni sa légende, ni les Maîtres de Sinanju qui seront désormais vos amis et vos alliés en cas de malheur. Retournez dans vos terres et souvenez-vous. Car ce n'est que par la mémoire que la grandeur du passé peut survivre.

Sur ce, Chiun étendit la main. Une fois, deux fois, trois fois. La pierre se brisa en un million d'éclats qui jaillirent vers le ciel, tournoyèrent et dansèrent, brillants comme du cristal au soleil levant.

— Bienheureux retour, enfants de Wo ! lança Chiun, puis il fit demi-tour et marcha lentement à travers la foule qui s'agenouilla sur son passage.

Le livre copié pour cette édition numérique
a été :

*Achevé d'imprimer en avril 1988
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

— N° d'édit. 3520. – N° d'imp. 4249. –
Dépôt légal : mai 1988.
Imprimé en France